

offensive

# offensive

TRIMESTRIEL D'OFFENSIVE LIBERTAIRE ET SOCIALE

N°24 • 5 EUROS • DÉC. 09



NATURE  
ET ANIMALITÉ

## MATÉRIEL

Vous pouvez commander les autocollants 9 euros les 50 15 euros les 100 en nous écrivant à OLS, 21<sup>er</sup>, rue Voltaire 75011 Paris chèque à l'ordre de Point de ruptures



# Offensive Libertaire et Sociale (OLS)

Offensive Libertaire et Sociale est née au cours de l'été 2003. Notre volonté est de participer à la construction d'une réelle offensive qui mette un terme au capitalisme et qui contribue à l'élaboration d'un autre futur sans rapports de domination ni d'exploitation. Nous militons pour une société fondée sur la solidarité, l'égalité sociale et la liberté. Six principes fondent l'OLS :

1. Indépendance
2. Fédéralisme
3. Assembléisme
4. Anti-autoritarisme
5. Rupture
6. Appui mutuel

L'OLS se situe comme un élément dans la constellation libertaire, apportant sa pierre au mouvement révolutionnaire. Elle est une structure parmi d'autres organisations, collectifs, comités existants à un moment donné. L'organisation n'est pas une fin en soi et ne doit pas primer sur les luttes et sur la réflexion. Nous refusons de nous impliquer en fonction de nos seuls intérêts organisationnels, de « passer » d'une lutte à l'autre au gré des modes. Même si nous apparaissions pour confronter, défendre ou faire partager nos valeurs, nos idées, nos pratiques, notamment au travers de notre journal et lors de certains événements politiques, nous refusons les logiques de représentation. Dans une société

fondée sur les apparences, le mouvement révolutionnaire ne doit pas succomber aux sirènes du spectacle.

Nous luttons plus particulièrement contre l'apartheid social, les dominations (sexisme, homophobie, exploitation économique...), pour la liberté de circulation et d'installation. Nous participons aux luttes contre la précarité et le développement de la misère, en essayant de proposer d'autres formes d'organisation sociale dans lesquelles le travail productif perdrait sa centralité.

Nous voulons construire une société réellement démocratique, si l'on définit la démocratie comme une forme d'organisation du pouvoir permettant de connaître et de maîtriser nos conditions d'existence. Il importe de réfléchir à de nouvelles organisations sociales qui permettent le partage des débats et des prises de décisions. Cela revient à briser l'autonomie du pouvoir. Il ne doit pas être accaparé par une minorité, mais demeurer au sein de la société : il doit être socialisé. Nous sommes partie prenante de l'unification des mouvements libertaires et de l'association avec toutes celles et ceux qui développent des pratiques anti-autoritaires et anti-capitalistes. Nous chercherons, au sein de cette constellation, à faire vivre « l'alternative ».

POUR CONTACTER L'OLS  
OLS c/o Mille Bâbords,  
61 rue Consolat, 13001 Marseille.  
ols@no-log.org.  
http://offensive.samizdat.net

## LES GROUPES DE L'OLS

**OLS Aveyron**  
walden12@free.fr

**OLS Chapacans Marseille**  
c/o Mille Bâbords,  
61 rue Consolat 13001 Marseille  
chapacans@riseup.net

**OLS Paris**  
21<sup>er</sup>, rue Voltaire 75011 Paris  
ols.paris@no-log.org

**OLS Rhône Alpes**  
offensivenomade@riseup.net

**OLS Toulouse**  
ols@no-log.org

## OFFENSIVE SONORE

émission de l'OLS-Paris  
sur Radio Libertaire  
89.4 Mhz (à Paris)

Le vendredi tous les quinze jours de 21h à 22h30 en alternance avec La Grenouille noire

Édité par Spipasso  
Imprimeur IMB, 7 rue Résistance 14400 Bayeux  
Directrice de publication Caroline SECHAN  
Commission paritaire en cours  
ISSN 1771-1037

Diffusion Court-circuit  
5, rue Saint-Sébastien,  
75011 Paris, 01 43 55 69 59  
contact@court-circuit-diffusion.com

Tirage 7 100 exemplaires

Les articles font apparaître le féminin et le masculin. Si la langue est un instrument de domination et perpétue les stéréotypes sexistes, elle peut être un outil de déconstruction. Les personnes qui luttent contre le patriarcat ne peuvent se dispenser d'interroger la pseudo- « neutralité » de certains mots et la domination du masculin sur le féminin. Le langage rend la présence des femmes invisible. Féminiser les textes que nous produisons, c'est donner une visibilité à la moitié de l'humanité.

## LES ANCIENS NUMÉROS

Pour commander les anciens numéros, reportez-vous au bon de commande en page 3.

- N°1 POUR UNE CRITIQUE RADICALE DE LA TÉLÉVISION **ÉPUISÉ**
- N°2 LA GRÈVE À REINVENTER
- N°3 L'EMPRISE TECHNOLOGIQUE **ÉPUISÉ**
- N°4 GENRE ET SEXUALITÉ **ÉPUISÉ**
- N°5 AU SERVICE DU PUBLIC
- N°6 HOMO PUBLICITUS **ÉPUISÉ**
- N°7 GUERRES CONTRE-RÉVOLUTIONNAIRES.
- N°8 LIBÉREZ LES ENFANTS! **ÉPUISÉ**
- N°9 CULTURE DE MASSE OU (IN)CULTURE DE MASSE **ÉPUISÉ**
- N°10 L'IMPÉRIALISME SCIENTIFIQUE **ÉPUISÉ**
- N°11 ON HAÏT LES CHAMPIONS
- N°12 INTÉGRATION ENTRE MISE AU PAS ET APARTHEID SOCIAL
- N°13 RÉVOLUTIONNAIRE AUJOURD'HUI
- N°14 L'HORREUR TOURISTIQUE
- N°15 AUTONOMIE, DÉMOCRATIE DIRECTE
- N°16 PUTAIN DE SEXISME
- N°17 UN COMMERCE SANS CAPITALISME **ÉPUISÉ**



**OFFENSIVE N°18**  
trimestriel | 52 p. | 5 euros  
• DOSSIER SPÉCIAL 68, MAI ENCORE!



**OFFENSIVE N°19**  
trimestriel | 52 p. | 5 euros  
• DOSSIER FOUTEZ-NOUS LA PAIX!



**OFFENSIVE N°20**  
trimestriel | 52 p. | 5 euros  
• DOSSIER TANT QU'ON A LA SANTÉ!



**OFFENSIVE N°21**  
trimestriel | 52 p. | 5 euros  
• DOSSIER L'INDUSTRIE DE LA PUNITION



**OFFENSIVE N°22**  
trimestriel | 52 p. | 5 euros  
• DOSSIER RURALITÉS, NOUS VOULONS LA TERRE



**OFFENSIVE N°23**  
trimestriel | 52 p. | 5 euros  
• DOSSIER CONSTRUIRE L'ANARCHIE

# Sommaire

En bref ici **4-5**

Analyses

Contre l'Europe **6-7**

De la guerre à la paix **8-9**

L'autonomie contre l'autarcie **10-11**

Histoire Le bolchévisme contre le peuple **13**

En lutte Pour des livres de papier **14**

DOSSIER

## Nature et animalité

Contre l'idée de nature **16-18**

Éthique et politique animales **19**

Quelle place pour l'ours? **20-22**

La disparition des abeilles **23**

Devenir végétarien, un acte politique **24-25**

Les luttes animalistes **26**

Animalisme et écologisme **27-29**

Travailler ensemble? **30-31**

Une autre biologie **32-33**

Un autre genre d'aliénation **34**

Mémoires sélectives **35**

Oppression des femmes  
et exploitation des animaux **36-37**

Horizons  
Rawa, des femmes  
afghanes en lutte **38-40**

En bref ailleurs **41**

Entretien  
Le travail mort-vivant **42-45**

Alternatives  
La case de santé **46-47**

Contre-culture  
Livres **48-49**  
Musique **50**  
Arts vivants-cinéma **51**

Dossier du prochain  
numéro autour de  
Le sens du travail

Prochaine coordination,  
le 16 et 17 janvier à  
Marseille. Pour plus de  
renseignements,  
contactez le groupe local.



# Édito

**PARI RÉUSSI...** C'est le bilan très synthétique qu'on peut tirer de la première année en kiosque d'**Offensive**, votre journal préféré. Nous sommes donc repartis pour une nouvelle année de disponibilité dans plein de petits coins où nous n'étions pas proposés à des lecteurs et lectrices frustré-e-s... du coup.

Souvenez-vous, il y a à peu près deux ans, nous lançons un appel –plein d'espoir– à nos sympathiques lecteurs et lectrices pour un soutien afin qu'**Offensive** soit présent chez les marchands de journaux. Les deniers récoltés ont permis, au mois de septembre 2008, de sortir notre premier numéro dans ce réseau. Nous nous devons de vous rendre des comptes...

L'objectif de cette présence en kiosque n'était pas d'accroître nos bénéficiaires –comme vous vous en doutez–, mais plutôt le nombre de nos lecteurs et lectrices. En cette fin d'année 2009, nous sommes deux fois plus lus que l'année précédente! Nos ventes oscillaient auparavant entre 1000-1200 exemplaires, ce qui était déjà plus qu'honorable. Aujourd'hui, chaque numéro est acheté par 2000-2500 personnes. Ces résultats nous réjouissent, et nous invitent à poursuivre le travail –que nous espérons de qualité– entamé depuis 2003.

Côté financier, nos comptes sont plutôt équilibrés. La difficulté majeure était de trouver des sous pour payer un tirage qui a considérablement crû (et la facture de l'imprimeur avec...). Mais, le journal se finance grâce à ses ventes, aux abonnements et règlements en soutien lors de ces mêmes abonnements.

Alors que nous entamons notre deuxième année en kiosque, nous espérons conforter notre présence. Le plus difficile est souvent de s'installer dans la durée, une fois passé l'« effet-nouveauté » des acheteurs et acheteuses qui ont eu le plaisir (on l'espère!) de nous repérer. Continuez à parler d'**Offensive** autour de vous, à faire découvrir notre revue: notre pérennité passe aussi (surtout?) par vous...

Bonne lecture.

## abonnez-vous

Je m'abonne à **offensive** pour une durée d'un an (4 numéros) à partir du N° \_\_\_\_.

Abonnement (20 euros)  Abonnement de soutien (40 euros)

Abonnement + abonnement d'un-e ami-e (32 euros)

Je commande des anciens numéros pour un montant de \_\_\_\_ euros

nom, prénom

adresse

mail

téléphone

Si vous abonnez aussi un-e ami-e veuillez indiquer ses coordonnées ci-dessous

nom, prénom

adresse

chèque à l'ordre de **Spipasso** à renvoyer à OLS, c/o Mille Bâbords, 61 rue Consolat 13001 Marseille

## COMMANDER LES NUMÉROS PRÉCÉDENTS

Cochez les numéros que vous souhaitez commander, et rajoutez un euro par numéro. Notez vos coordonnées sur le bulletin d'abonnement.

- |  |  |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> N°2 La grève à réinventer (3€)                              | <input type="checkbox"/> N°15 Autonomie, démocratie directe (3€) |
| <input type="checkbox"/> N°5 Au service du public (3€)                               | <input type="checkbox"/> N°16 Putain de sexisme! (3€)            |
| <input type="checkbox"/> N°7 Guerres contre-révolutionnaires (3€)                    | <input type="checkbox"/> N°18 Spécial 68, Mai encore! (5€)       |
| <input type="checkbox"/> N°11 On hait les champions (3€)                             | <input type="checkbox"/> N°19 Foutez-nous la paix! (5€)          |
| <input type="checkbox"/> N°12 Intégration entre mise au pas et apartheid social (3€) | <input type="checkbox"/> N°20 À notre santé! (5€)                |
| <input type="checkbox"/> N°13 Révolutionnaire aujourd'hui (5€)                       | <input type="checkbox"/> N°21 L'industrie de la punition (5€)    |
| <input type="checkbox"/> N°14 L'horreur touristique (3€)                             | <input type="checkbox"/> N°22 Nous voulons la terre! (5€)        |
|  | <input type="checkbox"/> N°23 Construire l'anarchie (5€)         |

COMMANDER OU S'ABONNER PAR INTERNET

en passant par Atheles: <http://atheles.org/offensive>



## AZF, UNE CATASTROPHE ET UN PROCES POUR RIEN ?

«[...] Le 30 juillet 2003 une nouvelle loi sur l'encadrement des activités à risques a été votée, en réaction à l'explosion d'AZF, nous a-t-on dit. Cette loi a plusieurs caractéristiques, dont la création d'un nouveau mode de calcul des risques. Avant cette loi, les études de

D'ailleurs quand le tribunal demande aux hauts responsables de TOTAL ce qui a changé dans les usines depuis le 21 septembre 2001 la réponse est: "Rien". Quand le tribunal demande au directeur ce qu'il aurait changé au fonctionnement de l'usine, il répond: "J'aurais organisé des journées portes ouvertes". Ainsi donc le taux de probabilité pour qu'un industriel tire des enseignements intelligents d'un accident industriel est très faible voire nul.

[...] Il y a convergence de pratiques entre législateurs et industriels pour favoriser la rentabilité et les profits.

Pour PJCNiNa le droit et les pratiques judiciaires doivent changer pour aller vers une plus grande responsabilité des industriels. Ce n'est pas en renonçant à une sanction justifiée à l'encontre d'entreprises non respectueuses de la sécurité de leurs salariés et des riverains que l'on rendra service à la société. C'est en réprimant les auteurs de ces délits que le droit devient socialement utile.»

Extrait d'un tract de Plus jamais ça ni ici ni ailleurs, [pjcnina.cdp@wanadoo.fr](mailto:pjcnina.cdp@wanadoo.fr)

danger prenaient en compte le plus grand accident possible pour définir les mesures de sécurité, sans tenir compte de la probabilité de survenue. Depuis cette loi, quand un accident potentiel est très peu probable, on en tient très peu compte, voire pas du tout. Cette loi entérine l'erreur stratégique sur la sécurité à Toulouse. Elle rend l'explosion du 21 septembre réglementaire, légale...

Et demain ou dans quelques années, ici ou ailleurs, un accident industriel tuera encore...

Alors AZF, une catastrophe pour rien?



## L'AUTOMUTILATION CONTRE LE FICHAGE

**FICTION**, Dans un film hollywoodien, *Minority Report*, le héros se fait transplanter de nouveaux yeux pour échapper au système biométrique. Réalité. À Calais, les réfugiés se brûlent les doigts pour se soustraire au fichage. Nous vous passons les détails des techniques atroces employées. L'objectif est de s'ôter toute empreinte digitale. Les accords de Dublin prévoient qu'un sans-papiers soit renvoyé dans le pays d'Europe où il est rentré. Eurodac est un système automatisé de reconnaissance d'empreintes décadactylaires (les dix doigts plus la paume) répertoriant, au 31 décembre 2007, 1005323 demandeur-e-s d'asile et immigrant-e-s clandestin-e-s. Depuis quelques mois, la Grèce a entamé le fichage des paumes, du coup, les migrant-e-s se mutilent cette partie du corps. Une escalade bien cruelle de nos États policiers...

## NI GAGNANT-E-S NI PERDANT-E-S !

**Non aux «foulées de l'emploi» ! Refoulé-e-s, de l'emploi, solidarisons-nous contre leur compétition !**

«[...] la DDTEFP a trouvé une solution toute belle face à un marché du travail où le chômage pèse lourd... L'opération est presque "révolutionnaire" puisqu'elle a été nommée aux dernières Victoires décernées chaque année lors des très néo-libérales "Rencontres de la modernisation de l'État". Mais - manque de performance ? -, l'initiative tourangelle a été recalée... Bon, cette initiative donc, dénommée "les Foulées de l'emploi" consiste à... faire courir vingt chômeur-euse-s aux 10 et 20 km de Tours [...].

Certains ne le savent peut-être toujours pas, mais un-e chômeur-euse ou un-e précaire, ça court déjà beaucoup. Ça court entre les administrations, services et autres lieux de travail, les patron-ne-s, les contremaîtres, les conseiller-e-s, les formateurs-trices, les AS, les agents, les contrôleurs-euses, les zélateurs-euses, les appels et autres interfaces virtuelles, les rendez-vous, les suivis, les dossiers, leurs foutues paperasses et leurs règles obscures, les recherches dûment certifiées, les calculs et estimations de ressources, de temps, de plaquettes de beurre, les justifications et justificatifs, et tout ce qui

court dans nos cervelles forcément perturbées.

[...] "Le projet [...] est fondé sur le postulat suivant : les qualités nécessaires pour trouver ou retrouver un emploi sont les mêmes que celles développées par les sportifs d'une manière générale et les coureurs à pied en particulier."

[...] Nous refusons cette logique où il n'y a d'autre choix que d'écraser les autres ou de se faire écraser.

Et plus encore nous refusons l'injonction qui nous est faite d'y prendre part, notamment au travers des nouvelles politiques (flicage) de l'emploi.

Refoulé-es de l'emploi, peut-être, en tous cas nous n'entendons pas être de la chair à patrons !

Résistons à la course au travail obligatoire, défendons nos droits, brisons l'isolement, organisons la solidarité collective !

Stop aux serrages de ceintures et au lavage de tête ! Marathons de l'insertion hors de nos vies ! Des Golden parachutes, des bonus, des retraites-chapeaux pour tous ! Reprenons notre droit à la vie !»

Extrait d'un tract du Collectif-Précaires: [precaires-tours@no-log.org](http://precaires-tours@no-log.org) / tél. 06 59 44 99 16.

## PETITES MANIPULATIONS STATISTIQUES

RENÉ PADIEU, haut placé à l'Insee, a fait la preuve dans le journal *La Croix* de son incompétence en matière statistique. Il était tout content d'annoncer qu'il n'y a pas de vague de suicides chez France Télécom. Raisonnement simple mais simpliste, les 24 suicides comptabilisés sur les 100 000 employé-e-s de l'entreprise en dix-neuf mois sont inférieurs aux 19,6 suicides pour 100 000 Français-e-s âgés de 20 à 60 ans. Jusqu'ici, tout est clair... Sauf que notre expert en statistiques

compare une population globale avec une population précise. Parmi cette population de Français-e-s, toutes et tous n'occupent pas un emploi. Il y a aussi des variations fortes entre les hommes et les femmes, les personnes en couple et célibataires... Et, quand les personnes ont un métier, il y a des variations de 15 suicides pour 100 000 dans les professions libérales à 62 chez les employé-e-s ! Par ailleurs, Padieu prend l'ensemble des salarié-e-s de France Télécom. Or, il faudrait qu'il regarde de plus

près. Les salarié-e-s se suicidant appartiennent peut-être à une sous-population qui se suicide plus dans cette entreprise: quel âge ont-ils ? Quel type d'emploi occupent-ils ? Dans quel lieu travaillent-ils ? Ce petit exemple nous rappelle que, dans une société inondée de chiffres en tout genre et d'experts toujours plus experts, possédant des cartes de visite de l'Insee, les statistiques sont utilisables pour défendre n'importe quelle thèse...





## SOUSCRIPTION POUR COURANT ALTERNATIF

DANS LE NUMÉRO DE RENTRÉE DE COURANT ALTERNATIF, l'OCL lance un appel pour contribuer au financement du journal qu'ils/elles éditent. Alors que les frais d'affranchissement ont augmenté, comme les frais de diffusion en kiosque, les conditions de diffusion et d'affranchissement des petits journaux se compliquent. La souscription permettra également d'accroître la pagination de CA pour qu'on puisse y trouver davantage de textes d'analyses et de contributions de lecteurs et de lectrices, alors qu'en faisant du site Internet <http://oclibertaire.free.fr> un lieu d'information et d'analyse (y compris internationale) l'OCL a permis à de nouvelles personnes de connaître ce très bon journal.

Pour aider CA, envoyez vos chèques à l'ordre de «La Galère», OCL/Eggregore, BP 1213, 51058 Reims Cedex

## CATALOGUE DE QUILOMBO



COMME CHAQUE ANNÉE, la librairie Quiombo, sise à Paris, publie son catalogue de vente par correspondance. Elle présente plus de mille ouvrages, classés par thématique, généralement répartis sur une ou deux

pages. Ce catalogue représente donc une véritable ressource militante, une bibliographie précieuse, que vous pouvez demander en envoyant un courriel à :

[quilombo@globenet.org](mailto:quilombo@globenet.org)  
ou en écrivant au 23 rue voltaire, 75011 Paris

## L'envolée

Le n°26 de L'Envolée est sorti. Ce journal, qui veut en finir avec toutes les prisons, nous livre un numéro avec des textes savoureux. Abonnez-vous pour la modique somme de 15 euros à l'adresse suivante :

43 rue de Stalingrad, 93100 Montreuil

DégenréE est une émission féministe grenobloise qui propose actualités, analyses, témoignages, infos, débats, points de vue, musiques, etc., de femmes, de lesbiennes, de trans et de monstres ! À Grenoble, sur le 97 FM... Partout ailleurs, sur [www.radio-kaleidoscope.net](http://www.radio-kaleidoscope.net)

«Faites un cadeau aux générations futures, abandonnez votre voiture», c'est le slogan du site [www.velorution.org](http://www.velorution.org), qui propose un agenda des actions organisées dans vingt-cinq villes de France et un kit pour faire la vélorution dans votre ville!

Soutien mutuel face aux violences est un groupe de militant-e-s issu-e-s de divers horizons qui, constatant que les violences sont souvent intériorisées, tente de favoriser la solidarité et l'entraide pour que nous ne soyons pas démunis-e-s quand nous sommes confronté-e-s à des situations difficiles. [soutienmutuel@riseup.net](mailto:soutienmutuel@riseup.net)

## LA PRISON TUE !



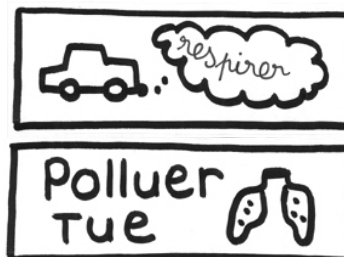
«LA PRISON TUE LES PRISONNIERS condamnés à quinze, vingt, trente ans de réclusion, les prisonniers condamnés à des peines incompressibles, les prisonniers condamnés à perpétuité: "En 1981, les socialistes n'ont pas aboli la peine de mort mais juste supprimé la guillotine, et ils ont remplacé la peine de mort par l'enfermement jusqu'à la mort. Jamais les peines prononcées par les cours d'assises n'ont été aussi lourdes, jamais les aménagements de peine n'ont été aussi chiches, pour ne pas dire inexistants. Nouveaux temps, nouvelles techniques: plus propres, plus efficaces, avec moins d'effusion de sang, mais tout aussi violentes et meurtrières".»

Extrait du tract de la campagne contre les longues peines et l'isolement initiée par l'Arppi (Association pour le respect des proches de personnes incarcérées) et qui a rassemblé des personnes et collectifs divers, notamment le jour-

nal L'Envolée, qui a sorti un ouvrage pour l'occasion, intitulé *Peines éliminatrices et isolement carcéral. Lettres, textes, entretiens 2001-2009* (dans toutes les bonnes librairies). Diverses mobilisations ont pris place à Paris, Marseille, Lyon, Toulouse, Saint-Étienne, Nantes, Clermont-Ferrand, Châlon-sur-Saône, etc. plus d'infos: [www.arppi.info](http://www.arppi.info)

## SOUS LES THT, LA BIODIVERSITÉ

PREUVE qu'EDF n'est pas très à l'aise avec ses lignes à très haute tension (THT), elle se sent le besoin de communiquer sur l'écologie. Les THT, indispensables pour diffuser l'énergie nucléaire, sont pointées du doigt pour leurs effets néfastes pour l'environnement. Dernièrement, EDF a découvert que, sous les THT, se trouvent des fleurs rares. Une mauvaise foi qui va très loin, en affirmant que le fait d'avoir coupé «des arbres pour installer ses lignes à haute tension (...) a permis à ces espèces de se réinstaller». Une info sans doute vraie. Rappelons que les naturalistes ont aussi fait des découvertes incroyables à Tchernobyl!



Le site [polluertue.free.fr](http://polluertue.free.fr) propose des petits autocollants antibagnole à imprimer et à coller... sur les pollueuses.



## SOLIDARITÉ AVEC JEAN YVES TORRE !

DANS LA NUIT du 12 au 13 octobre dernier, un incendie a détruit la maison de Jean Yves Torre. Maraîcher et artisan du cuir, pionnier de l'agriculture bio en Corse, Jean Yves n'est pas seulement un militant actif de Via Campagnola (rattachée à la Confédération paysanne), de

Kokopelli (association qui œuvre pour la préservation des semences) ou du collectif antiraciste Avà Basta: il a aussi fondé l'association Utopia Diritti Paisani et la revue L'Acellu di l'Isula, centrées sur l'écologie, la désobéissance civile et la solidarité paysanne. Pour aider Jean Yves et sa compagne, qui ont tout perdu dans l'incendie, prenez contact avec leur comité de soutien: <http://solidaritejeanyves.blogspot.com>  
[lacellu.dilisola@gmail.com](mailto:lacellu.dilisola@gmail.com)

## DÉCÈS DE CAROLE ROUSSOPOULOS

MILITANTE FÉMINISTE ET RÉALISATRICE, Carole Roussopoulos a filmé et monté plus de cent vingt documentaires, parmi lesquels on peut citer: *Genet parle d'Angela Davis*, *Le FHAR (Front homosexuel révolutionnaire)*, *Les prostituées de Lyon parlent*, *Debout! Une histoire du mouvement de libération des femmes (1970-1980)*, *Vieillir en liberté*, *Viol conjugal, viol en liberté*. Ses films s'inscrivent dans la continuité du mouvement de contestation de Mai 68. Elle déclare d'ailleurs son «intolérance pour le manque de respect à l'égard des autres», soutient les luttes ouvrières, anti-impérialistes, homosexuelles et féministes, et explore des sujets tels que le viol conjugal, le combat des lesbiennes, l'excision, l'inceste, les soins palliatifs, le handicap, les sans-abri, la toxicomanie, la prison, etc. Carole Roussopoulos s'était fixé pour but de transmettre l'histoire du mouvement des femmes, notamment aux jeunes femmes, pour leur faire comprendre «que c'est un grand bonheur et une grande rigolade de se battre!». «Nous avons toutes à gagner de lever la tête, tout le monde, tous les opprimés de la Terre.»

L'EUROPE N'EST PAS QU'UNE BUREAUCRATIE QUI NOUS IMPOSE DE PLUS EN PLUS SES RÈGLEMENTS. ELLE EST AUSSI UNE IDENTITÉ FACTICE CONSTRUITE SUR LES RUINES DES CULTURES SPÉCIFIQUES, UN EMPIRE EN FORMATION AMENÉ À JOUER SA PARTIE DANS LES CONFLITS DE L'AVENIR. D'OÙ LA NÉCESSITÉ DE LA DÉTRUIRE, À LA FOIS EN TANT QU'IDÉOLOGIE ET EN TANT QUE STRUCTURE DE POUVOIR.

# Contre l'Europe

**ON L'A ENCORE VU PENDANT LA CAMPAGNE** qui a précédé le référendum pour le traité constitutionnel: à gauche de la gauche, les militant-e-s qui critiquent la manière dont se construit aujourd'hui l'Union européenne se défendent toujours avec énergie d'être *antieuropéens*. Ce qu'ils veulent, disent-ils, ce n'est pas une Europe du libre marché ni une Europe fermée aux immigrants, c'est une *autre Europe*, une Europe sociale qui garantit les droits des travailleurs, une Europe terre d'asile, tolérante, accueillante et ouverte aux autres. Mais cette dénégation n'est-elle pas du même type que celles qui cherchent vainement à séparer ce qui ne peut pas l'être: l'État providence de l'État pénal, l'industrie créatrice d'emplois et de richesses de l'industrie destructrice de ressources et de paysages, etc.? Le concept d'Europe en lui-même n'est-il pas vicié à la base? Et le reprendre à son compte, n'est-ce pas déjà se placer sur le terrain de l'adversaire?

Le premier projet de confédération européenne, rédigé par le roi de Bohême Jiri Podiebrad en 1464, avait pour ambition d'unifier la chrétienté contre l'islam, en particulier contre «l'abominable Turc»<sup>1</sup>. Historiquement, tous les projets d'unification européenne seront l'expression de ce même esprit de puissance et de domination, transposé sur le plan politique et, surtout, *économique*: à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, les marchés ayant fait la preuve de leur capacité à s'universaliser indépendamment de leur localisation d'origine, l'histoire de l'idée européenne n'est autre que celle du capitalisme et de son expansion. Ainsi les divers «projets de paix perpétuelle» en Europe nés au XVIII<sup>e</sup> siècle sont-ils surtout des projets de commerce perpétuel, visant à favoriser le libre-échange et l'industrie dans les pays concernés. Un programme qui se maintiendra jusqu'à nos jours, jusqu'à la fondation en 1951 de la Communauté européenne du charbon et de l'acier (CECA), qui servira de base à la CEE<sup>2</sup> et à l'actuelle Union européenne.

## UNE IMPOSTURE CULTURELLE

Pour justifier cette unification politico-économique des peuples habitant les territoires concernés par cette expansion du capitalisme, on s'est mis en quête d'une culture préexistante qui leur serait commune. Et, dans la mesure où cette culture n'existait pas, on l'a fabriquée de toutes pièces.

Du côté de l'extrême droite, on s'appuie sur l'existence mythifiée d'une antique «civilisation indo-européenne» d'où dériveraient tous les peuples d'Europe, et dont l'héritage se lirait aussi bien dans les représentations symboliques que dans les caryotypes des individus – c'est le discours que développe la Nouvelle Droite depuis plusieurs décennies<sup>3</sup>, et qui est aujourd'hui repris par les «identitaires». Sans parler du fétichisme de l'origine qu'elle manifeste et de son racisme à peine maquillé, cette position fait fi de l'existence de peuples qui, pour être classés comme «européens», n'en sont pas pour autant indo-européens: les Hongrois, les Finlandais, les Basques, etc. La droite, elle, préfère parler de racines chrétiennes, d'empire romain ou d'esprit grec, alors qu'aucun de ces antécédents ne parvient à définir de manière adéquate une supposée identité européenne: l'Empire romain ignorait l'Europe centrale et la Scandinavie, mais il s'étendait à l'Afrique du Nord et à l'Asie mineure; la Grèce antique, comme l'ont fait remarquer nombre d'historiens, était culturellement bien plus orientale qu'occidentale; et quant à invoquer des racines chrétiennes, cela revient carrément à écarter les apports juif et musulman, pourtant survenus bien avant que l'Europe ne soit devenue un concept d'usage courant.



Conscientes de ces contradictions, la gauche et l'extrême gauche ont de leur côté développé une version postmoderne et «déconstructionniste» de l'idéologie européenne. À partir d'une critique du nationalisme, mais aussi, paradoxalement, d'une critique de l'eurocentrisme basée sur l'apologie du multiculturalisme, elles sont parvenues à construire le concept d'une Europe qui aurait son identité dans la différence, dans le métissage, dans ce qui est toujours ouvert sur l'étranger ou sur le devenir – ce qui permet à cette Europe de se donner le beau rôle, et de se concevoir comme un médiateur interculturel, une puissance de pacification, d'équilibre et de dialogue entre les civilisations<sup>4</sup>... Quand elle ne s'arroge pas un monopole sur la démocratie, la justice ou la liberté elles-mêmes!

1. Selon les mots de Podiebrad lui-même. Cette confédération aurait permis de créer une monnaie unique afin de lever une armée contre l'Empire ottoman, et aurait également joué comme instance d'arbitrage entre les nations chrétiennes afin qu'elles puissent se répartir les territoires ainsi conquis.

2. Communauté économique européenne.

3. Cf. les multiples publications du GRECE (Groupement de recherche et d'études pour la civilisation européenne), et de son chef de file, Alain de Benoist.

4. Cf. entre autres Jacques Derrida, *L'Autre Cap*, Éditions de Minuit, 1991, les positions d'Antonio Negri appelant à voter «oui» pour le traité constitutionnel européen, ou les ouvrages du post-marxiste Étienne Balibar sur le sujet, notamment *L'Europe, l'Amérique, la guerre. Réflexions sur la médiation européenne*, La Découverte, 2003.

## UN BLOC IMPÉRIAL

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui, il est frappant de constater que nul ne conteste plus cette idéologie qui voudrait que le nom « Europe » recouvre une réalité géographique et civilisationnelle, qu'il importe de défendre par une structure politico-économique unitaire. À cela, deux raisons au moins.

1) Parce qu'elle a pour moteur le développement de l'économie, l'idéologie européenne a le pouvoir de transformer le réel et de le faire ressembler à ce qu'elle affirme : lorsque les produits industriels se dispersent sur le marché commun et



deviennent disponibles d'un bout à l'autre de la zone Europe, l'impression d'une unité culturelle devient puissante et déterminante. Cet effet psychologique est en outre renforcé par la machine à fabriquer de l'identité mise en route par l'Union depuis une vingtaine d'années : apprentissage obligatoire des langues étrangères à l'école<sup>5</sup>, éducation à la « citoyenneté européenne », programme ERASMUS destiné aux étudiant-e-s, etc.

2) Cet abandon de la critique trouve aussi son explication dans le caractère inédit et déroutant de l'affirmation impériale européenne. Que ce soit à droite ou à gauche, on est passé du nationalisme traditionnel à ce qu'il faut bien appeler un nationalisme par transfert, porteur d'un attachement sentimental à une entité fictive transnationale. En somme, on est passé à ce qu'il faut bien appeler un *transnationalisme*. Et celui-ci, comme on l'a vu, est à géométrie variable : la version « de gauche » de l'idéologie européenne est mobilisable au service des intérêts géopolitiques de l'Union dans le moment de sa puissance ascendante, lorsqu'elle vise son élargissement au Sud et à l'Est, et recherche des appuis au Proche et Moyen-Orient ; elle peut alors se présenter comme un contrepoids à l'impérialisme étatsunien, tout en menant une politique de *containment* et de temporisation vis-à-vis des puissances asiatiques en expansion (essentiellement l'Inde et la Chine). Mais

lorsque l'empire européen se sera consolidé en tant que bloc de pouvoir, et lorsque ses armées seront mûres pour assumer ses ambitions de domination, ce transnationalisme, appuyé au besoin sur une version plus droitière de l'idéologie européenne, fera à coup sûr la preuve de sa capacité de mobilisation et de nuisance guerrière la plus sanglante.

## DÉFAIRE L'EUROPE

Il s'agit donc de *défaire l'Europe* en mots comme en actes. Propager sans relâche tous les faits qui contredisent l'existence même d'une unité de ladite Europe sur le plan géographique et culturel. Critiquer l'injonction au développement économique faite aux pays qui bénéficient de « l'aide » européenne. Refuser l'intégration de tout nouveau pays à l'Union<sup>6</sup>, intégration qui accélérerait la disparition de toutes les spécificités culturelles qui y survivent encore. Et briser toutes les fables sur lesquelles repose l'idéologie européenne :

- « L'Europe, c'est l'abolition des frontières » : non, c'est la construction d'une forteresse, et donc le *renforcement* des frontières ;
- « L'Europe, c'est la paix » : non, les pays européens sont impliqués dans une multitude de conflits au Moyen-Orient et en Afrique noire... L'Europe, c'est surtout la paix *contre les autres* ! ;
- « L'Europe, c'est la richesse et la diversité des cultures » : non, c'est l'uniformisation des peuples et la standardisation des langues, toute différence culturelle étant soit éliminée soit folklorisée.

Deux écueils menacent toutefois les militants antieuropéens de l'avenir : d'une part, une apologie de la relocalisation sauvage des peuples, génératrice d'identités étroites féroce-ment autocentrées (et à ce titre tout à fait compatible avec un retour au nationalisme à l'ancienne) ; d'autre part, la dissolution de la critique antieuropéenne dans un cosmopolitisme vague ou dans une apologie du nomadisme moderne, qui ne contredit en rien la propension du capitalisme à mettre tous les êtres en circulation à l'échelle planétaire. À l'encontre de ces deux périls, la réussite de la critique antieuropéenne se mesurera plutôt dans sa capacité à propager l'idée d'une polyappartenance de chacun et de tous à des cultures de classe, de métier, de ville ou de terroir, au plus loin des appartenances univoques et mensongères à la Nation ou à l'Empire. Seule la libération de ces cultures spécifiques dans leur horizon commun – l'humanité – sera capable de briser ces prisons des peuples que sont tous les États et super-États.

Patrick (avec la participation de Gildas)

## L'EUROPE, UNE RÉALITÉ GÉOGRAPHIQUE ?

**LA GÉOGRAPHIE** ne décrit jamais des « réalités » naturelles ou culturelles : elle participe au contraire à les construire socialement et idéologiquement. En ce sens, elle assume souvent un rôle politique, quand elle n'est pas directement une science du pouvoir. L'Europe en est un exemple parfait. Les savoirs géo- et cartographiques ont permis d'en légitimer le concept en le naturalisant : on nous la présente avant tout comme une réalité physique évidente, un espace contenu entre ces frontières « naturelles » que sont l'Atlantique et l'Oural (ou la Volga), le cercle polaire et la Méditerranée. Mais pour peu qu'on y pense, l'expression de « frontières

naturelles » devrait susciter notre méfiance, dans la mesure où elle est une pure et simple contradiction dans les termes : il n'existe jamais que des frontières politiques. Les mers, fleuves et montagnes ne sont pas des obstacles, mais des espaces de circulation et d'échange, des espaces de vie dans lesquels les populations habitent, ou par lesquels elles communiquent. Et nous ne trouvons naturel de parler de l'Europe comme une entité spatiale à part entière que parce que nous avons été accoutumés au cadrage introduit par les cartes de géographie modernes, qui en délimitent artificiellement les contours, et conditionnent ainsi notre regard !

5. Du moins de celles qui sont économiquement valorisables ! Dans la vision utilitariste de l'apprentissage des langues que propage l'Europe, l'anglais, le français ou l'espagnol seront toujours préférés au gaélique, au corse ou au basque.

6. Outre l'Islande, la Turquie et les pays de l'ex-Yougoslavie, le Maghreb et le Machrek sont déjà sur les rangs. À moyen ou long terme, l'intégration à l'Union européenne de la plupart des pays des rives sud et est de la Méditerranée se profile à l'horizon, que ce soit à travers le « processus de Barcelone » lancé en 1995 (dit aussi programme Euromed), ou l'Union pour la Méditerranée, qui en est le prolongement. La prolifération du syntagme « euroméditerranéen » dans tous les discours officiels en est un indice significatif.

## analyse

HOWARD ZINN, L'AUTEUR DU CÉLÈBRE **UNE HISTOIRE POPULAIRE DES ÉTATS-UNIS**, LIVRE ICI UN TÉMOIGNAGE D'UNE RARE INTENSITÉ. À TRAVERS SON ITINÉRAIRE, IL NOUS CONDUIT DE LA GUERRE AU PACIFISME.



# HOWARD ZINN de la guerre à la paix

Propos mis en forme par **Lémi et JBB**, journalistes pour le site Article11.info

Propos recueillis lors de la rencontre organisée par la **librairie Quilombo** (Paris)

## Comment êtes-vous devenu socialiste et pacifiste ?

Je vais vous expliquer ce qui m'a amené à devenir révolutionnaire. J'ai grandi à New York, dans une famille de la classe ouvrière, et commencé à travailler à dix-huit ans, sur des chantiers navals. Je traînais beaucoup avec de jeunes militants de gauche de mon quartier, ce qu'il faut évidemment éviter de faire... [sourire] Ce sont eux qui m'ont fait participer à ma première manifestation. Puis j'ai commencé à lire Marx, la chose la plus dangereuse que vous puissiez faire [sourire]. Enfin, sur les chantiers navals, j'ai rencontré d'autres militants. Ensemble, nous nous sommes syndiqués et nous nous retrouvions régulièrement pour discuter des livres que nous lisions. Tout cela se situe au tout début de la Seconde Guerre mondiale. Comme je travaillais aussi sur des navires de guerre au chantier naval, je n'avais aucune obligation de devenir conscrit. Mais, à cette époque, je lisais beaucoup sur le fascisme et j'avais un certain nombre d'amis qui s'étaient engagés. J'ai donc décidé de m'enrôler dans l'armée de l'air.

En résumé, mon adolescence m'a amené à développer ma conscience de classe, à toucher du doigt ce qui séparait dans la société les riches et les pauvres. Et mon expérience comme membre d'un équipage de bombardier de l'US Air Force m'a amené à développer une conscience particulière de la guerre.

## Comment votre participation à la Seconde Guerre mondiale a-t-elle bouleversé votre vision de la guerre ?

Au début, j'étais un bombardier enthousiaste. Ma compréhension de cette guerre se faisait en des termes très simplistes : les fascistes étaient les mauvais, nous étions les gentils. Une fois la guerre terminée, je me suis



rendu compte que, si les fascistes étaient réellement les mauvais, nous n'étions pas pour autant les gentils. La Seconde Guerre mondiale était, en termes moraux, beaucoup plus compliquée que ce que je m'étais imaginé. C'est seulement alors que j'ai commencé à penser aux millions de personnes mortes sous nos bombes, à Nagasaki, Hiroshima ou Dresde. Neuf ans après la guerre, j'ai rencontré un homme qui se trouvait à Royan en 1945, ville que j'avais contribué à bombarder. Cette rencontre m'a amené à réfléchir à la guerre. Nous n'avions aucune nécessité de bombarder Royan, c'était absurde d'un point de vue militaire. J'ai compris que ceux qui décident des guerres en évoquant des causes justes n'ont pas de motivations pures. Et j'ai saisi que même une guerre contre le fascisme corrompt ses participants. J'en ai conclu que la guerre était inacceptable, car ses moyens sont toujours mauvais et corrompus, sa finalité toujours incertaine. Au début de la Seconde Guerre mondiale, le peuple américain n'était pas franchement partant pour la guerre. Au début de son troisième mandat, en 1940, le président

Roosevelt avait même promis de ne pas intervenir. Il a fallu le bombardement de Pearl Harbor pour qu'il trouve une justification à l'entrée en guerre des USA. Cela m'a permis de comprendre combien il était facile, pour les dirigeants d'une nation, de faire évoluer l'opinion publique, de transformer un sentiment antiguerre en sentiment pro-guerre.

## En ce sens, la Seconde Guerre mondiale est-elle un tournant ?

En pleine guerre, alors que j'étais stationné en Angleterre, j'ai fait la connaissance d'un soldat membre qui partageait avec moi le goût de la lecture. Il m'a dit un jour : « Tu te rends compte que nous livrons une guerre impérialiste, n'est-ce pas ? ». Cela m'a choqué. Lui a continué en m'expliquant que, oui, bien sûr, les fascistes étaient les méchants, mais qu'il fallait nous poser des questions sur notre camp, nos alliés : que penser de l'empire britannique, de l'URSS de Staline, de l'empire français ? Ces nations ont beau se dire engagées dans la lutte antifasciste, m'a-t-il expliqué, elle ne sont pas réellement intéressées par cette lutte. Je lui ai demandé pourquoi il s'était engagé. Et il m'a répondu : « Je suis là pour parler avec des gens comme toi ». C'était un membre du Socialist Workers Party (SWP), la seule formation anglo-saxonne à s'être réellement opposée à la guerre, alors que le parti communiste américain était très enthousiaste. Le SWP a compté quatorze membres emprisonnés pendant la guerre.

La prise de conscience de la réalité de cette guerre ne s'est réellement déployée que plus tard, quand je me suis rendu compte que le monde de l'après-guerre comptait encore des militaristes et des fascistes. Et je me suis demandé : « Pourquoi 50 millions de morts ? ».

## A COMMANDER



Offensive n° 19  
«Foutez-nous la paix»  
2008, 52 p., 5 euros  
Bon de commande page 3



## La Seconde Guerre mondiale inaugure-t-elle les «guerres populaires» ?

Cette guerre n'est pas seulement critiquable en tant que telle. Elle l'est aussi parce qu'elle a généré des problèmes à long terme. Parce que cette guerre était populaire et supposée juste, tous les conflits qui ont suivi ont profité de son rayonnement. La Première Guerre mondiale avait sali le mot guerre, causant 10 millions de morts sans qu'aucune raison valable n'ait pu être émise. Mais la seconde a permis au concept de guerre de retrouver sa «dignité» et d'affirmer cette idée qu'apaiser son ennemi était devenu inacceptable, qu'il fallait absolument le mettre à bas. Aux États-Unis, tous les conflits qui ont suivi ont été présentés en des termes similaires, aussi bien en Corée qu'au Viêtnam, en Irak qu'en Afghanistan.

Avec la guerre de Corée, la menace a simplement changé, devenant le communisme. Nous avons combattu trois ans là-bas. Le prix à payer a été de 2 à 3 millions de morts coréens. Pourtant, nous en étions au même point au début et à la fin de cette guerre : une dictature contrôlait la Corée du Sud, une autre la Corée du Nord. Rien n'a changé depuis, il y a toujours une bonne raison de faire référence à Hitler, à la Seconde Guerre mondiale.

## Peut-on mettre fin à l'impérialisme américain ?

Les seules circonstances dans lesquelles des gouvernements décident de mettre fin à une guerre est quand ils se sentent menacés par leur propre population. Cela a été le cas quand le gouvernement américain a mis fin à la guerre du Viêtnam. La seule solution réside donc dans un mouvement de refus massif. À l'image de ce qui s'est passé le 15 février 2003, quand 10 à 15 millions de personnes ont manifesté dans le monde contre la guerre en Irak.

C'est ce qu'Einstein disait : « Les guerres cessent quand les gens refusent de se battre ». Comme au Viêtnam, quand un nombre important de jeunes Américains ont refusé d'aller combattre, ou en Israël aujourd'hui, où une partie de la jeunesse refuse de faire la guerre. Ce sont ces actes de résistance qu'il convient de multiplier. Obama n'a pas renoncé à cette idée américaine fondamentale selon

laquelle la violence et la guerre permettent de résoudre les problèmes fondamentaux du pays, mais nous pouvons l'obliger à changer. Souvenez-vous, il a fallu «aider» Kennedy et Johnson à mettre la ségrégation à bas. Sans un mouvement de grande ampleur, ils n'auraient rien fait. De la même façon, nous devons créer un mouvement social comparable à celui des droits civiques, ce sera le seul moyen de libérer Obama de l'influence du lobby militaro-industriel. Pour le moment, ce mouvement n'existe pas réellement, même s'il y a des signes notables d'activisme antiguerre un peu partout aux États-Unis. Il faut attendre qu'il s'unifie.

## La guerre est-elle parfois un mal nécessaire ?

À propos de la Seconde Guerre mondiale, une question se pose : pourquoi supposer que la seule façon de faire échec au fascisme passait par la mort de 50 millions de personnes ? Pourquoi supposer que la France n'aurait pas pu être libérée autrement ? Une fois que quelque chose a été accompli dans l'histoire, il est très difficile d'imaginer qu'il aurait pu en être autrement. Et donc de concevoir qu'on eut pu se défaire du fascisme autrement que par la guerre. Pourtant, il existe des situations dans le monde où des changements se sont produits sans violence, où des tyrannies ont été renversées sans la brutalité de la guerre. Pensez à l'Afrique du Sud : l'ANC aurait pu décider de mettre fin à l'apartheid par les armes. Un million de personnes seraient mortes, l'apartheid aurait finalement été renversé, et tout le monde en aurait conclu qu'il n'y avait pas d'autre moyen de le faire. Alors que...

La façon dont cela s'est fait a sans doute demandé plus de temps. Si vous êtes déterminés à accomplir des choses sans concéder un terrible coût humain, il faut être prêt à mener une guerre d'une autre nature. À subir l'oppression tout en construisant des centaines de ramifications, et à ainsi user la capacité de l'opresseur à se maintenir au pouvoir. Il faut se préparer à combattre le fascisme d'une autre façon que par la guerre. C'est beaucoup plus long, cela demande sans doute plus de courage, mais c'est nécessaire pour accomplir de véritables progrès humains. Quand on fait des progrès en usant de violences, on s'emprisonne l'esprit.

C'est là le plus grand défi pour l'espèce humaine, parvenir à la justice sociale en faisant l'économie de la guerre. Cela ne signifie pas qu'une intervention militaire ne soit jamais justifiée. Je ne suis pas un pacifiste pur. Je pense qu'il existe des circonstances où il est nécessaire de mener une action collective, voire militaire. C'était sans doute le cas lors du génocide du Rwanda. Les observateurs de l'ONU sur place à l'époque étaient convaincus qu'une démonstration de force de petite échelle aurait évité ce qui s'est passé. Mais les puissances occidentales ont choisi d'ignorer leur requête. Ce qui confirme que l'on ne peut pas faire confiance aux dirigeants du monde pour arrêter un génocide. Pendant la Seconde Guerre mondiale, les États-Unis n'avaient pas pour but premier de mettre un terme au génocide. Il leur avait pourtant été demandé de bombarder les voies ferrées menant aux camps d'extermination. Ils avaient d'autres priorités. Il faut retenir cette statistique choquante : 6 millions de juifs sont passés par les camps et ils ne sont que soixante mille à en être sortis vivants, soit 1%. Notamment parce que les puissances impliquées dans la guerre avaient d'autres préoccupations. Là encore, cela prouve combien on ne peut pas compter sur nos dirigeants politiques pour mettre fin à un génocide. ■

## À LIRE

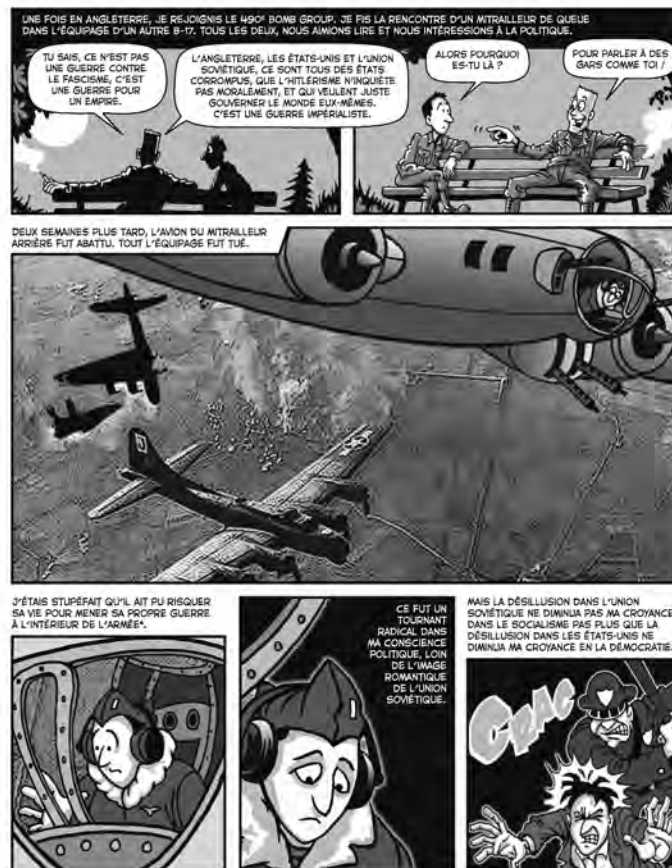
### Une histoire populaire de l'Empire américain

Howard Zinn, Mike Konopacki, Paul Buhle  
Vertige graphic, 2009, 287 p.

La mise en bande dessinée de **Une Histoire populaire des États-Unis**. Réalisé à l'attention du public étatsunien après le 11 septembre, les auteurs ont choisi d'insister sur l'impérialisme de la nation à la bannière étoilée.



Dessin paru dans la bande dessinée **Une histoire populaire de l'empire américain** paru aux éditions Vertige Graphic.



\* Selon un témoignage récent d'Howard Zinn, ce camarade de guerre qui le marquait profondément, était un militant de l'organisation trotskiste *American Worker Party*.

# L'autonomie contre l'autarcie

1. Encore que l'idée d'un choix puisse être discutée dans ce cas puisqu'il est possible de concevoir que c'est l'ensemble de l'humanité et des classes sociales qui sont pris au piège de la nécessité de l'accroissement sans fin du capital et de ce qu'il en découle, la folie selon Marx, malgré d'évidentes différences de conséquences pour les uns ou pour les autres.

2. Définition du **Petit Robert**.

3. Bertrand Louart.

**CE QU'IL Y A PEUT-ÊTRE** de plus pernicieux dans le système capitaliste est qu'il fait passer pour des valeurs humaines fondamentales, de surcroît naturelles, certaines dispositions individuelles et collectives. Il les met en exergue, les valorise et les institutionnalise après en avoir modifié la portée. Pour ce faire, le capitalisme opère un « renversement de valeur » dans sa dynamique de progrès et, par là, de dé-socialisation et d'éclatement des liens tissés entre les individu-e-s. Il fait alors passer pour but ultime ce qui n'est bien souvent qu'une condition de réalisation de la socialisation humaine. Le but est ainsi d'isoler chaque individu – et donc de donner à ce terme le sens

de se gouverner selon ses propres lois »<sup>2</sup>. Bien plus qu'un droit, c'est une condition de réalisation de la vie au niveau individuel, et aussi sur une vue plus sociale, au niveau collectif ou communautaire. C'est à ce dernier niveau que la notion d'autonomie prend véritablement tout son sens en lien avec celle d'interdépendances particulières : « ... le sujet ne peut exister et avoir de permanence que dans la mesure où il est capable de recomposer les liens particuliers grâce auxquels il acquiert son indépendance globale... »<sup>3</sup>. L'autonomie est donc bien une catégorie qui s'oppose en tout point à l'autarcie. Elle s'oppose donc à une dépendance totale de la technologie, qui ne saurait

**L'autonomie peut être vue comme une recherche perpétuelle d'indépendance globale au travers de la création constante de liens.**

qu'il a pris dans le système capitaliste –, parallèlement à la quasi-obligation de n'avoir plus comme possibilité de médiation sociale que le travail, sous forme de salariat principalement. Ces dispositions sont ainsi portées au pinacle d'une humanité étant parvenue à l'aune de son accomplissement par sa supposée vérité, au statisme sans mémoire sous la dictature du temps cadencé. Elles sont bien issues d'un choix politique et idéologique de la part de ceux qui ont fait de l'accroissement sans fin du capital la seule voie possible et digne d'entendement, vers une humanité soi-disant libérée.

## L'AUTONOMIE DU SENS

L'autonomie matérielle (alimentaire, technique, médicale, artistique, etc.) et l'autonomie politique s'amenuisent à mesure que la liberté vide de substance se hisse au sommet de la réalisation idéalisée de nos vies aliénées. L'autonomie est « le droit

conduire qu'à la prétendue liberté dont se voient affublées nos vies aliénées, et qu'à une illusion de possible.

La perte d'autonomie des individu-e-s est directement liée à la dynamique de développement de la société capitaliste et technologique, sur un plan tant idéologique que pratique. Elle est en lien avec le mode de production spécifique de ce système. L'individu-e, en se spécialisant au sein des unités de production capitalistes, a réduit ses facultés à un seul aspect. Sa vie a été transformée en un rouage d'une vaste machine sociale de production. L'industrie a accru ce phénomène en spécialisant davantage les travailleurs-euses<sup>4</sup>, c'est-à-dire en n'exploitant qu'une capacité de chacun-e au détriment des autres, à un niveau tout juste suffisant afin de pouvoir servir la machinerie productiviste. L'être humain ainsi « chosifié », transformé en un élément à l'utilité de plus en plus anachronique de la machine<sup>5</sup>, voit sa dépendance à un système mons-



## VIE COMMUNAUTAIRE ET INDIVIDUALISME

**PRAT, ANARCHISTE INDIVIDUALISTE** français, revient sur les difficultés de s'organiser collectivement quand on est un fervent partisan de l'individu et de sa liberté.

Dans une lettre à Émile Armand, citée dans l'ouvrage récemment publié **Mastatal : une colonie individualiste au Costa Rica**, il l'explique : « (...) nous avons, comme vous le savez, fondé une colonie individualiste au Costa Rica. Nous étant rencontrés à New York entre inadaptables à la civilisation présente, nous pensions pouvoir

nous retirer au fond des bois en parfaite harmonie, loin du monde. Quelques mois de coopération continue eurent vite fait de nous montrer que les "copains" en général ne sont guère fait pour une coopération continue, et ils nous fallut abandonner tout espoir de labour en commun suivi [...] »

Extrait de Malcom Menzies, **Mastatal : une colonie individualiste au Costa Rica**, Éditions Plein Champs, 2009, p.110

trueux s'accroître. En même temps, ce dernier ne peut plus se passer de l'humain. Sa présence est indispensable à la production de la survaleur dont se repaissent les capitalistes. Il y a là une véritable contradiction.

La pauvreté sociale des travailleurs-euses n'a d'égale que leur dépendance totale à ce système. Son but est d'ôter à celles et ceux-ci toute possibilité de réaliser par eux-mêmes. Il brise leurs propres liens d'interdépendances, et les empêchent de construire leur autonomie. En revanche, il se construit en parallèle une autonomie de pacotille, que j'ai nommée autarcie. Une autonomie illusoire dans la mesure où elle nous donne plus ou moins les moyens matériels de « faire notre vie » confortablement installé au sein de notre bulle individualiste. Mais le « système » nous rend de plus en plus dépendant-e-s de lui et de sa structure technico-gestionnaire étatique. Ne reste alors que la possibilité du « travail à-côté »<sup>6</sup> et de la débrouille...

L'autonomie peut être vue comme une recherche perpétuelle d'indépendance globale au travers de la création constante de liens d'interdépendances particulières. Le fait de saper ces liens d'interdépendances fait que le système capitaliste, en détruisant l'autonomie indispensable à la vie des individu-e-s et de leurs communautés (« désagrégation sociale et altération des conditions de la vie »<sup>7</sup>), crée une société d'entités isolées et classifiées dont les énergies et les volontés sont vampirisées par le système pour son auto-accroissement.

## LES CONDITIONS DE L'AUTONOMIE ET DE LA LIBERTÉ

La liberté est comme une fleur qui s'épanouit au point de rupture de nos actes d'insubordination contre un système destructeur de vie. Elle se montre en exemple dans l'agir expérimental et la résistance (spontanée ou non) à la dynamique morbide du capitalisme, et en action dans ce que la vie peut produire de plus intense pour son autoréalisation. La liberté est tout d'abord un cri de révolte. Ce cri a d'autant plus de force qu'il est poussé de l'intérieur du système dominant. Un cri de résistance à ce que l'on subit. Un cri de réaction à ce que l'on comprend. Un cri qui force à vouloir se rapprocher des autres qui sont comme nous poussé-e-s par le désir de révolution, afin d'organiser déjà l'alternative, sans se couper du monde, qui reste la base de nos révoltes. La liberté engage comme un besoin, une nécessité vitale, l'expérimentation de rapports sociaux renoués aux seins de collectifs, coopératives, communautés, ou simples groupements éphémères d'individu-e-s. Toutes et tous aspirent à briser l'isolement de ce qui se pare des habits de liberté mais qui n'est en réalité qu'un carcan détruisant petit à petit notre sociabilité, notre humanité.

Le désir de liberté pousse vers le désir d'autonomie, vers le désir de s'émanciper d'un système qui nous cloisonne dans des rôles de serviteurs d'une méga-machine planétaire hyper-productrice. La liberté et l'autonomie, nous pouvons les expérimenter de différentes manières, de nos alternatives à la consommation (surtout en grande surface) à la vie en communauté ou coopérative, en passant par différentes formes de constructions autogérées et de luttes sociales. Pour qu'ils aient un sens politique et social, ces concepts doivent rester en phase avec la réalité du monde capitaliste. Trop souvent, l'autonomie est vue comme un principe d'autarcie réelle, d'in-



dépendance totale du système dominant, au risque de ne se focaliser que sur les aspects techniques et écologiques de l'aventure. Elle se coupe donc du terrain fertile des luttes sociales qui représentent en permanence et en évolution le ferment de théories et pratiques plus radicales encore. La question est toujours de savoir jusqu'où on peut « s'arranger » de ce système sans que celui-ci représente un risque de récupération d'une façon ou d'une autre. Une récupération qui peut passer par la représentativité au travers des élections, par exemple, les subventions ou la commercialisation des symboles et modes d'expression des luttes – notamment artistiques... Le problème n'est pas celui des concessions faites dans le but d'une quelconque reconnaissance de la part de la société déphasée actuelle, mais bel et bien de nourrir nos théories et pratiques des désirs réactifs de vie et de socialité que cette société débile génère en son sein du fait des sentiments ô combien justifiés d'injustice qu'elle engendre : lutte pour les sans-papier-e-s et, au-delà, questionnements sur l'enfermement dans des frontières artificielles ; licenciements, délocalisations et interrogations sur la réalité et les buts véritables du travail dans nos sociétés ; luttes contre les méfaits sur l'environnement et attentes quant à la possibilité de pouvoir avoir un rapport totalement différent avec la Nature que le rapport actuel de prédateurs vampiriques...

L'idée est que nous devons former société. L'autonomie et la liberté que nous devons cultiver, faire croître dans nos luttes, nos pratiques, nos communautés et coopératives, comme autant d'îlots d'espoir d'un autre futur, doivent être conquises par les moyens qui nous semblent adéquats. Cela passe par la conquête de nouveaux droits à l'intérieur même du non-monde capitaliste (droit de circuler librement, par exemple). Tout rapport particulier avec le système dominant devrait être pensé, « conscientisé », afin d'accroître l'indépendance globale, et donc l'autonomie et la liberté au sein de nos alternatives. L'autonomie est à ce prix qu'elle doit probablement se nourrir d'un état de dépendance négative et de luttes contre les dominations sclérosantes. **Patrice**

4. Le sens du mot travail est ici lié à la forme spécifique qu'il prend sous la domination capitaliste, et non sous sa forme transhistorique. L'industrie est également considérée comme la résultante moderne du processus d'accumulation capitaliste et ne saurait être considérée comme étant une forme possible de production à l'intérieur d'une société post-capitaliste. Voir **Temps, travail et domination sociale**, de Moishe Postone, Mille et une nuits, 1993.

5. Voir l'article « Remarques laborieuses sur la société du travail mort-vivant », Matthieu Amiech et Julien Mattern in **Notes et morceaux choisis** n° 8.

6. **Le travail à-côté. Étude d'ethnographie ouvrière**, Florence Weber, dont une critique a été publiée dans **Sortir de l'économie** n° 3 (<http://sortirdeleconomie.org>).

7. « Une lutte qui n'agit pas contre l'identification en tant que telle se mêle facilement aux schémas changeants de la domination capitaliste. Ainsi, la force et la répercussion du mouvement zapatiste ne proviennent pas du fait qu'il s'agit d'un mouvement indigène, mais du fait qu'il se présente comme un mouvement qui lutte pour l'humanité, pour un monde de mondes divers. » John Holloway in **Changer le monde sans prendre le pouvoir**, Syllepse, 2007, p. 152.

Piotr Andreïevitch Archinov (1887-1937) est l'une des figures importantes du mouvement makhnoviste. Plusieurs fois condamné pour terrorisme ou trafic d'armes, il recouvre la liberté au printemps 1917 et s'investit immédiatement dans les groupes anarchistes moscovites avant de rejoindre son ancien compagnon de cellule, Nestor Makhno, en Ukraine, et de prendre part au mouvement révolutionnaire local. Comme Makhno et tant d'autres, il est contraint à l'exil quand ce mouvement est défait par l'Armée rouge. De retour en Russie en 1935, il est, deux ans plus tard, l'une des innombrables victimes des purges staliniennes.



Le texte ci-dessous, écrit en 1921, est extrait pour l'essentiel du chapitre premier de L'Histoire du mouvement makhnoviste (Bélibaste, 1969). Comme, avant lui, Bakounine fustigeant le pédantisme des savants et des «scientífico-politiques» marxistes («La science est la boussole qui peut nous guider dans la vie, mais elle n'est pas la vie»), ou Makhaiski (l'auteur du Socialisme des intellectuels), Pierre Archinov y fait le procès du bolchévisme, de ces «révolutionnaires professionnels» qui n'ont que mépris pour un peuple considéré comme une «matière brute privée de volonté, d'initiative et de conscience, incapable de se diriger elle-même».

# Le bolchévisme contre le peuple

«IL N'EXISTE PAS, DANS L'HISTOIRE du monde, une seule révolution qui ait été accomplie par le peuple travailleur dans son propre intérêt; c'est-à-dire par les ouvriers des villes et les paysans pauvres n'exploitant pas le travail d'autrui. Bien que la force principale de toutes les importantes révolutions réside dans les ouvriers et les paysans faisant de grands et innombrables sacrifices pour leur triomphe, les guides, les organisateurs des moyens, les idéologues des buts furent invariablement, non pas les ouvriers et les paysans, mais des éléments d'à côté: des éléments qui leur étaient étrangers, généralement intermédiaires, hésitant entre la classe dominante de l'époque mourante et le prolétariat des villes et des campagnes.

C'est toujours la désagrégation du régime croulant, du vieux système d'État, accentuée par l'impulsion des masses esclaves vers la liberté, qui développe et accroît ces éléments. C'est par leurs qualités particulières de classe et leur prétention au pouvoir dans l'État qu'ils prennent une position révolutionnaire vis-à-vis du régime politique agonisant et deviennent facilement les guides des opprimés. Mais tout en organisant la révolution, en la dirigeant sous l'égide et le prétexte des intérêts vitaux des travailleurs, ils poursuivent leurs intérêts étroits de groupes ou de castes. Ils aspirent à employer la révolution dans le but d'assurer leur prépondérance dans le pays. [...]

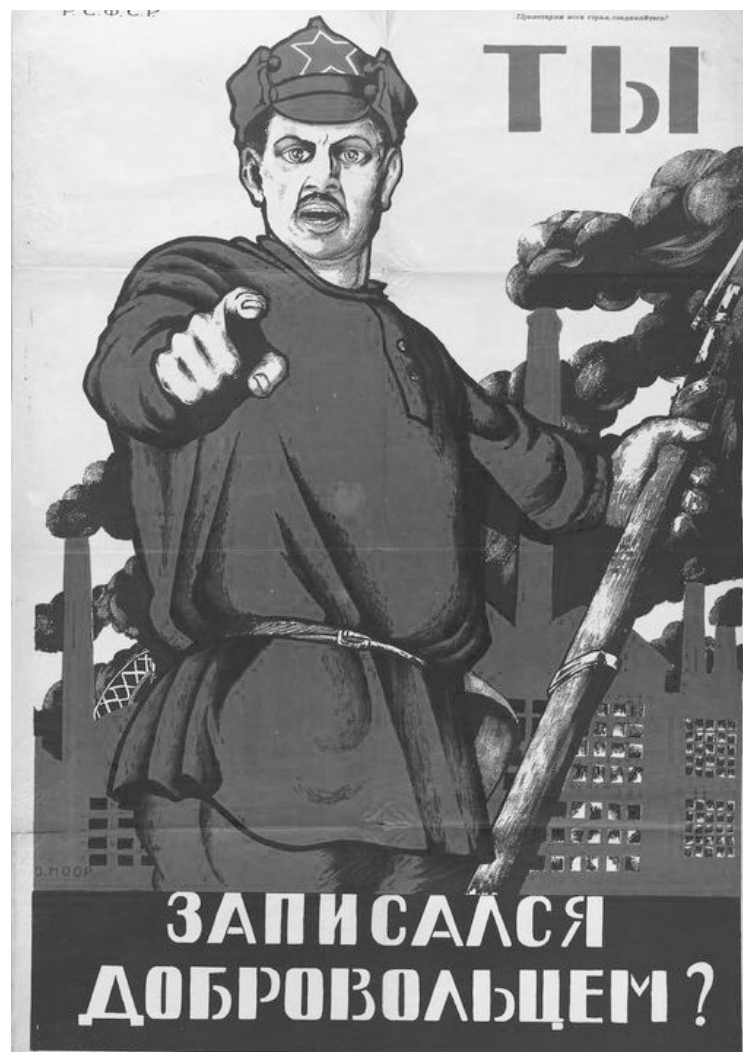
Dans toutes les révolutions passées, les ouvriers et les paysans ne parvinrent qu'à esquisser sommairement leurs aspirations fondamentales, qu'à former seulement leur courant, généralement dénaturé et en fin de compte liquidé par les «meneurs» de la révolution, plus malins, plus rusés et plus instruits. [...]

Notre révolution russe est sans aucun doute et jusqu'à présent une révolution politique, qui réalise par les forces populaires des intérêts étrangers au peuple. Le fait fondamental, saillant de cette dernière révolution, c'est – à l'aide des sacrifices, des souffrances et des efforts révolutionnaires les plus grands des ouvriers et des paysans – la saisie du pouvoir politique par un groupe intermédiaire: l'intelligentsia (couche intelligente) socialiste-révolutionnaire, – en réalité, démocrate-socialiste. [...] En vivant dans les privilèges, l'intellectuel devient privilégié non seulement socialement mais aussi psychologiquement. Toutes ses aspirations spirituelles, tout ce qu'il entend par son «idéal social» renferme infailliblement l'esprit du privilège de caste. Cet esprit se manifeste dans tout le développement de l'intelligentsia socialiste. Les relations entre le peuple et elle se fixèrent définitivement: le peuple marchant vers l'autodirec-

tion civile et économique; la démocratie cherchant à exercer le pouvoir sur le peuple. La liaison entre eux ne peut tenir qu'à l'aide de ruses, de tromperies et de violences, mais en aucun cas d'une façon naturelle par la force d'une communauté d'intérêts. Ces deux éléments sont hostiles l'un à l'autre.

L'idée étatiste elle-même, l'idée d'une direction des masses par la contrainte, fut toujours le propre des individus chez lesquels le sentiment d'égalité est absent et où l'instinct d'égoïsme domine, individus pour lesquels la masse humaine est une matière brute privée de volonté, d'initiative et de conscience, incapable de se diriger elle-même.

Cette idée fut toujours la caractéristique des groupements privilégiés se trouvant en dehors du peuple travailleur. [...] Ce n'est







pas par hasard que le socialisme moderne s'est montré le serviteur zélé de la même idée. Le socialisme est l'idéologie d'une nouvelle caste de dominateurs. Si nous observons attentivement les apôtres du socialisme étatiste, nous verrons que chacun d'eux est plein des aspirations centralistes, que chacun se regarde avant tout comme un centre dirigeant et commandant autour duquel les masses gravitent. Ce trait psychologique du socialisme étatiste et de ses édiles est la continuation directe de la psychologie des groupements anciens éteints ou en train de disparaître. [...]

Toute la construction actuelle, soi-disant socialiste, pratiquée en Russie, tout l'appareil étatiste de la direction du pays, la création des nouvelles relations sociales et politiques, tout cela n'est avant tout que l'édification d'une nouvelle domination de classe sur les producteurs, l'établissement d'un nouveau pouvoir socialiste sur eux. [...]

Les mots d'ordre du mouvement d'Octobre 1917 étaient: "Les usines aux ouvriers! La terre aux paysans!". Tout le programme social et révolutionnaire des masses se trouvaient dans ce mot d'ordre, bref, mais profond par son sens: anéantissement du capitalisme, suppression du salariat, de l'esclavage étatiste, et organisation d'une vie nouvelle basée sur l'autodirection des producteurs.

En fait la révolution d'Octobre ne réalisa aucunement ce programme: le capitalisme n'est pas détruit, mais réformé; le salariat et l'exploitation des producteurs restent en vigueur; et quant au nouvel appareil étatiste, il n'opprime pas moins les travailleurs que l'appareil étatiste du capitalisme privé et agrarien. On ne peut donc appeler la révolution russe "révolution d'Octobre", que dans un sens précis et étroit: dans celui de la réalisation des buts et des problèmes du parti communiste.

Le bouleversement d'Octobre, de même que Février-Mars 1917, n'est qu'une étape dans la marche générale de la révolution russe. Le parti communiste profita des forces révolutionnaires du mouvement d'Octobre pour ses propres vues et buts, et cet acte ne représente pas toute notre révolution. Le processus général de la révolution comprend toute une série d'autres courants ne s'arrêtant pas à Octobre, mais allant plus loin, vers la réalisation des problèmes historiques des ouvriers et des paysans: la communauté travailleuse, égalitaire et non-étatiste. L'"Octobre" actuel, traînant en longueur et déjà affermi, devra indubi-

tablement faire place à une étape ultérieure populaire de la révolution. Au cas contraire, la révolution russe, comme toutes les précédentes, n'aura été qu'un changement de pouvoir.» [...]

*[extrait de la conclusion]*

«Dans la foi malade en sa dictature, le bolchevisme est devenu tellement impassible, ossifié et rigide, que les besoins et les appels de la révolution lui sont devenus totalement étrangers, qu'il a fini par préférer en voir le cadavre plutôt qu'à consentir des concessions. Il a joué un rôle funeste pour toute la Révolution russe. Il a tué l'esprit d'indépendance et d'initiative

## Les apôtres du socialisme étatiste se regardent avant tout comme un centre dirigeant et commandant autour duquel les masses gravitent.

révolutionnaire parmi les masses; il a brisé les plus grandes possibilités révolutionnaires que les travailleurs aient jamais eues au cours de l'histoire. C'est à cause de cela que les prolétaires de tout l'univers finiront par le clouer à jamais au pilori. [...]

Plus que toute autre chose, la pratique du socialisme en Russie a démontré que les classes laborieuses n'ont pas d'amis, qu'elles n'ont que des ennemis qui cherchent à s'emparer des fruits de leur travail. Le socialisme a démontré pleinement qu'il appartient, lui aussi, au nombre de leurs ennemis. Cette idée s'implantera plus fermement d'année en année dans la conscience des masses du peuple.

Prolétaires du monde entier, descendez dans vos propres profondeurs, cherchez-y la vérité et créez-la: vous ne la trouverez nulle autre part. Tels sont les mots d'ordre actuels de la Révolution russe!» **Piotr Archinov, 1921**



# POUR DES LIVRES DE PAPIER

LE LIVRE, TEL QUE NOUS L'APPRÉCIONS POURRAIT DISPARAITRE ET AVEC LUI DE NOMBREUX MÉTIERS ET LIEUX, ENTÉRINANT LA CRÉATION D'UN RAPPORT À LA CONNAISSANCE ET AU MONDE FORT PEU ÉMANCIPATEUR. LA RÉSISTANCE GERMERA-T-ELLE DU COLLECTIF LIVRES DE PAPIER ?

LA MARCHÉ EN AVANT DU PROGRÈS, avec ses désastres écologiques et sociaux<sup>1</sup>, continue. Le futur passerait par une numérisation de tous les écrits et l'avènement du livre numérique. Fort-e-s de ce constat alarmant, et au vu de la mise en place de bornes automatiques de prêt dans des bibliothèques de la Ville de Paris, des personnes amoureuses du livre et du rapport au monde qu'il génère ont décidé de s'organiser pour agir contre cette évolution sociétale. Au printemps 2009, le collectif Livres de papier a été créé par des lecteurs et lectrices, bibliothécaires, libraires, traducteurs et éditeurs. Ils et elles ont diffusé deux textes<sup>2</sup> à la sortie de bibliothèques parisiennes. Le premier texte généraliste attaque la société d'ignorance qui se dessine avec la mort annoncée du livre. Le deuxième précise les attaques contre les bibliothèques, et surtout contre celles et ceux qui y travaillent encore. Pour nous, «la logique de numérisation a besoin de chevaux de Troie (telles les bornes de cette bibliothèque où les puces RFID servent à tracer chaque livre), pour s'insinuer au cœur de la chaîne du livre : les magnats de l'édition électronique [...] rêvent de profits colossaux grâce à la numérisation intégrale des fonds papier, sans se soucier des éditeurs et libraires, mais aussi correcteurs, imprimeurs, diffuseurs, etc., qu'ils fragiliseront puis démantèleront sans coup férir. Le livre électronique [...] vise à transformer le monde de l'écrit en zapping numérique généralisé»<sup>3</sup>.

## IGNORANCE INFORMATISÉE ET ZAPPING GÉNÉRALISÉ

Dans un éditorial de *Livres hebdo*<sup>4</sup>, Christiane Ferrand, la rédactrice en chef, affirme fort justement que, «si Internet est le lieu de l'information factuelle, le papier est celui de l'approfondissement et de l'analyse». Roger Chartier, spécialiste de l'histoire du livre et de la lecture, précise que le livre, – par «la matérialité même de l'objet [...] impose la perception immédiate, sensorielle, de l'importance et de la cohérence de l'œuvre qu'il contient. [...] Il n'en est pas ainsi avec les textes électroniques dont des fragments peuvent être extraits sans aucune perception de l'ensemble auquel ils appartiennent»<sup>5</sup>. Pour lui, même si, avec les ordinateurs, nous avons à faire à des «écrans d'écrits», ceux-ci «soumettent les textes à des modes d'appropriation qui sont aussi ceux de la succession d'images éphémères»<sup>6</sup>. Ceci est dangereux pour les personnes nées à l'ère du numérique, qui ont bien souvent le réflexe de passer uniquement par

Internet et les bases de données informatisées pour réaliser des recherches ou s'informer.

## NEUTRALITÉ DE LA TECHNIQUE ET COHABITATION DES SUPPORTS

L'illusoire cohabitation des supports révèle la méconnaissance de l'histoire des techniques. «Aux tenants de la cohabitation numérique/papier, rappelons que, durant les trente années qui ont suivi l'apparition de l'imprimerie, la production de manuscrits s'est considérablement développée, jusqu'à saturation du marché puis basculement généralisé vers l'imprimerie, le manuscrit devenant peu à peu objet de collection. Le parallèle avec la situation actuelle est saisissant (surproduction, etc.), d'autant que les arguments en faveur des modèles de biédition papier/numérique font du livre un produit digne d'intérêt uniquement pour sa qualité d'objet graphique»<sup>7</sup>.



Pour nous, lecteurs et lectrices, et souvent acteurs et actrices de la chaîne du livre, pas question de s'adapter à cette évolution. Nous ne voulons pas éduquer les enfants à un bon usage du numérique comme nous ne voulons pas réfléchir à comment conserver durablement des textes au format numérique. Nous défendons le livre dans sa matérialité actuelle avec une pensée élaborée, structurée et finie à un moment donné, celui de l'impression de l'ouvrage. Loin du brouhaha informatisé de l'info en temps réel, nous cultivons le silence de la réflexion émancipatrice durablement imprimée. **Rimso!**

1. En ce qui concerne Internet, lire par exemple La Décroissance, n° 58, avril 2009.

2. «Bornes automatiques, puces RFID, livres numériques... Bienvenue dans la bibliothèque du XXI<sup>e</sup> siècle!» et «De l'automatisation à la technologisation des bibliothèques. Bienvenue dans la bibliothèque-usine» sur un tract recto-verso au format A4.

3. *Idem*.

4. N° 787 du vendredi 4 septembre 2009, avec un dossier intitulé «Demain le livre».

5. *Ibid* p. 75.

6. *Ibid* p. 78.

7. «Avoir une bibliothèque dans sa poche. Le livre dans le tourbillon numérique», Cédric Biagini et Guillaume Carnino, *Le Monde diplomatique*, septembre 2009, n° 666, p. 27.

## AMAZON E(S)T BIG BROTHER

Le e-book totalitaire ! L'entreprise américaine Amazon, qui commercialise le Kindle®™, nous en a offert une parfaite illustration cet été. Le Kindle®™, c'est un de ces boîtiers en plastoc et à piles qui permettent de lire des livres en virtuel. On appelle aussi ça livre électronique. Amazon, non satisfaite de vendre des livres sur Internet, vend aussi du contenu pour ses Kindle®™, dont **1984** et **La Ferme des animaux** de George Orwell. En commettant une petite bourde, toutefois, puisque les contenus précités ne satisfaisaient pas aux règles

commerciales du droit d'auteur. Amazon les a donc retirés de la vente, normal. Mais elle a fait mieux : elle a retiré à distance et en loucadé ces contenus déjà achetés des Kindle®™ en circulation. Vous lisiez hier sur votre écran **1984**, et pif pof, ce matin, plus rien. Ô stupeur, ô effroi ! Au-delà du plaisir de voir quelques tartuffes technophiles consommateurs d'e-book pris à leur propre piège, Amazon donne ici un exemple concret du pouvoir qu'induisent ces machines technologiques sur nos libertés, notre avenir, etc.

## AGIR

**Livres de papier**  
c/o Offensive,  
21<sup>er</sup> rue Voltaire,  
75011 Paris  
livresdepapier@gmx.fr





# NATURE ET ANIMALITÉ

**LA NATURE**, une notion porteuse de paradoxes et d'ambiguïtés. La nature peut simplement désigner le monde physique qui nous entoure, nous englobe, dont nous faisons partie en tant qu'être vivants baignés de culture. Par extension, ce terme désigne aussi l'essence supposée des êtres, leur nature intrinsèque. Dans les sociétés humaines, l'ordre établi est souvent justifié par l'affirmation de la naturalité de ses normes et institutions, cependant que l'animalité humaine – notre dimension animale – est niée pour mieux asseoir les dominations.

C'est cette idée de nature que nous avons voulu aborder et critiquer dans le présent dossier, tout en interrogeant notre rapport à l'animalité – la nôtre et celle des autres espèces –, ainsi qu'au

monde vivant dont nous participons. Il s'agit de montrer que ce qui est prétendu naturel est souvent socialement construit, et peut donc être socialement défait. Pour autant, notre critique de l'idée de nature n'implique pas que nous soyons pour le renforcement de la société industrielle, qui traite tout être vivant, humain ou non, comme une machine.

En acceptant notre animalité, peut-être cesserons-nous de faire la guerre à celle des autres (humain-e-s et non-humain-e-s) et pourrons-nous penser les questions sociale et animale dans une perspective écologique élargie. Si de nouveaux rapports sont à construire entre l'humanité et le reste du monde – les autres espèces, les habitats –, il est nécessaire d'éviter l'écueil de l'essentialisme. Il ne s'agit

pas de laisser les non-humain-e-s « libres » de suivre une voie toute tracée par la Nature qui aurait été perturbée par des ingérences humaines, mais plutôt de leur permettre d'évoluer librement hors de l'hégémonie industrielle.

Encore une fois, nous proposons dans notre dossier une diversité de regards, qui peuvent parfois se contredire mais contribuent chacun à éclairer une facette des questions abordées. Il en ressort qu'il existe de fortes analogies entre les oppressions, et même une interconnexion qui fait qu'elles se renforcent mutuellement. Cela nous suggère aussi que c'est toutes ensemble qu'il faut les défaire, et non séparément, ce qui fait écho au vieil adage libertaire : « La liberté de l'autre étend la mienne à l'infini ».

# CONTRE L'IDÉE DE NATURE, POUR NOTRE ÉMANCIPATION

L'« IDÉE DE NATURE » est porteuse d'une profonde contradiction : elle affirme la séparation de l'humanité (qui serait le domaine de la culture et de la liberté) et de la nature (qui serait le domaine de déterminations inflexibles) tout en justifiant les normes des sociétés humaines en arguant de leur naturalité. Cette contradiction forme la base transversale de nombreuses formes d'exploitation et d'oppression, en portant l'idée que la hiérarchie et la domination sont des fonctionnements normaux et généraux, donc inévitables. Cela sert à justifier en grande partie la suprématie des humain-e-s occidentaux-ales sur la Terre et les autres espèces, et de certain-e-s humain-e-s sur les autres. Ce qui est perçu comme « extérieur à la culture » ou « plus proche de la nature » est en effet considéré comme inférieur. Il faut en finir avec ces conceptions.

## À LIRE

### Les Animaux dénaturés

Vercors, Le livre de poche

### Quand les singes prennent le thé

Frans de Waal, Fayard, 2001

### Grands singes, la fascination du double

dirigé par S. Bobbé, Autrement

1. Stephen Jay Gould, *La Mal-mesure de l'Homme*, Odile Jacob, 1997,

2. Ilana Löwy, *L'Emprise du genre*, La Dispute ; *Pour en finir avec la domination masculine*, Les Empêcheurs de penser en rond

3. Laure Murat, *La Loi du genre. Une histoire culturelle du « troisième sexe »*, Fayard, 2006, p. 53.

## DES INÉGALITÉS « NATURELLES »

En Occident, les religions, puis la science, ont placé l'humain (et plus précisément l'homme blanc bourgeois et hétéro !) au sommet de la Création ou de l'évolution — tellement supérieur qu'il est carrément hors du monde animal. Cet habile auto-positionnement permet de considérer les animaux comme des inférieurs utilisables à souhait, pour la subsistance, le plaisir ou le profit humain.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, les théologiens occidentaux s'étaient interrogés sur l'existence de l'âme chez les femmes ; les scientifiques du XIX<sup>e</sup> siècle hésitaient à leur accorder une intelligence humaine, arguant de la dimension de leurs cerveaux, plus petits que ceux des hommes (Broca, rapporté dans *La Mal-mesure de l'Homme*). L'infériorité physique est toujours avancée de nos jours — les femmes seraient moins fortes, plus petites, etc. La notion même de sexe biologique a changé dans le temps : les scientifiques ont d'abord considéré un seul sexe, masculin, avec une variante féminine inférieure, puis, à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, deux sexes<sup>2</sup>. Le plus persistant de ces mythes naturalistes est sans doute celui de la maternité, qui handicaperait les femmes, et mettrait ainsi les hommes dans

l'obligation d'assurer le ravitaillement, les travaux de force, etc., bref, qui expliquerait et justifierait la domination masculine.

Les sexualités non-hétérosexuelles sont, elles, pointées du doigt par l'ordre hétérosexiste comme contre-naturelles. Au XIX<sup>e</sup> siècle, la police parisienne déploie un grand zèle à pourchasser les pédérastes, même en l'absence de lois les visant spécialement. Les policiers finissent par obtenir une jurisprudence avec la condamnation d'un travesti pour provocation à « l'oubli des principes et du but de la nature »<sup>3</sup>. Le point sensible reste que la sexualité ne saurait avoir d'autres buts que la procréation — à moins de tomber dans des perversions condamnables, marginales... ou exploitables commercialement. Reproduire l'espèce, quoi de plus « naturel » ? Voir la famille, le couple, l'hétérosexualité comme des constructions sociales reste un point de vue encore bien minoritaire.

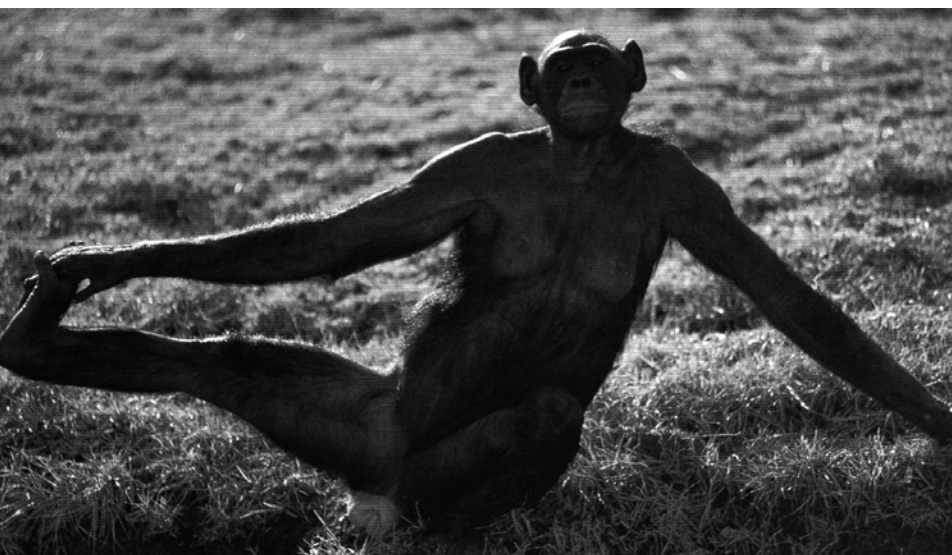
L'idéologie raciste s'est elle aussi largement appuyée sur des justifications par la nature, même si elles sont de moins en moins admises — au moins ouvertement<sup>4</sup>. Elles ont connu leur apogée au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle, quand la science occidentale bâtissait une différenciation et une hiérarchisation des races à grands renforts de mesures du crâne, puis de tests de l'intelligence (QI, etc.). Trucages grossiers, mais surtout petits arrangements plus ou moins conscients, permettaient d'arriver toujours aux mêmes résultats : les Noir-e-s et autres gens de couleur en bas de l'échelle, assimilé-e-s à des bêtes de somme incapables de se gouverner eux-mêmes — justifiant ainsi l'esclavage et la colonisation —, et les Blancs tout en haut<sup>5</sup>.

L'idée de l'hérédité de la pauvreté et des classes sociales en général n'est plus défendue comme elle l'était au XIX<sup>e</sup> siècle, par la craniométrie encore une fois, ou dans la littérature, par exemple les Rougon-Macquart d'Émile Zola. Par contre l'aspect soi-disant naturel et inévitable du système capitaliste est largement répandu. La soit-disant « fin de l'histoire », proclamant la victoire définitive du capitalisme libéral suite à la chute du système bolchévique, ne dit pas autre chose.

Justifier l'ordre établi par des capacités innées, naturelles, est un ressort régulièrement utilisé. À cette liste déjà longue, on peut ajouter les exemples plus récents des émeutes urbaines des années 1970 aux États-Unis, dans le cas desquelles des explications avançaient des maladies neurologiques qui auraient affecté les émeutier-e-s<sup>6</sup> ou les projets de recherche de potentiels criminels chez les enfant-e-s en France.

## NATURALISATION ET JUSTIFICATION DES NORMES

La domination est une forme de pouvoir d'un groupe ou d'une classe, qui suppose l'acceptation du groupe dominé. Les dominant-e-s ont intérêts à construire et entretenir la légi-







timité du système<sup>7</sup>, la seule violence ne suffisant pas. Ce n'est évidemment pas du tout nécessairement conscient chez les dominé-e-s, voire chez les dominant-e-s, et il s'agit d'une légitimité au niveau social, pas au niveau individuel. Cette légitimité peut être puisée, outre dans les traditions culturelles ou la légalité, dans l'idée de nature.

Les justifications fondées sur la Nature sont nombreuses mais fonctionnent toutes sur le même raisonnement. La description des mœurs, notamment sexuelles, des animaux sert bien souvent avant tout à normer les comportements humains<sup>8</sup>: dans l'Antiquité, les animaux sont considérés comme des *exempla*, modèles à visée éducative. Cette vision continue dans le monde chrétien: l'animal qui, contrairement à l'humain-e, ne connaît pas le péché, est un modèle de droiture. Des analogies entre l'astronomie géocentrée et la hiérarchie des classes d'une société humaine ont pu être utilisées, ou on a pu encore en appeler à la « grande chaîne des êtres vivants, longue série linéaire allant de l'amibe à Dieu, en passant, près de son sommet, par une suite progressive de races et de classes humaines »<sup>9</sup>. Pour naturaliser l'inégalité et la domination, les modèles sont choisis parmi les sociétés animales très hiérarchisées, de préférence prédatrices et dotées d'un mâle dominant — même si elles ne sont pas les plus nombreuses. L'ordre social est ainsi naturalisé, et donc légitimé.

L'idée de nature fonctionne sur des dualismes strictement délimités en catégories sociales — hétéro/homo, homme / femme, etc. — qui renvoient à d'autres, plutôt de l'ordre de qualités essentielles — esprit/corps, culture/Nature, etc.<sup>10</sup>. La liste de ces catégories bien nettement séparées et celle des qualités associées est longue. L'entre-deux n'est pas acceptable, car il pourrait remettre en question tout l'édifice. Il est donc nié, invisibilisé, corrigé, présenté comme une monstruosité: ainsi des métis dans les sociétés coloniales ou aujourd'hui des intersexes<sup>11</sup>.

Le recours à l'argument de nature est censé couper court à toute discussion, analyse ou protestation: c'est comme ça, un point c'est tout! La Nature a fixé les choses, nous ne sommes pas en mesure de les remettre en cause. Comme le résume bien Monique Wittig: « Puisqu'elles appartiennent à un ordre naturel, ces relations ne peuvent pas être considérées comme des relations sociales. Cette conception qui imprègne tous les discours, y compris ceux du sens commun, est la pensée de la domination »<sup>12</sup>. Même pour défendre des technologies comme le nucléaire, de tels arguments sont avancés: on se réfère à un taux de radioactivité naturelle qui a été fixé alors

que les retombées des essais atmosphériques des années 1960 étaient déjà bien dispersées dans l'environnement).

Dans le même temps où l'on sépare des catégories rigides, on les classe, les hiérarchise. Les catégories binaires ne se partagent pas en champs de qualités comparables; elles définissent plutôt d'une part la norme — l'humain, l'homme, la peau blanche, l'adulte, etc. — et d'autre part l'autre, l'être différent — l'animal<sup>13</sup>, la femme, la peau noire, l'enfant, etc. Et la norme est « évidemment » du côté de la culture, c'est-à-dire de ce qui a prise sur soi et sort de l'ordre naturel, tandis que l'Autre est du côté de la Nature, sans échappatoire.

Les différents systèmes d'oppression se renforcent mutuellement par une même référence à un soi-disant ordre naturel. De plus, l'attribution des caractéristiques d'un groupe dominé à un autre groupe renforce leurs subordinations respectives. Et puisqu'on assimile les groupes dominés entre eux, ce qui se passe pour les un-e-s finit en général par arriver aux autres: que l'on pense, par exemple, au puçage des animaux d'élevage en voie de généralisation, qui préfigure ce qui pourrait aussi arriver aux humain-e-s, entre usage « ludique » pour entrer en boîte de nuit ou papiers d'identité biométriques généralisés. Tout finit par être traité de la même façon, humain-e-s, animaux, et toute la nature environnante en général.

Le fait que la culture occidentale présente la nature à la fois comme un ordre à respecter et comme une force à maîtriser est une de ces contradictions qui caractérisent les systèmes d'oppression<sup>14</sup>. Ainsi, si l'homosexualité est jugée contre-nature, elle est aussi considérée comme une activité sexuelle pulsionnelle, de l'ordre de l'instinct, où l'érotique domine la raison... et par ce biais voilà les homosexuel-le-s regroupé-e-s avec toutes et tous les autres dominé-e-s.

## CONTRE L'IDÉE DE NATURE

Réfuter l'idée de nature, c'est ne plus participer à cette légitimation des dominations, ce qui est d'autant plus nécessaire que ce que l'on tolère sur les faibles, les plus opprimé-e-s, sous couvert du « naturel », a une incidence sur toute la société. Or « il n'y a de domination que sociale »<sup>15</sup>: démontrer sa soi-disant naturalité est une étape vers l'émancipation. Cependant, comme l'explique bien Colette Guillaumin, ici à propos du système raciste: « L'étape actuelle, de réfutation de la pertinence de la notion de race dans le domaine des sciences naturelles de l'homme, [...] a peu de chances d'avoir la vertu qu'on lui souhaiterait: faire disparaître l'idée que les

4. Colette Guillaumin, **Sexe, race et pratique du pouvoir**, Côté-femmes, 1992.

5. Stephen Jay Gould, opus cité.

6. Stephen Jay Gould, opus cité.

7. Monique Wittig, **La Pensée straight**, Amsterdam, 2007.

8. Frank Cézilly (dir.), **La Sexualité animale**, Le Pommier, 2009

9. Stephen Jay Gould, opus cité, p. 63.

10. Greta Gaard, **Toward a Queer Ecofeminism, Hypatia**, vol. 12, issue 1, 1997.

11. **Intersexes**: personnes présentant des caractères sexuels « intermédiaires » ou « mélangés », ce qui déclenche la plupart du temps l'intervention de la médecine pour « corriger » cela.

12. Monique Wittig, opus cité, p. 38.

13. La catégorie « animal » est extrêmement hétérogène, et de plus englobe parfois dans le discours des dominants une partie des humain-e-s afin de marquer l'ordre social.

14. Greta Gaard, opus cité.

15. Monique Wittig, opus cité, p. 38.



# NOS PROCHES?

**ILS ET ELLES SONT CAPABLES** d'empathie, utilisent des outils, se transmettent des comportements, font des farces, se reconnaissent dans un miroir, mais aussi tuent parfois leur congénères... ce sont des gorilles, des chimpanzés, des bonobos, des orangs-outans: nos cousins les grands singes. Ils-elles sont étudié-e-s par la science occidentale depuis les années 1960, en premier lieu par des femmes (Jane Goodall, Diane Fossey, Biruté Galdikas), envoyées par un pont de l'anthropologie qui pensaient qu'elles seraient plus efficaces pour les observations car plus proches de la nature... Leur travail a

cependant permis une approche moins androcentrique, et un travail de terrain plus empirique, étant donné qu'elles n'avaient pas été formées initialement à l'université. Approche qui permet notamment de découvrir la sociabilité des bonobos: la hiérarchie est peu importante, et dominée par les femelles, la majorité des conflits résolus par des câlins et contacts sexuels — voilà qui contrarie fort l'idée d'une société naturellement patriarcale! Toutes ces espèces sont menacées d'extinction, en premier lieu les orangs-outans vivant seulement dans les forêts humides d'Indonésie et de Malaisie, les gorilles de

montagne dans la région des Grands Lacs en Afrique, les gorilles de plaine (Gabon, Congo-Brazzaville), les bonobos en République démocratique du Congo, et même les chimpanzés qui occupent un territoire plus étendu. Ils-elles sont victimes de la déforestation, du braconnage (pour la viande de brousse à destination des citadin-e-s, pour les petit-e-s vendu-e-s comme animaux de compagnie, ou à des zoos), ainsi que de virus, qui s'échangent très facilement entre humain-e-s et grand-e-s singes (et réciproquement) et de l'exploitation minière et des guerres.

## AGIR

### Le Projet Grands Singes

Jean-Baptiste Jeangène  
Vilmer, PUF, 2008.

Animé entre autres par  
Peter Singer depuis 1993,  
ce projet réclame l'attri-  
bution de certains droits  
aux grands singes.  
www.greatapeproject.org



16. Colette Guillaumin,  
opus cité.

17. Colette Guillaumin,  
opus cité, p. 215.

18. Frank Cézilly (dir.),  
opus cité.

19. Colette Guillaumin,  
opus cité, p. 167.

20. François Terrasson,  
**La Civilisation anti-nature**,  
Sang de la Terre, 2008.

21. Vandana Shiva,  
**Le Terrorisme alimentaire.**  
**Comment les multinationa-**  
**les affament**  
**le Tiers-Monde**, chapitre 4,  
«Vaches folles et vaches  
sacrées», Fayard,  
2001, p. 102.

22. *Ibid* p. 89.

23. Voir l'article «Un autre  
genre d'aliénation», dans ce  
même dossier, p. 34.

24. Romain Gary, **Les Racines  
du ciel**, Folio, p. 254.

25. Frank Cézilly (dir.),  
opus cité.

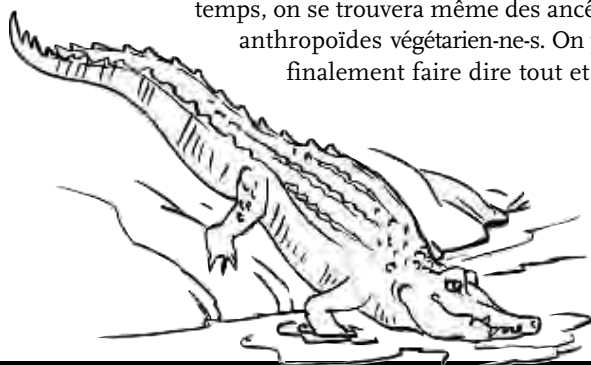
26. «Gaïa, une vision pour  
l'écologie», *Offensive* n°5,  
p. 6-7, 2005.

27. Greta Gaard, opus cité.

28. Voir encadré  
«Écoféminisme» p. 36.

■■■ humains sont “naturellement” différents et que les grands clivages sociaux [...] expriment des divisions “naturelles”. [...] Démarche nécessaire, mais non suffisante»<sup>16</sup>.

La tentation est également forte pour combattre les notions de hiérarchie, d'ordre social, etc., présentées comme naturelles, de faire un autre genre de naturalisme inversé. En effet, on trouve, si l'on s'en donne la peine, dans le monde et les espèces qui nous entourent des exemples multiples de sexes variables dans le temps et d'hermaphroditisme, de comportements sexuels non-reproductifs et non-hétérosexuels (les bonobos et bien d'autres), de sociétés égalitaires (certaines araignées, etc.), etc.<sup>17-18</sup>. En remontant un peu dans le temps, on se trouvera même des ancêtres anthropoïdes végétariens. On peut finalement faire dire tout et son



contraire à ce type de comparaison. Il faut donc recourir à d'autres raisonnements pour renverser les systèmes de domination. «Les sociétés animales offrent une si vaste étendue de faits, interprétables dans des directions fondamentalement différentes, qu'on ne pourrait sérieusement défendre l'idée d'un ordre naturel, universel, immuable, propre à la socialité de toutes les formes animales»<sup>19</sup>.

Pour réfuter l'idée de nature comme «essence immuable des êtres», il faut peut-être aussi se débarrasser de la peur de la nature comme monde extra-humain, qui est logique tant qu'on la définit comme quelque chose d'essentiellement étranger et menaçant, et donc d'inhumain<sup>20</sup>, et non comme un milieu de vie à partager entre humain-e-s et non-humain-e-s. En arrêtant de définir les autres espèces, mais aussi les mers, les montagnes, etc., comme un tout extérieur et hostile, nous avons une chance d'aller vers une cohabitation fructueuse plutôt qu'une tentative de maîtrise destructrice venant compenser une peur. Évidemment, une paisible relation de proximité n'est pas toujours possible — on ne cohabite pas de trop près avec un crocodile marin, on vit à distance respectable [voir l'encadré «Être la proie d'un crocodile»]!

Être contre l'idée de nature ne signifie pas non plus être pour les machines et la société industrielle, et penser que toute frontière est bonne à transgresser : «Il ne faut pas confondre les frontières écologiques et les frontières socialement construites. La différence entre les herbivores et les carnivores est une frontière écologique»<sup>21</sup>. «L'appel à “transgresser les barrières” lancé par les partisans du capitalisme et du patriarcat, mais aussi par certaines féministes “post-modernes”, ne va en fait pas de soi. Il est obligé de se fonder sur des discriminations complexes entre différentes sortes de frontières et de se demander quelles barrières et quelles transgressions permettent à qui d'atteindre la liberté»<sup>22, 23</sup>.

Enfin, réfuter l'idée de nature, c'est avoir en tête que se battre pour les un-e-s, c'est se battre pour les autres. «Et remarquez encore qu'il voit une preuve de désintéressement dans le fait que les hommes se décarcassent pour défendre la nature, ce qui prouve bien que, dans l'esprit de ce brave, il y a une distinction digne d'être soulignée entre l'espèce humaine et la nature, et qu'il n'a pas encore eu le temps de s'apercevoir que lorsqu'on défend l'une, on défend l'autre.»<sup>24</sup> Les humain-e-s font partie de la nature — opposer les un-e-s à l'autre n'avance à rien<sup>25, 26</sup>. L'écoféminisme, par exemple, peut être une façon d'aller dans ce sens, en contribuant reconnaître et articuler nos différentes luttes vers notre émancipation<sup>27, 28</sup>. **Anita**

## ÊTRE LA PROIE D'UN CROCODILE

**APRÈS AVOIR FAILLI** devenir le déjeuner d'un crocodile dans les marais du Nord de l'Australie en 1985, Val Plumwood y survécut et témoigne : «L'idée des humains comme proie menace la vision [...] de l'humanité maîtrisant la nature de l'extérieur [...]. Nous pouvons consommer quotidiennement des animaux par milliards, mais nous ne pouvons pas être de la nourriture pour les vers et certainement pas de la viande à crocodiles. C'est pourquoi nous traitons si inhumainement les animaux que nous mangeons, car nous ne pouvons nous imaginer nous-même positionnés comme nourriture. [...] J'étais végétarienne à l'époque de ma rencontre avec le

crocodile, et je le suis toujours. Ce n'est pas parce que je pense que la prédation en soi est démoniaque et impure, mais parce que je refuse ce qui est fait des vies animales dans l'agriculture industrielle qui les traite comme de la viande vivante. Les grands prédateurs comme les lions et les crocodiles représentent un test important pour nous. [...] Quand ils vivent librement, ces créatures indiquent notre capacité à coexister avec l'altérité de la Terre.»  
<http://www.aislingmagazine.com/aislingmagazine/articles/TAM30/ValPlumwood.html>  
Val Plumwood est l'auteure de **Feminism and the Mastery of Nature** (Routledge).

LA QUESTION ANIMALE PEUT ÊTRE DIVERSEMENT ABORDÉE, PRENANT PLUS OU MOINS EN COMPTE LES ANIMAUX POUR EUX-MÊMES, VISANT UNE AMÉLIORATION DE LEUR BIEN-ÊTRE OU LEUR LIBÉRATION TOTALE. VOICI UN BREF APERÇU DES GRANDES TENDANCES THÉORIQUES EN LA MATIÈRE.



# ÉTHIQUE ET POLITIQUE ANIMALES

## COURANTS THÉORIQUES

**A LIRE**

**Éthique animale**  
Jean-Baptiste Jeangène Vilmer, PUF, 2008.  
Cet ouvrage fouillé permet d'explorer plus en détail les courants théoriques et des questions concrètes liées à l'éthique animale.

**LE SOUCI DES ANIMAUX** n'est pas une chose nouvelle dans les sociétés humaines, et n'est pas nécessairement enraciné dans le religieux comme certains voudraient le faire accroire. Il émane de la constatation banale d'un manque de considération pour le sort des animaux et de différences de traitement pas toujours justifiées entre êtres humains et animaux – ou plutôt entre animaux humains et non-humains, car (nonobstant quelques spécificités humaines) les différences sont de degré plus que de nature. La négation de l'animalité humaine est un pilier du mépris pour les animaux non-humains, qui atteint une ampleur inégalée dans le système industriel. Si, tout au long de l'histoire, on trouve des traces de préoccupation du bien-être animal, dans les pays occidentaux, c'est à partir du XIX<sup>e</sup> siècle qu'émergent vraiment des courants prônant le végétarisme et une meilleure prise en considération des animaux non-humains, qui continuent de faire leur chemin aujourd'hui.

Ces courants d'éthique animale intègrent souvent dans leurs réflexions des questionnements moraux relatifs aux souffrances infligées aux non-humains et au droit que l'on se donne de leur ôter la vie. Il serait toutefois abusif, parce que l'on parle d'éthique, de considérer la question animale comme un moralisme, c'est-à-dire une perspective s'attachant uniquement à la recherche de comportements individuels « vertueux », sans se soucier des questions politiques du type de société dans lequel on vit, du type de rapports que l'on veut y entretenir collectivement avec les animaux non-humains et du type d'organisation sociale que cela implique. De tels positionnements peuvent exister mais ne constituent pas une généralité. Il ne s'agit d'ailleurs pas d'une pensée unifiée : la question animale peut être abordée de diverses façons, plus ou moins réformistes ou radicales.

Pour commencer, le sort des animaux peut être pris en considération directement ou indirectement. Le point de vue indirect considère que les mauvais traitements sont à proscrire parce qu'ils avilissent l'être humain : à travers l'animal, c'est seulement pour l'humanité que l'on a de la considération (car « qui est cruel avec les animaux sera cruel avec les humains »). C'est le point de vue de la défense animale, une approche réformiste que l'on qualifie aussi parfois de welfariste (de l'anglais *welfare*, « bien-être »). C'est la position de bon nombre de grandes associations de protection des animaux. Ce courant remet en cause les mauvais traitements (parfois seulement une partie d'entre eux), mais pas la domination ou l'exploitation elles-mêmes : dans une telle perspective, le fait de tuer des animaux ne pose pas particulièrement de problème si la chose est faite « humainement ». Cette approche peut être qualifiée de spéciste car elle consacre une inégalité de considéra-

tion entre humain-e-s et non-humain-e-s (mais également entre diverses classes d'animaux, en fonction de critères économiques ou affectifs).

Dans la prise en considération directe, on se soucie des animaux pour eux-mêmes : il est inacceptable de les maltraiter tout simplement parce que l'on ne peut accepter que des êtres doués d'une forme de conscience et capables de souffrir soient torturés et tués de façon routinière. Cette approche constitue ce que l'on appelle l'antispécisme, qui n'est pas non plus un bloc monolithique : on y distingue plusieurs courants, dont les principaux sont l'utilitarisme et le déontologisme.

L'utilitarisme (représenté par des penseurs comme Peter Singer) aborde principalement la question animale sous l'angle de l'intérêt de chacun-e, humain-e ou non-humain-e, à éviter les déplaisirs et à maximiser la satisfaction de ses préférences. La mort ou la souffrance sont considérées comme des choses à éviter autant que possible, selon les circonstances. L'utilitarisme est ainsi prêt à admettre certaines souffrances si elles permettent d'en éviter de plus grandes encore. D'autres considèrent au contraire que tuer ou torturer un animal n'est jamais acceptable, quelles que soient les circonstances.

C'est le plus souvent le point de vue des déontologistes (représenté-e-s par des penseurs comme Tom Regan ou Gary Francione), qui réclament le respect des droits des animaux en toute circonstance, en mettant en avant d'autres critères que celui de la souffrance animale, par exemple celui du droit des individu-e-s, toutes espèces confondues, à disposer librement de leur vie

et à ne pas être exploité-e-s. La préoccupation de ces dernière-s n'est pas de trouver des situations de moindre mal, mais de faire cesser absolument toute déprédation contre les animaux, toute exploitation – ce qui tend à les opposer, de ce point de vue, aux utilitaristes.

Globalement, l'utilitarisme est plus porté vers un abolitionnisme *inclusif*, associant dans sa démarche les questions de bien-être et de libération des animaux, le déontologisme vers un abolitionnisme *exclusif* considérant toute concession welfariste comme allant à l'encontre du véritable objectif de la libération animale. Précisons tout de même que ce sont des tendances dominantes mais qu'il existe plusieurs variantes d'utilitarisme et de déontologisme, dans le détail desquelles il n'est pas possible d'entrer davantage ici, faute de place. De même, à côté de ces deux grands courants, il en existe d'autres, telles que les approches intuitionnistes, l'éthique de la sollicitude ou encore l'approche par capacité. Enfin, la question animale déborde sur d'autres champs : elle est notamment fort présente dans l'écoféminisme et d'autres approches écologistes (se recoupant en certains points, tout en pouvant s'opposer sur d'autres)<sup>1</sup>. **Khadavali**



1. Sur ce dernier point, voir « Animalisme et écologisme : confusions, oppositions et convergences », p. 27-29.

CERTAINS ANIMAUX SONT INDÉSIRABLES PAR LEUR COMPORTEMENT QUI GÈNE LES ÊTRES HUMAINS. DEUX VISIONS S'AFFRONTENT, CEUX QUI VEULENT ADAPTER LES ACTIVITÉS HUMAINES ET CEUX QUI PENSENT QU'IL N'Y A PAS DE COMPATIBILITÉ.



# QUELLE PLACE POUR L'OURS?

## GRANDS PRÉDATEURS, ESPACES SAUVAGES ET ÊTRES HUMAINS

**LES RÉINTRODUCTIONS D'OURS** dans les Pyrénées depuis 1996 font l'objet de débats passionnés. Une personne éloignée du sujet ne peut pas soupçonner la puissance de l'affrontement entre «pro» et «anti»: manifestations sous haute tension, menaces physiques, battues à l'ours, pressions sur des éleveurs... Les vallées pyrénéennes se déchirent autour de l'arrivée d'ours slovènes. La question du rapport entre l'être humain et la nature est posée de manière concrète. Peut-on encore avoir des espaces sauvages en Europe? Souhaitons-nous exclure l'être humain pour offrir des espaces réservés aux seuls animaux? Pourquoi une société toujours plus moderne est-elle si soucieuse de conserver des espaces sauvages?

L'être humain occupe la quasi-totalité de l'Hexagone. Les grands prédateurs ont peu – pas – de place en France. L'aire de vie d'un ours oscille de cent à mille deux cents kilomètres carrés. Le loup, l'ours et le lynx sont les derniers grands prédateurs présents en France. Le loup avait complètement disparu avant de réapparaître dans les années 1990. Sa population avoisine la centaine de têtes, comme celle du lynx. La plupart de ces prédateurs vivent dans les massifs de l'Est de l'Hexagone. L'ours est uniquement présent dans les Pyrénées, en petit nombre, une dizaine environ. Il va disparaître. Le seuil de renouvellement de la population n'est pas assuré. Les rares – et polémiques – réintroductions ne pallieront pas cet état de fait. Les grands prédateurs sont haïs en raison des dégâts qu'ils causent aux activités humaines. Ils se nourrissent en partie de

proies animales, donc de bétail. Des éleveurs-euses peuvent perdre une bête de temps à autre, ce qui soulève l'ire d'une part d'entre eux. À ce titre, ces carnivores ne sont pas les seuls à perturber les activités humaines : les blaireaux ou les sangliers détruisent les cultures, les renards «volent» des poules, jusqu'aux limaces, qui menacent les plants de tomate. Tous à exterminer alors? Non, bien sûr! On voit même que les logiques d'extermination (les insecticides, par exemple) provoquent des problèmes insoupçonnés (voir abeilles page 23).

### UNE HISTOIRE D'OURS

Dans l'histoire, les rapports entre l'être humain et les grands prédateurs sont pleins d'ambiguïté : tantôt vénérés, tantôt haïs, tantôt respectés, tantôt ridiculisés... Autrefois honoré, l'ours a été victime de la christianisation de l'Europe à l'époque de Charlemagne. L'Église a combattu des rites païens qui vouaient à l'ours des cultes d'une concurrence impardonna- ble à Dieu. Pour cette raison – et d'autres –, l'ours, chassé, a peu à peu quitté les plaines, les forêts, puis les montagnes européennes. Les chrétiens ont, pour ce faire, remplacé le plantigrade par un animal plus exotique – donc moins controversé –, le lion. Ce dernier devient alors le roi des animaux et s'affiche sur les armoiries médiévales.

La ressemblance entre l'ours et l'homme (posture debout, « mains », alimentation commune, etc.) a nourri nombre de légendes porteuses d'un discours social : relation charnelle avec les jeunes filles, ancêtres d'une force incroyable mi-ours mi-hommes... L'animal sert aussi de catalyseur pour moraliser la société. Dans le *Roman de Renart*, il est dépeint comme ridicule, stupide, et est constamment humilié. Cet ours des plus bêtes est en revanche d'une grande fidélité au roi. L'église, quant à elle, l'affuble de cinq des sept péchés capitaux. À travers ces reproches à un mammifère qu'elle n'a eu de cesse d'humilier, son message se traduit ainsi : « Un bon chrétien ne doit pas "faire l'ours" ». Michel Pastoureau précise que, « pour faire peur à leurs ouailles, certains évêques menacent ceux qui se déguiseraient en animal d'être vraiment transformé en cet animal (...) ».

Plus près de nous, en 1852, dans un village pyrénéen, l'historien Alain Reynes rapporte le rôle du prédateur. Un ours énorme a dévoré une vache et en a blessé une autre. « La rumeur lui trouve "une compagne et toute une dynastie." » Mille traqueurs et deux cents chasseurs se retrouvent sur la place du village à deux heures du matin. Mais, après la battue, le journaliste qui conte l'événement apprend que « l'ours ne les avait jamais visités ». Pour l'historien, « on voit bien là qu'une battue générale avait d'autres fonctions que de tuer des ours. [...] En cas de tensions dans la vallée, définir un ennemi commun et le combattre ensemble permettait de resserrer les liens et d'apaiser les relations. Au besoin, les dégâts étaient exagérés, ce qui rendait la battue plus urgente encore. La jour-



## GRIZZLY MAN

**AVEC CET ÉTRANGE** documentaire, Werner Herzog (**Fitzcarraldo, Aguirre, la colère de Dieu**) signe un opus dérangentant, puisqu'il montre la reconversion de Timothy Treadwell, anciennement partie prenante du **show-biz** américain, au pays des grizzlys, en Alaska. Chaque été, celui-ci se rendait sans aucune arme là où les ours vivent, pour partager le territoire de ces prédateurs parmi les plus dangereux de la planète. Son objectif : révéler la menace écologique qui pèse sur leur espèce, et prouver que leur dangerosité est en réalité le fruit de la société moderne, incapable de dialoguer avec d'autres espèces – tout ceci en filmant ses rapports (parfois houleux!) avec la communauté ursidée locale. Si

l'histoire de Treadwell est tragique, ce n'est pas tant pour son côté écologie à la petite semaine, mais bien parce que Timothy a terminé (avec sa compagne Amie Huguenard, qui l'accompagnait parfois) dans le ventre d'un grizzly affamé à la fin d'un été. Comme l'explique bien un anthropologue inuit, Treadwell a pensé pouvoir franchir la barrière instaurée par les Inuits et toujours respectée jusqu'alors, entre grizzlys et humains – chacun sachant que l'autre était potentiellement dangereux. Par ses actes, Treadwell a laissé croire aux grizzlys que l'être humain était inoffensif, et il a très certainement bien plus desservi la cause de leur survie que participé à leur sauvegarde.



née ne se terminait pas sans un banquet, bien entendu». Les vallées pyrénéennes sont d'ailleurs pleines d'histoires d'ours, toujours plus gros, toujours plus féroces. Les chasseurs sont admirés, mais aussi rémunérés par les communes pour leur service. Certain-e-s, comme Violaine Bérot, en concluent que, «si l'homme n'a eu de cesse d'exterminer l'ours, c'est parce que cela était reconnu d'utilité publique, parce qu'il était impossible de cohabiter avec lui»<sup>2</sup>. Alain Reynes, dans un très beau texte, brise ce mythe. Les montagnards vivaient avec et de l'animal : montreurs d'ours, commerce de la peau, de la graisse, etc. Bref, ils avaient intérêt à l'existence du mammifère. Même si la chasse, notamment des ours pas assez craintifs des humain-e-s (l'animal l'est extrêmement), est une pratique fréquente, il convient ici de rappeler que le mammifère n'a pas disparu des montagnes françaises du seul fait de la chasse. La destruction de son habitat est tout autant la cause de la disparition de sa population<sup>3</sup>.

## VENDRE LA PEAU DE L'OURS

Le développement du tourisme – même écologique, durable ou responsable – a peint un tableau de la campagne très champêtre et bucolique : on y trouve des petites fleurs, des moutons, des rivières... et pourquoi pas des ours. C'est fou comme on imagine rarement la campagne avec ses pesticides, ses bâches plastique étendues pour améliorer les cultures et l'utilisation de la bagnole à outrance – bien plus qu'en ville – quand tous les commerces de proximité ont disparu. L'industrie touristique s'est donc appuyée sur l'ours pour réaliser sa promotion. «Est-ce un hasard si les deux seules grosses villes pyrénéennes à avoir postulé pour recevoir un ours sont les deux Bagnères ? Leur contexte est exactement le même : toutes les deux sont station thermale, toutes les deux gèrent une station de ski, La Mongie pour Bagnères-de-Bigorre, Superbagnères pour Bagnères-de-Luchon.»<sup>4</sup> Ainsi, l'Adet, à l'origine des premières réintroductions, s'appelait Association pour le développement économique et touristique, ce qui avait le mérite d'être clair. Au fil des années, la fibre écolo a gagné du terrain. Il y a trois ans, l'Adet a été rebaptisée Association pour le développement durable des Pyrénées centrales. Un concept fourre-tout et bien plus consensuel à l'heure des Nicolas Bertrand et Yann Arthus Hulot. Vendre son pays sur le dos de l'ours est une véritable arnaque. Les chances pour un touriste de croiser l'animal sont à peu près aussi réduites que celles qu'un berger croise une girafe à Paris !

De l'autre côté, les opposant-e-s à l'ours motivent essentiellement leur refus par les attaques d'ours sur les troupeaux de brebis. Au début des beaux jours, les éleveurs-euses montent leurs brebis pour qu'elles paissent dans les pâturages. C'est l'estive. Il peut s'agir du lieu de vie de l'ours. Loin des êtres humains ! Six cent mille brebis montent en estive. Quinze à vingt mille ne redescendent jamais en raison de maladies, de chiens divagants ou de phénomènes climatiques... L'ours ne contribue qu'à deux cents de ces disparitions. Moins de 2 % des morts et 0,03 % des brebis montées<sup>5</sup> ! Un ours est à 80 % végétarien ! Les attaques nécessitent quand même, pour certain-e-s éleveurs-euses, un ajustement de leur pratique de gardiennage. Parmi ces différents accidents, les dégâts modestes de l'ours sont les mieux et les plus facilement indemnisés. Les asticots pondus par les mouches sur les bêtes restent largement les plus

grands prédateurs des ovins. «Mais les grands prédateurs (ours, loup et lynx) sont devenus les boucs émissaires d'une agriculture en pleine déprise. Le véritable danger des troupeaux est peut-être plus l'agneau de Nouvelle-Zélande que l'ours ou le loup», estime Mathieu Krammer<sup>6</sup>.

## LE VENDRE AVANT DE LE TUER

À travers la colère contre l'ours transparait la colère d'un métier qui souffre depuis des années. La viande d'agneau se vend à un prix dérisoire. Seules les grosses exploitations s'en sortent. Les plus petites ont beaucoup de mal et vivent parfois plus des subventions que de la vente. Quel sens à pratiquer son métier dans ce cas ? On parle de 60 % d'exploitations ovines de moins dans les Hautes-Pyrénées en vingt-sept



ans. La réintroduction est l'occasion d'exprimer cette souffrance à la face de l'État qui « préfère l'ours aux éleveurs ! ». Paradoxalement, sans l'ours, il n'y aurait peut-être presque plus d'élevage de brebis dans les Pyrénées. La conservation de l'espèce a permis d'aménager et de faciliter le travail des éleveurs-euses. Depuis les premiers plans ours, des millions d'euros ont été versés pour soutenir les éleveurs<sup>7</sup>. Si bien que les « anti-ours » – comme on dit<sup>8</sup> –, quand ils auront réussi à interrompre les programmes de renforcement de la population, se retrouveront à réclamer les deniers alloués à la préservation du prédateur. En 2006, sur les 2 millions d'euros dépensés dans le cadre du programme pour l'ours dans les Pyrénées, plus d'un tiers était alloué à des aides aux personnes concernées localement (éleveurs-euses, berger-e-s, exploitant-e-s forestier-e-s, etc.). L'ours n'a représenté que 0,5 % de cette somme, pour l'amélioration de son habitat.

## TOUS ENSEMBLE ?

Les oppositions à la présence de l'animal se font aussi parce qu'imposées d'en haut, par le ministère de l'Écologie, institution parisienne. Les « écolos-bobos de la ville » sont vilipendé-e-s en permanence. L'ours endosse alors le costume de représentant d'un État absent quand il s'agit de répondre aux problèmes des

1. On disait même qu'il était le seul animal avec l'homme à faire l'amour ventre contre ventre (Platon, Pline, etc.).

2. Violaine Bérot, « Pourquoi nous disons non à la réintroduction de l'ours dans les Pyrénées », 2006.

3. Farid Benhamou, Sophie Bobbé, Jean-Jacques Camarra, Alain Reynes, **L'Ours des Pyrénées. Les 4 vérités**, Privat, 2005, p. 47.

4. Violaine Bérot, « Pourquoi nous disons non à la réintroduction de l'ours dans les Pyrénées ».

5. Des histoires d'attaques d'ours ayant provoqué la mort de centaines de brebis circulent et sont considérées avec beaucoup de circonspection de la part de celles et ceux qui ont étudié les comportements du plantigrade.

6. [www.carnivores-rapaces.org](http://www.carnivores-rapaces.org)

7. Certain-e-s parlent même d'argent détourné qui devait aller à l'ours et a servi à la réalisation de pistes forestières, par exemple.

8. Expression impropre car il s'agit plus d'anti-réintroduction de l'ours, même si certain-e-s peuvent tagguer « Mort à l'ours » sur les routes d'Ariège.



**PHOTOS DE  
MONTREURS  
D'OURS DANS LES  
PYRÉNÉES.**



9. Selon des sondages, 77% des Pyrénéen-ne-s sont favorables au renforcement de la population d'ours (62% dans les zones de montagne). Bien que l'on ne puisse prendre pour argent comptant ces relevés d'opinions, on est loin des seuls non-Pyrénéens favorables à la présence de l'animal!

10. Interview de Sylvie et Marion par Jean-Noël Destrethem et Nathalie Fédérico dans l'émission L'Egrégore, sur Radio primitive, 2006.

■■■ éleveurs-euses. Par ce mécanisme, les anti-ours s'affirment comme représentants de tous les éleveurs, voire des «véritables» Pyrénéens<sup>9</sup>, allant jusqu'à s'appuyer sur une histoire mythifiée. Tous les éleveurs seraient contre l'ours. Pour Violaine Berot, les éleveurs-euses favorables à l'ours ne seraient que ceux qui y ont un intérêt commercial ou «n'ont pas encore eu de dégâts de l'ours sur le troupeau...».

Des témoignages d'éleveurs-euses affluent dans l'autre sens. Sylvie, bergère, explique à propos d'une attaque d'ours qui a tué un très bon bœuf: «Ce sont des choses qui ne sont pas agréables à constater. On est très prudent les nuits qui suivent, on sort de la cabane voir si les brebis sont calmes. Après, la vie reprend son cours normalement.» Elle poursuit: «On est quand même content de vivre dans des montagnes où il y a encore de la faune. [...] Le fait que l'ours passe et prenne une brebis de temps en temps, ce n'est pas cela qui met notre profession en péril à l'heure actuelle. Ce sont bien d'autres choses.» Avant de conclure: «Le réel souci, ce sont les autres prédateurs de l'agriculture. Le problème, ce n'est pas la faune, mais la politique agricole commune. La vraie prédation, elle est là.» Marion entonne à peu de choses près le même refrain: «La plupart des cas, quand l'ours passe, il mange une ou deux brebis, et voilà! [...] Nos pratiques font que la cohabitation avec l'ours est possible puisqu'elle a duré jusqu'à présent.» Elle précise: «L'ours sert beaucoup de bouc émissaire. Dans tous les discours que l'on entend de la Confédération paysanne [pour la frange contre la réintroduction, NDLR], c'est une façon détournée de taper sur le gouvernement. Mais si le pastoralisme va mal, ce n'est pas la faute de l'ours.»<sup>10</sup>

Et il ne s'agit pas que d'éleveurs-euses des temps modernes attendri-e-s par l'écologisme ambiant. En 1980, Jean-François Lalanne, dans «La vallée d'Aspe raconte... l'ours», a relevé des propos d'éleveurs et bergers. Un berger a rencontré l'ours en 1943: «Malgré moi, j'ai senti une fraîcheur dans la tête. [...] J'ai voulu siffler, il s'est arrêté, retourné, et j'ai compris qu'il fallait le laisser tranquille. [...] Je préférerais voir un autre ours que voir la tour Eiffel. [...] Il faut le laisser tranquille. Comme moi, il ne demande qu'à vivre.» Et un autre: «Même

que je l'aurais devant la porte, je ne le tuerais pas.» Mais c'est un homme de quatre-vingts ans qui résume l'ambiguïté de la relation avec l'animal: «Moi, je serais content que cette faune du pays soit protégée. Mais je serais quand même content de tuer un ours.»

## DES ANIMAUX SAUVAGES?

L'ours, en tant qu'animal sauvage, alimente toutes les peurs. Le sauvage est celui que l'on ne maîtrise pas et qui, de surcroît, représente une menace. Les ours pyrénéens semblent de moins en moins correspondre à cette définition. Les plantigrades sont sous haute surveillance: colliers émetteurs, relevés d'empreintes, etc. D'autres animaux sauvages vivent finalement sous la tutelle de l'homme. Certains ours, au Canada,



savent où et quand l'homme lui procure leur nourriture. Bien qu'ils vivent dans la nature, sont-ils pour autant sauvages? De la même manière, les vautours sont depuis quinze ans menacés par l'absence de charognes dans des campagnes trop propres. Les mesures «hygiénistes» de l'Union européenne ont conduit à l'interdiction des charniers à ciel ouvert après les affaires de vaches folles. Du coup, des espaces de charniers ont été aménagés pour qu'ils ne meurent pas de faim. Le sauvage devient assisté.

La recherche de nature, de sauvage, est l'un des paradoxes de notre société. Les États-Unis, pays de la modernité, ont été les premiers à créer des parcs naturels... D'un côté, l'Union européenne interdit aux producteurs de Saint-Nectaire de fabriquer leurs fromages dans des cuves en bois pour raison d'hygiène. Elle ne laisse aucune chance à la nature – à l'immaitrisable – dans le quotidien de tout un-e chacun-e. De l'autre côté, cette même Union finance la réintroduction de grands prédateurs là où vivent des êtres humains, développe la nature comme un folklore, un patrimoine... Les ours survivront-ils à ces menaces? Sans doute... Les ours sauvages, c'est moins sûr! **Gildas**

## INSECTES CHERCHENT HÔTEL

À LA MANIÈRE DES VAUTOURS qui, dans les Pyrénées, ne trouvent plus de charogne dans une montagne trop «propre», les insectes se logent difficilement. À cause des champs nettoyés à coup d'insecticides, de l'absence de bois pourri dans les champs, de l'urbanisation croissante, nombre d'insectes ne trouvent plus les conditions d'un habitat décent!

Depuis quelques années, des écolos se sont mis à fabriquer des hôtels à insectes. Ces abris sont réalisés en de multiples cellules permettant à chaque insecte d'y trouver sa place: briques creuses pour les abeilles solitaires, vieux bois pour les xylophages, pots de fleurs remplis de fibre de bois pour les perce-oreilles...

PRISES DANS LES TIRS CROISÉS DE LA SOCIÉTÉ INDUSTRIELLE, ET PARTICULIÈREMENT DE SES PESTICIDES, LES ABEILLES SONT AUJOURD'HUI DANS UNE SITUATION DÉLICATE. LE SPECTRE DE LEUR DISPARITION SE PROFILE À L'HORIZON. LE POINT AVEC UN APICULTEUR.



# LA DISPARITION DES ABEILLES

## INTERVIEW D'UN APICULTEUR

Interview de  
**Joël Blanc**  
Propos recueillis  
par **Richard**  
à Millau  
le 8 octobre 2009

### Peux-tu te présenter ?

Joël Blanc, je suis apiculteur en bio depuis une vingtaine d'années sur le Causse Noir (Sud-Aveyron). Avec mon ex-épouse, un apiculteur l'été et une salariée à temps partiel toute l'année, nous menons une production de trois cent cinquante ruches en moyenne, dont 40 % sont en vente directe, comme au marché paysan, qui regroupe vingt-sept producteurs. Nous transhumons les ruches car le terrain des Causses le nécessite, notamment dans les Cévennes, jusque dans la Drôme pour le miel de lavande.

### Que constates-tu ces dernières années ?

350 ruches productives l'été nécessitent l'hivernation de 500, cette année nous atteindrons seulement 400 ruches à hiberner. Nous avons de plus en plus de mal à maintenir le cheptel car nous avons une forte mortalité toute l'année, le dernier hiver, nous avons perdu 40 % des colonies alors que la perte était de 10 % il y a une dizaine d'années.

### Quelles en sont les causes, d'après toi ?

Il y a la conjugaison de plusieurs phénomènes : le changement climatique, c'est indéniable, avec des saisons qui ne sont plus marquées et un déficit hydrique important ; les pratiques agricoles, avec une biodiversité qui diminue chaque année et l'arrachage des haies qui installent un désert vert ; l'acarien *Varroa*, qui affaiblit les ruches, alors plus vulnérables aux maladies – les apiculteurs bio comme les conven-

tionnels sont très touchés, les abeilles résistent mal ; arrive enfin le phénomène le plus nocif, les pesticides. Leur impact est considérable, partout : près des Pyrénées, l'hiver dernier, ils ont perdu un millier de ruches, les analyses ont révélé que les abeilles étaient saturées d'une molécule utilisée contre la fièvre catarrhale ovine – ils avaient traité les brebis mais aussi les tas de fumier et les points d'eau.

Avant, avec l'épandage des pesticides, la mortalité était spectaculaire, on retrouvait des essaims entièrement morts devant les ruches. À l'heure actuelle, la dernière génération de pesticides, ce sont les pesticides systémiques. Ils ont été présentés comme propres car il n'y a plus d'épandage, pratique qui perd 70 % du produit, qui ne va pas dans les champs. Là, ils inoculent le pesticide dans la graine, celui-ci est ensuite véhiculé par la sève. Le Régent ou le Gaucho perturbent le développement au niveau de la reproduction, du développement larvaire, de la fécondité et de l'orientation, c'est tout le cycle des abeilles, de la larve à la reine, qui est attaqué. Pour finir, l'abeille ne rentre pas à la ruche : c'est la disparition.

### Qu'en est-il du Gaucho et du Régent en France ?

Ils sont suspendus pour un temps. La France, qui était chargée de remettre un rapport aux instances européennes, l'a remis en retard alors qu'il était comme par hasard défavorable à l'utilisation du Régent. Les lobbys agricoles et des firmes de pesticides ont réussi à exclure les systémiques du programme européen de réduction des pesticides car ils sont en petit tonnage, mais ce sont de véritables bombes, avec le système de semis, la poussière provoquée est un véritable danger pour la santé humaine. Les firmes ont beau jeu de dire que la disparition des abeilles est multifactorielle alors que celles-ci sont les principales responsables de cette disparition. Avec un certain cynisme, elles vont même jusqu'à financer des jachères fleuries pour augmenter la biodiversité...

### Et les pouvoirs publics, dans tout ça ?

Ils communiquent, ils affirment adorer les abeilles. Ce sont principalement les firmes de pesticides qui font les études, que l'administration valide ensuite. Comme, de toute façon, grâce à Claude Allègre, les firmes privées financent la recherche publique, on peut se poser des questions sur l'objectivité des résultats. Le ministre nous vante l'étude sur l'utilisation du Cruiser réalisée l'année dernière (le dernier systémique, testé en France depuis deux ans alors qu'il est interdit en Italie et en Allemagne), alors qu'elle a été menée dans trois régions et que seules deux ruches (!) étaient concernées.

### Que faire ?

Avec la Confédération paysanne, dont je fais partie, et l'Union nationale de l'apiculture française, un syndicat d'apiculteurs qui, malgré son appartenance à la FNSEA, est très actif contre les pesticides, nous lançons des procédures. Le 29 octobre, à Toulouse, nous sommes en appel contre le non-lieu des firmes BASF et Bayer, accusées d'intoxication au Régent. Quelqu'un comme François Veillerette et le Mouvement pour les droits et le respect des générations futures font un gros travail d'information sur les pesticides, je crois que nous d'ailleurs avons gagné cette bataille dans une certaine mesure car, aujourd'hui, tout le monde s'accorde à reconnaître que la situation des abeilles est préoccupante.

### Justement, tu vois l'avenir comment ?

Le tableau est noir, les abeilles sont comme les écrevisses pour le milieu marin, c'est un véritable indicateur de l'état de santé de la planète, de l'utilisation des systémiques. Les États-Unis commencent à en payer le prix fort : ils ont perdu 50 % de leur cheptel, ils font venir des abeilles de Floride pour la pollinisation de champs en Californie. La prise de conscience est longue, il faut souvent des victimes proches pour qu'elle ait lieu... Nous devons passer de plus en plus de temps à soigner les ruches pour tenter de sauvegarder les abeilles. ■



## LA ROBE DE MÉDÉE

L'AUTEUR REVIENT sur le combat des apiculteur-trice-s contre le traitement des semences agricoles par des insecticides neurotoxiques qui déciment les abeilles. Il fait l'analyse de ce qui est pour lui une situation de défaite, sur fond d'impuissance citoyenniste et de résignation généralisée : ce n'est pas la disparition des abeilles qui préfigure la fin de l'humanité, mais la perte par cette dernière de sa capacité à vivre et résister qui entraîne la fin des abeilles, parmi tant d'autres choses. **La Robe de Médée. Considérations sur la décimation des abeilles**, Guy Bernelas, 2006.

SI CES PRATIQUES NE DATENT PAS D'HIER, UN NOMBRE CROISSANT DE PERSONNES CHOISISSENT AUJOURD'HUI D'ADOPTER UN RÉGIME ALIMENTAIRE VÉGÉTARIEN OU VÉGÉTALIEN, EN PREMIER LIEU POUR NE PAS CAUSER DE TORT AUX ANIMAUX NON-HUMAINS. UN POINT DE VUE SUR LES RAISONS ÉTHIQUES ET POLITIQUES D'UN TEL CHOIX.

# DEVENIR VÉGÉTARIEN-NE, UN ACTE POLITIQUE

1. Position officielle de l'Association américaine de diététique et des Diététiciens du Canada.

2. Le spécisme est à l'espèce ce que le racisme et le sexisme sont respectivement à la race et au sexe : la volonté de ne pas prendre en compte (ou de moins prendre en compte) les intérêts de certain-e-s au bénéfice d'autres, en prétextant des différences réelles ou imaginaires mais toujours dépourvues de lien logique avec ce qu'elles sont censées justifier.

3. Nous entendons par ce mot générique aussi le végétalisme.

4. Bertrand Louart, **L'autonomie du vivant.**

5. Tiré de : Jean-Baptiste Jeangène Vilmer, **Éthique animale.**

6. Carol Adams, **The Sexual Politics of Meat. A Feminist-Vegetarian Critical Theory.**

**POUR COMMENCER, UNE PETITE DÉFINITION :** « Un végétarien est une personne qui ne mange ni viande, ni poisson, ni volaille, ni produits contenant ces aliments. Les végétariens ont des modes d'alimentation qui peuvent varier considérablement. Les ovo-lacto-végétariens consomment céréales, légumes, fruits, légumineuses, graines et "fruits à coques", ainsi que des produits laitiers et des œufs, et excluent de leur alimentation la viande, le poisson et la volaille.

Les lacto-végétariens excluent les œufs en plus de la viande, du poisson et de la volaille.

Le modèle alimentaire des végétaliens, ou végétariens stricts, est le même que celui des lacto-végétariens, mais exclut en outre les produits laitiers et les autres produits animaux.

Même à l'intérieur de chacun de ces modèles alimentaires, des variations considérables peuvent exister dans la façon d'écarter, plus ou moins strictement, les produits animaux ».

De multiples raisons peuvent justifier d'adopter un régime végétarien ou végétalien.

Nous nous intéresserons surtout ici aux fondements politiques d'une telle pratique en rupture avec la domination spéciste lar-

chelle de la biosphère les êtres vivants ont transformé considérablement les éléments physiques et géologiques de la Terre pour les rendre favorables à la vie, il est le seul à pouvoir transformer consciemment sa condition. Mais cette conscience n'est pas et ne sera jamais absolue, elle est, comme tout ce qui est vivant, un produit historique, qui peut aussi bien se fourvoyer dans des impasses dramatiques que nous mener à une meilleure compréhension et transformation de notre condition. »<sup>4</sup>

## UNE CRITIQUE HISTORIQUE

Ainsi, de nombreuses fois au cours de l'histoire, cet ordre figé a été vivement questionné et remis en question de façon plus ou moins radicale.

Dans le monde gréco-romain, on retrouve chez Pythagore, Empédocle, Plutarque, Porphyre ou Théophraste beaucoup d'écrits et de pratiques éthiques vis-à-vis des animaux, notamment le végétarisme.

Plutarque écrivait, dans son *Traité sur les animaux* : « [...] nous qui vivons sur une terre cultivée, riche, abondante, nous n'avons aucune raison de tuer pour manger ».

## Le fait d'adopter un régime végétarien se conçoit comme un acte révolutionnaire et une vraie démarche politique.

gement répandue. Choisir d'être végétarien-ne<sup>3</sup> c'est remettre en cause l'ordre anthropocentriste, se positionner en tant qu'humain-e dans une démarche morale d'éthique et d'égalité.

### UN ORDRE ANTHROPOCENTRISTE

De cueilleur-euse-s au début de l'humanité, où l'on mangeait ce que l'on ramassait, essentiellement des végétaux (fruits, fleurs, racines, feuilles), et occasionnellement des matières animales issues de carcasses, les humain-e-s, avec la maîtrise du feu, la chasse et la pêche, sont devenu-e-s des prédateur-ice-s. Avec la domestication et l'élevage, ils et elles ont assis leur domination sur les autres espèces animales en les sélectionnant peu à peu, en les classant et en organisant leur hiérarchisation selon leur degré d'utilité. L'intérêt n'est alors pas ce que chaque animal est, en tant qu'être vivant, mais bien ce qu'il peut produire ou apporter à l'espèce humaine. Cet ordre des choses est loin d'être naturel puisqu'il est organisé par, pour et autour des humain-e-s.

Ces évolutions progressives, durant des millions d'années, ont indéniablement permis à l'espèce humaine de se développer et d'apprendre à maîtriser son environnement.

Mais les fondements éthiques de cette organisation anthropocentriste du vivant, qui positionne les humain-e-s en tant que supérieur-e-s méritent tout de même d'être interrogés.

« L'être humain est un des sommets évolutifs du monde vivant [...] et fort probablement le plus élevé, puisque, même si à l'é-

Puis, au fil des siècles, c'est un combat d'idées permanent entre les défenseurs d'un ordre naturel inébranlable, théorie soutenue notamment par les trois grands monothéismes, et d'autres courants plus progressistes, avec des défenseurs illustres comme Léonard de Vinci, Montaigne ou Rousseau, qui parlent de la cruauté du traitement infligé aux animaux et le mettent en relation avec les comportements envers les humain-e-s<sup>5</sup>.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, Jeremy Bentham écrivait : « [...] la noirceur de la peau n'est en rien une raison pour qu'un être humain soit abandonné sans recours aux caprices d'un bourreau. On reconnaîtra peut-être un jour que le nombre de pattes, la pilosité de la peau, ou la façon dont se termine le sacrum sont des raisons tout aussi insuffisantes pour abandonner un être sensible à ce même sort. [...] La question n'est pas : "Peuvent-ils raisonner?", ni : "Peuvent-ils parler?", mais : "Peuvent-ils souffrir? ».

Au XIX<sup>e</sup> siècle, Henry Salt, militant végétarien, prévoit la libération animale à l'instar de la libération des femmes et des Noirs. Si les humain-e-s ont des droits, les animaux aussi.

Les réflexions éthiques par rapport aux non-humain-e-s sont parfois associées au pacifisme ou à certaines théories féministes<sup>6</sup>.

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, les anarchistes individualistes et les naturalistes allient critique sociale et réflexions par rapport aux animaux. Certain-e-s fondent des communautés de vie végétaliennes.

C'est en 1970 que Richard Ryder introduit le terme *speciesism*, par analogie avec sexisme et racisme, pour désigner la discri-

### À LIRE

**Bidoche**  
**L'industrie de la viande menace la planète**

Fabrice Nicolino,  
Les liens qui libèrent,  
2009

Si l'auteur ne prône pas (ou pas encore) le végétarisme, ce livre nous plonge néanmoins dans les dessous de l'industrie de la viande, de son inhumaine manière de traiter le vivant et d'empoisonner le monde.



mination selon l'espèce. Avec des philosophes comme Peter Singer ou Tom Regan, ils vont alors théoriser cette définition et pousser encore plus loin les considérations éthiques dans notre rapport aux animaux non-humains en développant le concept d'égalité animale.

Comme on le voit, cet héritage philosophique s'est toujours enrichi en lien avec d'autres luttes majeures d'émancipation internes au cercle des humain-e-s.

« Un mouvement de libération implique un élargissement de notre horizon moral, ainsi qu'une extension, ou une ré-interprétation du principe moral fondamental d'égalité.

Des pratiques antérieurement considérées comme naturelles et inévitables en viennent alors à apparaître comme étant le résultat de préjugés injustifiables. Qui peut dire en toute certitude qu'aucune de ses attitudes et pratiques ne peut être légitimement remise en question ?

Si nous voulons éviter de nous compter du nombre des oppresseurs, nous devons être prêts à repenser jusqu'à nos attitudes les plus fondamentales. Nous devons les envisager du point de vue où sont placés ceux que ces attitudes, et les pratiques qui en découlent, désavantagent le plus. »<sup>7</sup>

## LE VÉGÉTARISME COMME LUTTE POLITIQUE

Les animaux non-humains ressentent, tout comme nous, plaisir, douleur et souffrance physique ou psychologique.

Les rapports de domination à l'encontre des non-humain-e-s répondent aux mêmes logiques que celles qui régissent les rapports sociaux propres aux humain-e-s.

Mettre en avant les arguments éthiques pour défendre le végétarisme permet de démanteler ces mécanismes, de dénoncer la domination spéciste et de prendre en considération leurs intérêts propres.

Si, de plus, l'on prend en compte les considérations sociales ou écologiques relatives à cette question, on s'aperçoit que de multiples arguments vont dans le sens du végétarisme.

Ainsi, la FAO<sup>8</sup> a rendu public un rapport consacré à l'impact écologique de l'élevage.

Selon ce rapport, celui-ci est « un des premiers responsables des problèmes d'environnement car, en équivalent CO<sub>2</sub>, la contribution de l'élevage au réchauffement climatique est plus élevée que celle du secteur des transports ». Cette activité compte aussi « parmi les plus nuisibles pour les ressources en eau ».

La croissance exponentielle de la démographie humaine et la hausse du niveau de vie s'accompagne historiquement d'une consommation plus importante de viande et de produits laitiers. La production mondiale de viande devrait selon cette logique plus que doubler d'ici 2050. Pourtant si toutes et tous les humain-e-s passent à un régime semblable à celui des pays riches, il n'y aura pas la place suffisante pour élever le bétail et cultiver les céréales nécessaires, quand on sait qu'un kilo de viande nécessite pour sa production dix à quinze kilos de céréales, qui pourraient servir directement à l'alimentation humaine. Enfin, n'oublions pas que le régime végétarien est bon pour la santé humaine et est même conseillé par nombre de nutritionnistes : « Les régimes végétariens (y compris végétaliens) menés de façon appropriée sont bons pour la santé, adéquats sur le plan nutritionnel et bénéfiques pour la prévention et le traitement de certaines maladies. »<sup>9</sup>

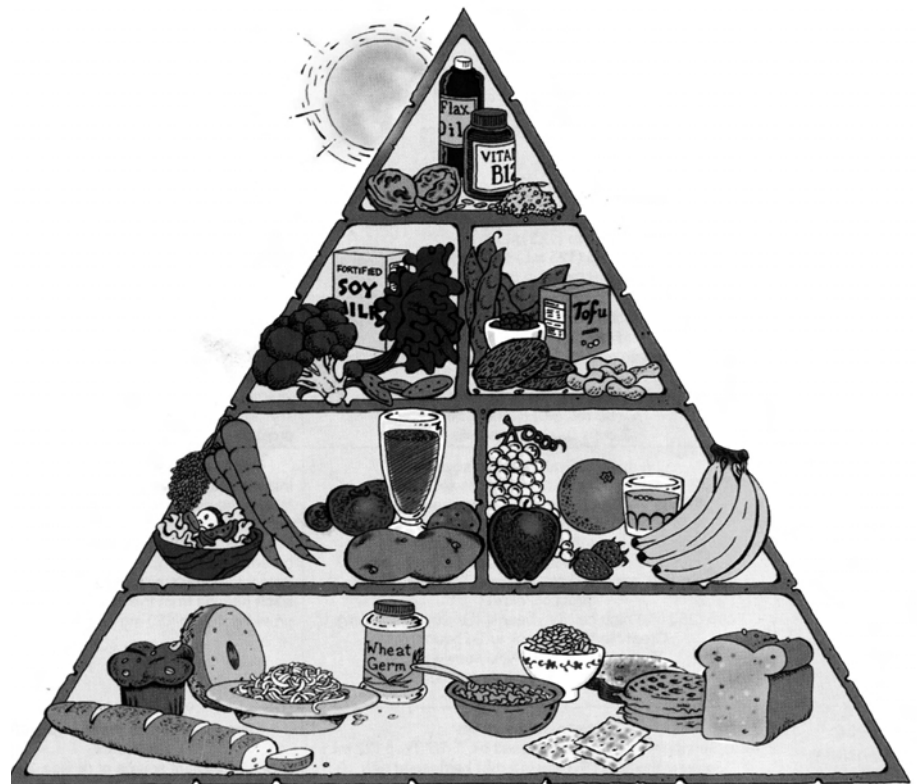
N'oublions pas que, avant tout, manger de la viande n'est pas bon pour la santé de celui qui est mangé ! Rien qu'en France, les abattoirs tuent chaque année 1 milliard 200 millions veaux, vaches, moutons, poules, oies, canards, cochons, lapins ; la pêche et les élevages exterminent des dizaines, peut-être des centaines de milliards de poissons.

En toute connaissance de cause et face à cette multitude d'arguments, le fait d'adopter un régime végétarien, voire végétalien, se conçoit comme un acte révolutionnaire et une vraie démarche politique. Pour la libération et l'émancipation de toutes et tous les individu-e-s, pour lutter contre toutes les dominations, arrêtons d'utiliser les animaux pour notre seul plaisir gustatif. **Rafito**

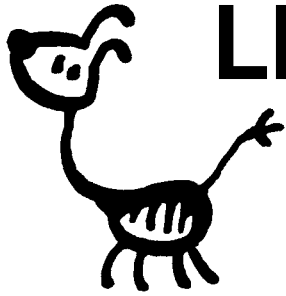
7. Peter Singer, *The Animal Liberation Movement : its Philosophy, its Achievements, and its Future*.

8. Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture.

9. Rapport sur l'alimentation végétarienne de l'Association américaine de diététique paru dans le *Journal of the American Dietetic Association*.







# LES LUTTES ANIMALISTES

**DIFFICILE DE FAIRE** une liste exhaustive des collectifs et associations animalistes, que leur lutte soit spécifique ou polyvalente, qu'elles prônent l'action directe ou le truchement législatif, qu'elles se fixent des objectifs réformistes ou radicaux. Passons plutôt en revue les grands champs de lutte animaliste et quelques groupes qui s'y impliquent ou s'y sont impliqués (que les oubliés nous pardonnent).

La végétarisme est une pratique très ancienne. Outre les nombreux exemples que l'on trouve dans le passé historique et dans de nombreuses cultures traditionnelles, l'association végétarienne la plus ancienne encore existante est la britannique Vegetarian Society, qui fut fondée en 1847. De ce côté-ci de la Manche, on peut mentionner l'AVF (Association végétarienne de France, anciennement Alliance végétarienne),<sup>1</sup> qui diffuse des informations sur le végétarisme, ainsi que des groupes comme Food not Bombs,<sup>2</sup> qui offrent des repas végétaliens à prix libre dans la rue et diverses cantines végétaliennes que l'on croise de-ci, de-là dans les rassemblements militants. En plus de ces groupes militant pour l'alimentation végétarienne en général, on trouve aussi de collectifs faisant des campagnes plus ciblées, par exemple « Stop Gavage », orga-

ce sont des membres de celle-ci qui formèrent quelques années plus tard, en 1972, la Band of Mercy, groupe dont les actions préfigurent l'ALF (Front de libération des animaux),<sup>7</sup> d'ailleurs constitué dans son droit prolongement. Ces actions consistaient souvent en la libération d'animaux d'élevage destinés à la chasse ou aux laboratoires. Ce type d'action n'était pas uniquement une spécificité anglo-saxonne : en 1979, des « Commandos Lynx » menèrent des actions de ce type en France.<sup>8</sup> Ces sauvetages d'animaux destinés autrement à subir des expérimentations « scientifiques » nous touchent à un autre grand champ de lutte animaliste : l'opposition à la vivisection et autres sévices de laboratoire occasionnés par l'utilisation d'animaux dans la recherche médicale ou autre.

Les animaux libérés de leurs lieux de détention et d'exploitation ne sont pas nécessairement « lâchés dans la nature » : il existe des refuges pour animaux accueillant les animaux rescapés d'une manière ou d'une autre des laboratoires, des abattoirs ou d'un abandon fatal (pour ceux qui ne sont pas en mesure de survivre sans humains prennent soins d'eux). De nombreuses autres problèmes font l'objet de campagnes de défense des animaux : leur utilisation dans les cirques (tout est loin d'être rose), leur dressage à des fins militaires, leur réduction au rang de « gadgets » de compagnie (animaux achetés sur un caprice puis négligés et abandonnés à un sort funeste), etc. En plus des groupes luttant sur des questions spécifiques, il en existe qui militent dans une optique plus large, sur plusieurs fronts. On peut citer l'association One Voice (anciennement Aequalis),<sup>9</sup> qui mène campagnes en faveur des animaux sur divers fronts (abolition de l'expérimentation animale, des loisirs cruels, de l'abattage, la chasse, la pêche, etc.), *Les Cahiers antispécistes*,<sup>10</sup> revue historique du mouvement éponyme, ou encore Droits des animaux<sup>11</sup> et une myriade d'autres collectifs.<sup>12</sup> En plus des actions respectives de tous ces groupes, des rassemblements animalistes ont régulièrement lieu, telles la Veggie Pride,<sup>13</sup> qui organise des marches des « fiertés végétariennes » dans diverses villes en France et en Europe, la Vegfest<sup>14</sup> ou les Estivales de la questions animale.<sup>15</sup> **Khadavali**



nisée par l'association L214.<sup>3</sup> Le végétarisme, dont on distingue diverses sortes (de l'ovo-lacto-végétarisme au strict végétarisme)<sup>4</sup> est une pratique alimentaire très emblématique de la cause animale (même si elle peut être motivée par de nombreuses autres raisons qu'animalistes). L'extension de cette volonté de non consommation de produits animaux au-delà du domaine alimentaire constitue le véganisme. Divers groupes militent pour cette pratique et distribuent des informations pratiques pour ceux et celles qui veulent vivre sans utiliser de cuir, de laine, de fourrure, etc. On pourra regretter, au passage, que certaines associations comme PETA aient recours pour leurs campagnes contre la fourrure à une imagerie publisexiste exposant des mannequins vedettes dénudées (et stéréotypées) : il est dommage de lutter contre une oppression en confortant une autre...

L'opposition à la chasse est également bien enracinée dans les luttes animalistes. Parmi ces opposants, on peut mentionner pour la France le RAC (Rassemblement anti chasse),<sup>5</sup> ou bien, plus proche de la libération animale et plus focalisés contre la chasse à cour, des groupes pratiquant le sabotage de chasse<sup>6</sup> en s'inspirant directement de la Hunt Saboteurs Association britannique. Cette dernière, fondée en 1964, a également pour particularité historique dans le mouvement animaliste que

## SOUTIEN AUX ANIMALISTES AUTRICHIEN-NE-S

**NOUS AVIONS ÉVOQUÉ** dans de précédents numéros d'*Offensive* la répression contre des militant-e-s animalistes autrichien-ne-s accusés d'organisation terroriste – rien de moins – alors qu'en réalité ils-elles menaient des campagnes tout ce qu'il y a de plus légales. Au moins une dizaine d'entre eux-elles risquent jusqu'à 5 ans d'emprisonnement. Les frais de justice seront énormes, quel que soit le résultat final du procès. Un Fonds de solidarité pour les inculpé-e-s autrichien-ne-s a été créé pour les soutenir financièrement et informer sur la situation : <http://fsia.over-blog.org>

1. Voir [www.vegetarisme.fr](http://www.vegetarisme.fr)

2. Voir *Offensive* 16, p. 11 et <http://fnbparis.canalblog.com>

3. Voir [www.stopgavage.com](http://www.stopgavage.com) et [www.l214.com](http://www.l214.com)

4. Voir « Devenir végétarien-ne, un acte politique », pp. 24-25.

5. Voir [www.antichasse.com](http://www.antichasse.com)

6. Voir [www.droitsdesanimaux.net/hunt\\_sabotage/principes.php](http://www.droitsdesanimaux.net/hunt_sabotage/principes.php)

7. Voir l'encadré « Le Front de libération des animaux », *Offensive* 17, p. 33.

8. Le terme « libération » est ici porteur de confusion, puisqu'il peut aussi bien désigner des actions visant à libérer des animaux enfermés qu'une lutte plus générale pour libérer les animaux des dominations dont ils font l'objet dans la société humaine.

9. Voir [www.one-voice.fr](http://www.one-voice.fr)

10. Voir [www.cahiers-antispécistes.org](http://www.cahiers-antispécistes.org)

11. Voir [www.droitsdesanimaux.net](http://www.droitsdesanimaux.net)

12. Voir, par exemple : [www.animauzine.net](http://www.animauzine.net) ; <http://antispesite.free.fr> ; <http://egalite.animale.free.fr> ; <http://lesfurieusescarottes.com> ; etc.

13. Voir [www.veggiepride.org/fr](http://www.veggiepride.org/fr)

14. Voir <http://veg-fest.blogspot.com>

15. Voir <http://question-animale.org/fr>

LES PERSPECTIVES ANIMALISTES ET ÉCOLOGISTES SONT-ELLES COMPATIBLES OU IRRÉCONCILIABLEMENT ANTAGONISTES ? AU-DELÀ DES AMALGAMES FALLACIEUX ET DES DIFFÉRENCES THÉORIQUES RÉELLES, DES CONVERGENCES SONT TROUVABLES ET SANS DOUTE SOUHAITABLES.



# ANIMALISME ET ÉCOLOGISME

## CONFUSIONS, OPPOSITIONS ET CONVERGENCES

**UN VIEUX STÉRÉOTYPE** associe défense des animaux et défense de l'environnement. Les écologistes ne se préoccupent-ils-elles pas en effet de protéger les animaux menacés ? Cet amalgame a notamment été utilisé à mauvais escient par Luc Ferry dans son *Nouvel Ordre écologique*, qui présente l'animalisme comme une variété d'écologisme<sup>1</sup> avant de se lancer dans des attaques spécieuses contre les tendances radicales de ces mouvements. Face à ces attaques, les un-e-s et les autres ont peut-être trop eu tendance à se défendre en se dissociant de l'autre partie, plutôt que de faire front ensemble contre le « philosophe » médiatique. Pourtant, si, pour éviter certaines confusions, il est utile à un moment de souligner ce qui distingue les approches animalistes et écologistes, dans toute leur diversité, il est au moins aussi important de se pencher sur les points où elles peuvent se rencontrer et même se renforcer mutuellement. Le souci des animaux et le souci écologique ne sont pas incompatibles et il n'y a pas forcément lieu de les séparer.

Sur quoi se fonde la distinction entre ces deux approches ? Classiquement, on dira que l'antispécisme aurait plutôt tendance à se focaliser sur le sort des individu-e-s, l'écologie sur celui des espèces. D'un côté, on se soucie avant tout des mauvais traitements infligés aux animaux, de l'autre du risque de disparition des espèces. Il peut en découler des divergences de point de vue, notamment quand il s'agit de déterminer l'importance et l'urgence relative de certaines questions concernant les animaux non-humains : est-il pire de voir disparaître des vies animales par millions et milliards dans des abattoirs, de façon sans cesse renouvelée, ou de voir s'éteindre, une fois pour toutes, la dernière poignée de représentant-e-s d'une espèce menacée ? Quelle que soit la réponse que l'on apporte à cette question, et la priorité d'action qui en découle, il n'en reste pas moins qu'il n'y a pas nécessairement d'exclusion mutuelle entre ces deux préoccupations : on peut très bien se soucier à la fois du problème de l'élevage et de

l'abattage industriel (ou même artisanal) et de celui de l'extinction accélérée des espèces à laquelle nous assistons actuellement sous le règne du système techno-capitaliste globalisé. Qui plus est, les deux points de vue sont parfois difficilement dissociables : la disparition des dernières baleines n'a pas lieu sans qu'elles n'en souffrent individuellement, et les premières (et les plus nombreuses) victimes des marées noires, en mer ou sur terre, font bien entendu partie des espèces non-humaines. De même, l'industrie mondiale de la viande, grande pourvoyeuse de souffrances, est également à l'origine de biens des maux écologiques (déforestation, émissions massives de gaz à effet de serre, pollution des eaux, etc.). Souffrance animale et destruction écologique sont fort souvent entremêlées.

### LA QUESTION DE LA CHASSE

Côté animaliste, on s'insurge évidemment contre la chasse, en tant qu'activité de loisir cruelle et détachée de tout besoin d'assurer sa subsistance (au moins dans la plus grande partie du monde). Il est arrivé que des antispécistes reprochent aux écologistes une certaine complaisance envers la pratique de la chasse, voire même de naturaliser à travers elle la prédation comme rapport « naturel » au monde non-humain<sup>2</sup>. Ce repro-

## Souffrance animale et destruction écologique s'entremêlent souvent.

che est-il fondé ? Dans certains cas, sans doute : du moment que cette activité ne met pas en danger la survie des espèces, certain-e-s écologistes ne verront effectivement pas grand-chose à redire au fait d'affirmer sa virilité (car il s'agit principalement d'une activité masculine) en tuant du gibier. Certains se repaîtront même volontiers de la chair des victimes. Mais c'est une généralisation abusive que de prétendre que l'écologisme est intrinsèquement pro-chasse : il y a tout de même bon nombre d'opposant-e-s à la chasse et de végétarien-ne-s (voire végétalien-nes ou vegan-e-s) parmi les écologistes.

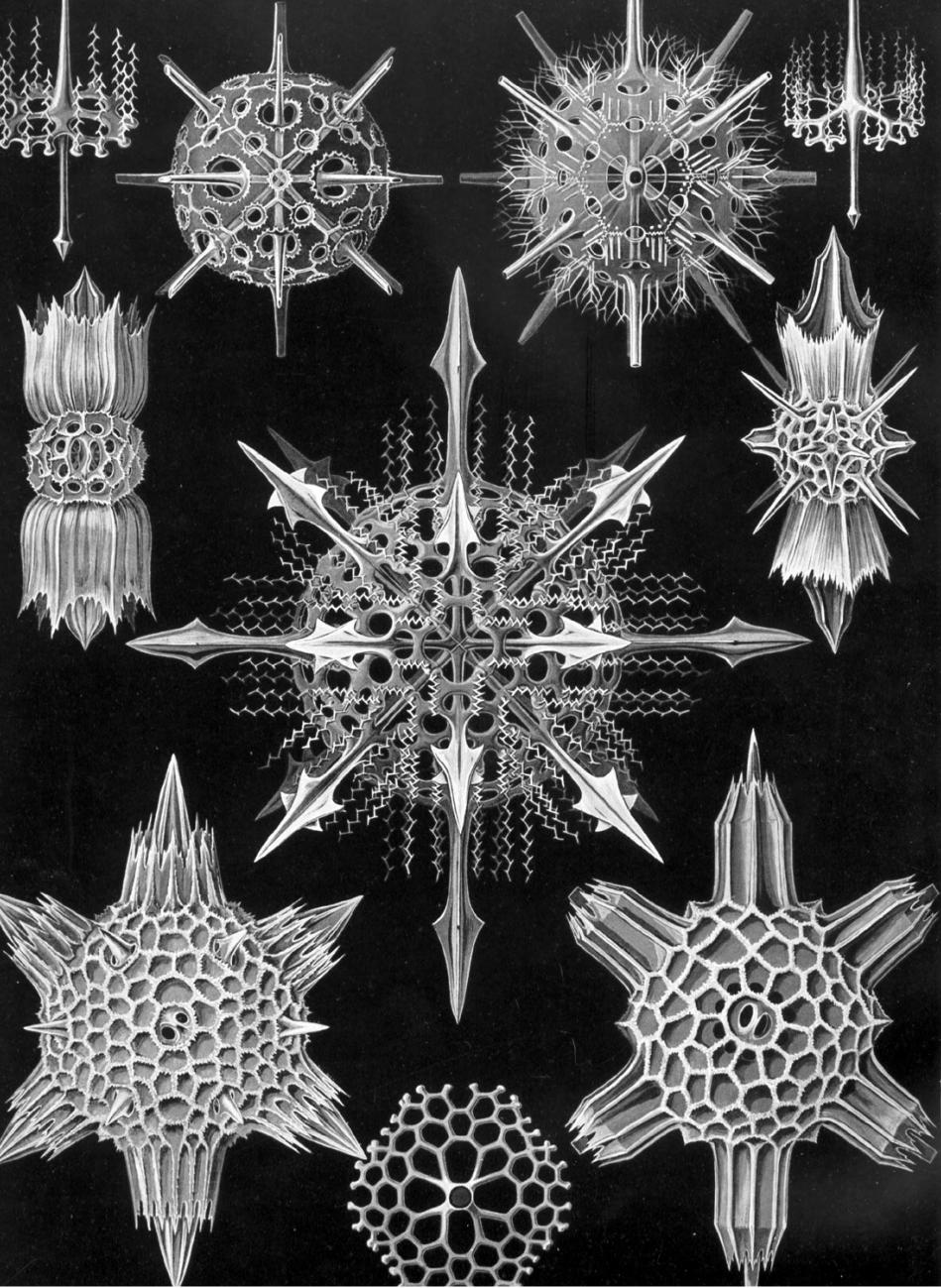
On peut certes parfois rencontrer une idéalisation de la chasse dans certaines variétés d'écologie profonde ou de primitivisme : elle permettrait de renouer avec un rapport authentique au monde naturel qui serait celui de nos lointain-e-s ancêtres chasseur-euse-s-cueilleur-euse-s, ou des peuples autochtones contemporains. Mais cela est loin de représenter l'ensemble des courants écologistes et, même parmi les primitivistes, on en trouve, tel John Zerzan, qui ne considèrent pas la chasse comme faisant partie du rapport originel au monde naturel de nos ancêtres du Paléolithique, rapport moins aliéné (peut-être idéalisé) avec lequel il faudrait renouer<sup>3</sup>. On peut tout à fait envisager un rapport au monde moins déraciné ■■■

1. Luc Ferry, *Le Nouvel Ordre écologique. L'arbre, l'animal et l'homme*, Grasset, 1992. Pour une critique de ses amalgames entre écologie et antispécisme : E. Hardouin-Fugier, E. Reus, D. Olivier, « Luc Ferry ou le rétablissement de l'ordre » in *Cahiers antispécistes* n° 5, Tahin Party, 2002.

2. Voir par exemple : David Olivier, « Contribution au débat à la maison de l'écologie », *Cahiers antispécistes* n° 17, avril 1999 ; Yves Bonnardel, « Contre l'apartheid des espèces », *Cahiers antispécistes* n° 14, décembre 1996. Textes trouvables sur [www.cahiers-antispécistes.org](http://www.cahiers-antispécistes.org)

3. John Zerzan, *Futur primitif*, L'Insomniaque, 1998, p. 37-40.





4. On peut trouver le texte de ce tract (et d'autres) sur <http://antisitesite.free.fr/matieriel.html>

5. Voir « Oppression des femmes et exploitation des animaux », pp. 36-37.

6. Earth Liberation Front, c'est-à-dire Front de libération de la Terre. À ce sujet, voir « À propos de quelques éco-saboteurs » in **Offensive** n° 17, mars 2008.

■■■ sans passer par des rapports de prédation (qui sont sans doute la forme la plus primaire de la domination).

Il arrive aussi que des chasseurs se présentent eux-mêmes comme des amis de la nature, auprès de laquelle ils passent tant de temps, et laissent entendre que, par leur activité, ils protègent l'environnement en se chargeant d'occire des bêtes nuisibles : sans cette régulation de certaines populations animales, celles-ci viendraient inmanquablement occasionner des ravages considérables dans les campagnes, et même dans les

zones urbaines. Ne nous y trompons pas : il s'agit surtout d'arguments pour revendiquer une utilité sociale et écologique, à une époque où il est de bon ton de se parer de vertus écologiques, réelles ou imaginaires. En réalité, des pratiques courantes telles que le lâcher de gibier d'élevage pour la chasse, bien plus qu'elles ne viennent réguler des «équilibres naturels» précarisés, auraient plutôt tendance à perturber les milieux écologiques. Qui plus est, la paramilitarisation cynégétique des campagnes n'est pas sans causer ses propres pollutions : quantités de plombs se retrouvent disséminés dans la nature (ou dans les passant-e-s) par les tirs de fusil, sans parler des coups de feu qui dérangent autant les riverain-e-s humain-e-s que les habitant-e-s non-humain-e-s des parages. N'oublions pas enfin que certains groupes écologistes se sont illustrés dans leur opposition à la chasse. C'est notamment le cas de la Sea Shepherd Conservation Society concernant la chasse et la pêche en mer (voir encadré).

## RAPPORT À LA SOCIÉTÉ INDUSTRIELLE

Un esprit écologique d'orientation anti-industrielle pourra de son côté reprocher aux adeptes du véganisme d'être résolument ancré-e-s dans la société industrielle. Leur souci de ne pas cautionner l'exploitation des animaux pour leur chair, leur lait, leurs œufs, leur cuir ou leur fourrure, en évitant les produits issus de ces industries, ne les précipite-t-il pas dans le giron d'autres industries tout aussi sordides ? Ainsi, des plastiques et autres produits de l'industrie pétrochimique, pourvoyeuse de guerres et de chaos climatique, ou des cultures hydroponiques sous serre, gourmandes en intrants chimiques et autres innovations « bio »-technologiques, produisant les mêmes fruits et légumes en toute saison. Ce «véganisme hors-sol» est un travers possible, mais il n'a rien d'une fatalité : on peut très bien s'efforcer d'éviter à la fois les produits d'origine animale que ceux issus d'autres industries destructrices et polluantes (même si cela peut être un peu plus compliqué). On peut par exemple préférer les fibres végétales (lin, chanvre, coton, etc.) à la fois au cuir et au plastique (en n'oubliant pas que les choix individuels de consommation éthique ne suffiront pas, à eux seuls, à changer radicalement la donne, et ce quel que soit le domaine dont on parle).

Qui plus est, pris dans leur ensemble, les écologistes (ou personnes se disant telles) ne se situent pas non plus toutes et tous dans une perspective d'opposition à la société indus-

## SEA SHEPHERD CONTRE LA CHASSE ET LA PÊCHE EN MER

**LA SEA SHEPHERD CONSERVATION SOCIETY (SSCS)** a été fondée en 1977. Son fondateur, Paul Watson, opposé à la chasse dès son enfance, fut l'un des fondateurs de Greenpeace en 1971, pour protéger la faune marine contre les effets des essais nucléaires étasuniens d'Amchitka. Après des différends sur la manière de mener la campagne contre la chasse aux phoques, il quitta la célèbre ONG pour fonder sa propre organisation marine. Sea Shepherd mena alors une lutte incessante pour la protection des animaux marins, baleines,

phoques, requins, etc., s'illustrant occasionnellement par des éperonnages de navires baleiniers en mer ou des sabordages de bateaux à quai. Si la SSCS est bien ancrée dans le monde des organisations de conservation de la biodiversité (prenant la forme pas forcément très libertaire d'une ONG) et ne se revendique pas comme une organisation de défense des droits des animaux, elle représente tout de même bien une tendance antichasse au sein de l'écologie, proche de la libération animale au moins par certain-e-s de ses activis-

tes. On peut notamment citer Rod Coronado<sup>1</sup>, illustre militant amérindien, écologiste et antispéciste, qui en fut membre avant d'entreprendre des actions au nom de l'ALF (ce qui lui vaudra de passer quelques années en prison). Notons aussi que les repas servis à bord des navires de la Sea Shepherd sont strictement végétaliens.

[www.seashepherd.fr](http://www.seashepherd.fr)

1. Intéressante interview de Rod Coronado : [www.eco-action.org/dod/no10/cowboys.htm](http://www.eco-action.org/dod/no10/cowboys.htm)



# Un grand point commun est le fait d'élargir le cercle des êtres à prendre en considération au-delà de la seule espèce humaine.

trielle. Même si on pourra toujours critiquer la pertinence écologique de telles positions, certain-e-s parmi eux et elles accueillent la techno-industrie à bras ouverts pour peu qu'elle s'inscrive dans l'idéologie du développement durable : voitures propres et bio-carburants, centrales solaires géantes et éolien industriel, informatisation généralisée de la culture et de la société, et *tutti quanti*. L'idée est malheureusement très répandue qu'il suffira de développer les technologies propres pour que cesse la destruction déjà bien entamée du monde vivant et de l'habitat planétaire.

## DES POINTS DE CONVERGENCE

On a mis en évidence des divergences possibles entre écologie et animalisme, mais aussi le fait que celles-ci sont pour une bonne part à relativiser. Au-delà de certaines questions théoriques mentionnées plus haut, elles peuvent aussi relever d'une méconnaissance mutuelle et de quelques clichés. Il existe par contre des points de convergence entre le souci de la condition animale et celui de la préservation des écosystèmes, à commencer par ce grand point commun qui est le fait d'élargir le cercle des êtres à prendre en considération dans le projet d'un monde meilleur, pour aller au-delà de la frontière de la seule espèce humaine, dans la diversité (de plus en plus menacée) de ses cultures et de ses sociétés. Il ne s'agit pas que d'une possibilité théorique : s'il est toujours difficile de dire quelles sont les pratiques réelles d'un tel ou d'une telle, on peut en tout cas constater l'existence de groupes ayant concilié dans leurs déclarations et leurs actes le souci de la biosphère et des animaux qui la peuplent.

Il y a quelques années, par exemple, des militant-e-s antispécistes avaient fait circuler un tract intitulé « Pour une écologie antinaturaliste »<sup>4</sup> qui déclarait notamment que : « l'écologie doit être une lutte au-delà de toute notion de protection ou de conservation, pour que la priorité des activités humaines soit de *construire* un monde permettant une vie meilleure pour chacun-e et non seulement pour un groupe restreint d'individus privilégiés, que ce soit du fait de leur nationalité, de leur sexe, de leur situation économique et sociale ou de l'espèce à laquelle ils appartiennent ».

Le souci de la condition animale est également très visible dans le courant de l'écoféminisme<sup>5</sup>, qui insiste sur l'interconnexion de toutes les oppressions, qui se renforcent mutuellement (et doivent se défaire de concert), et prône le végétarisme pour des raisons écologiques et égalitaires.

On retrouve encore ce souci dans le courant moins connu de l'écologie révolutionnaire, dont s'est revendiqué l'ELF<sup>6</sup> dans certains de ses communiqués (cette organisation s'inspirant directement du fameux Front de libération des animaux, l'ALF). Cette conception révolutionnaire de l'écologie avait originellement été formulée dans les années 1990 sous cette appellation par des membres nord-américain-e-s d'Earth First!, dans un petit texte intitulé *Beyond Reform* (voir encadré), même si l'idée elle-même est sans doute plus ancienne.

Des convergences se sont donc déjà manifestées concrètement entre écologie et animalisme, en particulier dans leurs ten-

dances radicales, autour de la critique de la domination, de l'exploitation, de la domestication toujours plus poussée des humain-e-s comme des non-humain-e-s, pris-es individuellement ou collectivement. À ce titre, il est plus qu'intéressant d'explorer toutes les possibilités de convergence pratique dans le végétarisme et le véganisme, dans certaines formes d'agriculture biologique et de permaculture, etc.

Si un autre monde plus libre et égalitaire pour toutes et tous doit être construit, cela implique de changer à la fois nos rapports entre êtres humains, mais également avec toute la partie non-humaine du monde : les autres espèces animales et végétales, ainsi que les écosystèmes et l'habitat planétaire global. L'antispécisme et l'écologie radicale peuvent chacune à leur façon éclairer cette problématique et lui chercher des solutions. Mettre l'accent de façon trop exclusive sur leurs spécificités consacrerait une séparation bien arrangeante pour les tenant-e-s de la domination, dans leur projet d'exploitation généralisée du monde et de ses habitant-e-s. C'est plutôt sur les intersections de ces luttes qu'il faudrait concentrer notre attention, pour trouver les voies les plus fructueuses en termes de perspectives révolutionnaires, celles où elles se renforcent mutuellement. **Khadavali**

## À LIRE

### Écovegan. Végétarisme et écologie

Version augmentée (2006) de la brochure Végétarisme et écologie (2003).

Trouvable sur <http://infokiosques.net> (monde virtuel) ou sur papier (monde réel).

## IL FAUT PLUS QUE DES RÉFORMES

« [...] L'ÉCOLOGIE RÉVOLUTIONNAIRE appelle à la transformation fondamentale de toutes les activités humaines qui menacent les possibilités d'évolution. Cette conviction provient d'une conscience de l'interconnexion entre tout ce qui est vivant, et la prise de conscience que les êtres humains ne sont pas séparés de la nature. Cette position se fonde aussi sur un respect de la valeur intrinsèque de toutes les formes de vie, quelle que soit leur utilité pour les êtres humains.

L'écologie révolutionnaire vise la libération : la liberté pour toute forme de vie, humaine ou non-humaine, de réaliser son potentiel. Dans cette perspective, les écologistes révolutionnaires ont une démarche anarchiste/antiautoritaire et cherchent à mettre fin à toutes les formes de domination : sexisme, racisme et accaparement des terres pour le profit des entreprises, pour ne nommer que les principales.

[...] Par le passé, l'écologie profonde a conduit les membres de notre collectif à reconnaître que toute vie a une valeur intrinsèque (un point de vue écocentrique). L'écologie sociale nous a appris qu'au fondement de la crise écologique il y a une crise sociale et que l'abolition des systèmes fondés sur l'insatiabilité, la domination et l'oppression est la première étape pour parvenir à une société écologique. L'écologie révolutionnaire peut être conçue comme leur synthèse, intégrant également d'autres idées. Parmi celles-ci, l'écoféminisme, le syndicalisme révolutionnaire et le luddisme. »

Extrait [traduit par Khadavali] de **Beyond Reform: A Revolutionary Ecological Perspective on Forest Protection**. Si, dans ce texte, l'idée d'écologie révolutionnaire est abordée en partant du problème de la déforestation, la lecture de l'extrait ci-dessus montre que le propos porte bien au-delà de cette question spécifique.

TRAVAILLER ENSEMBLE, INTERAGIR DANS LE « RESPECT » ? IL N'EXISTE PAS DE MODE D'EMPLOI ÉVIDENT, MAIS TOUT DE MÊME DES PISTES, ET EN TOUT CAS LA CERTITUDE QUE LA RÉPONSE EST LOIN DE LA SOCIÉTÉ INDUSTRIELLE.

# TRAVAILLER ENSEMBLE ?

1. FECTU, Fédération européenne du cheval de trait pour la promotion de son utilisation, [www.fectu.org](http://www.fectu.org)  
 PROMMATA, Promotion d'un machinisme moderne agricole à traction animale, [www.prommata.org](http://www.prommata.org)  
 CERRTA, Centre européen de ressources et de recherches en traction animale, <http://cerrta.monsite.wanadoo.fr>

2. Le terme **éducation** est employé par l'association Prommata.

3. Idem pour **la conduite et le ménage**.

4. Cf. analyse de Gérard Ducerf, botaniste, in **L'Encyclopédie des plantes bioindicatrices alimentaires et médicinales**.

Exemples :  
 En biodynamie, cultures et animaux sont interdépendants, chaque animal joue un rôle bien précis. Les cochons consomment ce qui, sans eux, serait des déchets polluants...

**EN TANT QU'HUMAIN-E-S**, nous cohabitons avec des milliers d'autres espèces animales que nous avons, pour certaines depuis des siècles, transformées, apprivoisées ou domestiquées. Si nous les utilisons pour leur chair, leur peau, leurs os, comme cobayes dans les laboratoires ou comme compagnons domestiques, nous les dressons aussi pour effectuer différentes tâches à notre service.

Même s'il paraît difficile de parler de travail commun quand les animaux mis à contribution sont utilisés pour leurs capacités et dans le seul intérêt des humain-e-s, on peut, dans certains cas, entrevoir une collaboration respectueuse.

Si les humain-e-s transforment et apprennent aux animaux, on peut trouver la réciproque, notamment par la thérapie assistée par l'animal.

Les animaux domestiques intègrent et anticipent les attentes des humain-e-s, alors qu'il n'en va pas de même quant à la capacité que l'on peut avoir de les comprendre et de prendre en compte leurs intérêts. Il existe toujours une grande part d'inconnu et de subjectivité quant au regard que portent les humain-e-s sur les bêtes.



## LA TRACTION ANIMALE

Avec la crise des énergies fossiles et la mode de l'écologie, la traction animale<sup>1</sup>, qui existait avant l'arrivée de la révolution industrielle et son cortège de machines, est remise au goût du jour dans certaines exploitations agricoles. Les machines et les outils utilisés sont moins puissants et combinent savoir-faire ancien et innovation. Ces outils sont facilement fabricables et réparables, ce qui assure l'autonomie de l'utilisateur. Les parcelles travaillées sont plus petites, ce qui contribue à donner un paysage agricole varié, une biodiversité plus grande, et à garder des emplois dans les campagnes, car le travail avec les animaux de trait demande des bras. Cela exige une force de travail qui se conjugue dans un même effort entre l'animal et l'humain-e, ils/elles forment un binôme. Ce qui ressort de la part des personnes qui travaillent avec ces animaux, c'est l'importance de la relation qu'ils entretiennent, des soins donnés et du « travailler ensemble ». Les associations travaillant au développement de la traction animale assurent que les techniques d'éducation<sup>2</sup> ont évolué vers plus de respect et d'écoute. Pour elles, la conduite et le ménage<sup>3</sup> de l'animal de trait sont à la base de la réussite de tout projet agricole. Cette relation à l'animal favoriserait la qualité de vie et de travail et, par conséquent, la qualité des produits. La ruralité est un milieu de vie convoité que l'on partage avec l'animal dans lequel l'humain-e doit prendre ses responsabilités. Dans un système basé sur l'agro-sylvopastoralisme et la biodynamie<sup>4</sup>, qui semble la solution agricole la plus respectueuse de l'environnement et des animaux, on porte en effet alors une attention particulière à leurs rythmes et leurs besoins physiologiques ainsi qu'à l'expression de leurs comportements. Si cela est dans la pratique un idéal de respect de leur nature, il n'en reste pas moins qu'ils/elles sont aussi souvent utilisé-e-s en tant que produit pour l'intérêt humain (lait, viande, cuir et autres dérivés). Le travail reste une notion et une nécessité humaines dans laquelle l'animal sera de toute façon en position de dominé. Même si une collaboration dans le travail est envisageable, les questions de la maltraitance et de la fin de vie ne sont pas réglées.

## UN ÉLEVAGE « AUTREMENT » LA FERME DE CÉLIA ET MANU, PAYSANS EN ARIÈGE

**DANS CETTE FERME**, on trouve peu de bêtes au total, mais beaucoup d'animaux différents : brebis, chèvres, vaches, poules, cochons, cheval de trait et le chien de troupeau. Cette diversité est bonne pour les sols, l'équilibre écologique, etc., et pour les paysan-ne-s, qui refusent toute spécialisation. Les aspects pris en compte vont bien au-delà de la production – il s'agit de s'inscrire dans un cycle de vie, une globalité, en bref une dynamique de travail avec le vivant plutôt qu'une relation d'exploitation. Une démarche ancrée au sol, très différente pour eux de l'antispécisme.

Concrètement, cela se traduit par :

- la traite à la main, qui induit un contact corporel quotidien avec les bêtes et limite leur nombre, d'où un lien personnel ;
- l'acceptation d'une production de lait plus faible quand les animaux vieillissent, qui permet de les laisser mourir sur place ou de les vendre pour débroussailler ;

- la conservation des petits nécessaires au renouvellement des troupeaux, et la vente des autres autant que possible individuellement et pas à l'industrie ;
- les animaux malades ou consommés par les paysan-ne-s sont tués par elle/lui, pour assumer les choses jusqu'au bout même si c'est loin d'être facile ;
- le souci de leur alimentation (foin produit sur place, source captée pour l'eau de boisson) ;
- une autre approche des soins vétérinaires : un travail de prévention et de soins par l'homéopathie ou la phytothérapies, qui nécessitent une bonne observation des animaux, les amènent à des relations plus individuelles, qui s'enrichissent avec les années.
- la pratique de la traction animale (jardin, débardage, fenaison, entretien des prairies) implique une autre relation à l'animal, au temps, au travail, à l'effort et surtout à la taille de la ferme.



## UN RÔLE SOCIAL ET THÉRAPEUTIQUE

Certaines tâches spécifiques effectuées par des animaux dans la vie courante, s'ils sont bien traités, ne poseraient pas de problème et permettraient des interactions positives : se déplacer, travailler la terre, chercher, sauver (chiens sauveteurs), assister (chiens d'aveugles), détecter (chiens détecteurs de crises d'épilepsie<sup>5</sup>), communiquer (zoothérapie, équithérapie)<sup>6</sup>. La zoothérapie englobe deux approches : la thérapie assistée par l'animal et l'activité assistée par l'animal. Pour la première, il s'agit d'une méthode d'intervention utilisée comme auxiliaire aux thérapies conventionnelles dans laquelle l'animal joue un rôle d'intermédiaire entre le praticien et la personne ciblée. L'animal est considéré comme un agent de médiation. Dans la seconde, c'est une méthode préventive utilisant l'animal dans le but d'améliorer la qualité de vie de la personne ciblée en augmentant sa motivation à participer à des activités récréatives. Dans ce cas, l'animal n'est pas considéré comme un intermédiaire, mais devient le centre d'intérêt de l'activité.

La présence de l'animal permet de maintenir ou de développer un mode de communication, le plus souvent non-verbal : par le toucher, les expressions... Cela va permettre de sortir peu à peu du sentiment d'exclusion ou d'isolement. Pour exemple, le travail d'accompagnement avec des autistes qui ont une relation très difficile au contact physique et qui, grâce



nel et social. Il semble que l'animal libère aussi les processus cognitifs et les ressources intellectuelles de l'enfant<sup>7</sup>. Vivre ensemble peut donc être mutuellement enrichissant.

Les chiens sont capables d'exercer des métiers très diversifiés pour les humain-e-s. Ils sont très coopératifs et sont aussi de très bons « facilitateurs » de relations sociales. C'est pourquoi on les retrouve dans toutes sortes de thérapies ou en première place comme animal de compagnie. Être chien guide d'aveugle, d'assistance pour personne handicapée moteur ou encore cothérapeute ne s'improvise pas et nécessite un apprentissage relativement long et coûteux.

## Il serait présomptueux d'envisager de vivre chacun-e de son côté, nous partageons le même espace.

à l'animal, qui jouera son rôle de médiation et après de nombreuses séances, va favoriser la création d'un lien affectif. Les interventions assistées par l'animal sont diverses et variées, et les méthodes de travail et leurs objectifs sont aussi différents que les personnes et les problématiques ciblées. Les animaux sont alors des cothérapeutes, ils/elles apportent une aide psychologique et sociale.

L'équithérapie est une pratique du cheval qui permet une action mécanique et psychomotrice. C'est une thérapie utilisée pour les personnes souffrant d'infirmités motrices cérébrales.

Ces thérapies permettent l'épanouissement de la personnalité, le développement de la confiance en soi, une ébauche de socialisation par la communication et la responsabilisation. La relation qui se crée avec l'animal est au cœur de ces thérapies, il s'agit bien d'interaction, d'affection et d'échange de soins.

Dans *Totem et Tabou*, Sigmund Freud écrivait déjà que : « la relation de l'enfant à l'animal ressemble beaucoup à celle du primitif à l'animal. L'enfant ne présente pas encore la moindre trace de l'orgueil qui, par la suite, pousse l'Homme civilisé adulte à séparer sa propre nature de tout le règne animal par une ligne de démarcation tranchée. Sans hésiter, il accorde à l'animal d'être pleinement un égal, reconnaissant sans inhibition ses besoins ; il se sent sans doute davantage parent de l'animal que de l'objet, qui est vraisemblablement énigmatique pour lui ». Pour de nombreux-mes médecins, psychologues, la relation établie entre un enfant et un animal familier permet une rencontre et un partage des compétences spécifiques et individuelles. Elle contribue à la sécurité affective de l'enfant, stimule son développement affectif, relation-

nel et social. On peut alors s'interroger sur les conditions d'entraînement et le bien-être de l'animal chaque fois que l'on fait appel à ses compétences. Le dressage est basé sur une relation liée à la récompense. Avant d'être dans une relation d'échange et d'accompagnement à la personne, il est nécessaire de les entraîner. Le chien doit intégrer qu'il est au service de l'humain-e et qu'il doit obéir.

Dans toutes ces approches à l'animal, on peut entrevoir une ébauche de respect et d'échange. Ce qui serait alors souhaitable, ce serait d'avoir un intérêt réciproque et que l'animal ne soit pas une propriété ou un produit marchand et consommable.

Il serait présomptueux d'envisager de vivre chacun-e de son côté, nous partageons le même espace. Pour certain-e-s, ils/elles ont été apprivoisé-e-s, domestiqué-e-s, modifié-e-s depuis si longtemps qu'ils/elles seraient voué-e-s à disparaître si on les libérait purement et simplement en ouvrant leur cage sans se soucier de l'après... Certain-e-s n'ont même jamais eu d'existence sauvage. La solution est bien plus complexe que de libérer les animaux et de s'en libérer. Si l'on parle de droits des animaux non humain-e-s alors les humain-e-s ont des devoirs vis-à-vis d'elles/eux. Le souci de bien vivre ensemble implique de savoir de quoi l'on parle quand on utilise la notion de respect. L'animal, dans sa sensibilité et son appréhension du monde, est un étranger pour les humain-e-s. Pour le comprendre, il faut s'y intéresser, prendre le temps de l'observer, de traduire ses comportements, être dans une attitude empathique. C'est ce qui nous permettra d'entrer en interaction, en communication et d'échanger avec elles/eux. C'est prendre en considération ce qui est différent, l'Autre dans le respect de ses intérêts tout autant que des nôtres. **Colyne**

### À LIRE

**Une vie de cochon**  
Jocelyne Porcher et  
Christine Tribondeau  
La Découverte, 96 p.,  
2008

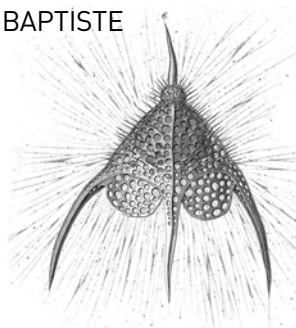
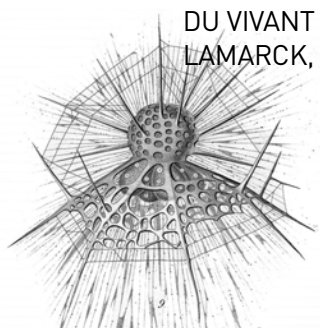
Pour une description courte et simple de la réalité de l'élevage industriel (largement majoritaire en France), via l'exemple des cochons.

5. Les capacités sensorielles du chien sont extraordinaires à condition, bien sûr, qu'il ait été dressé de façon très rigoureuse. Aux États-Unis et en Grande-Bretagne, des recherches sont en cours sur la capacité des chiens à identifier des mélanomes sur des patients.

Le chien peut être aussi dressé à reconnaître l'arrivée d'une crise d'épilepsie chez son maître. Les Anglo-Saxons le savent depuis les années 1980. Ils les appellent seizure dogs.  
6. Jean-Baptiste Jeangène Vilmer, **Éthique animale**, PUF, chapitre 13, « Les animaux de travail » (p. 263-270).

7. Halley C. et Letourdu S., La Ferme d'OSCAR. Une association pour mieux vivre ensemble, **Enfances & PSY** n° 35, 2007, p. 129-134.  
Montagner H., L'Enfant et les animaux familiers. Un exemple de rencontre et de partage des compétences spécifiques et individuelles, **Enfances & PSY** n° 35, 2007, p. 15-34.

DANS SA FAÇON DE RENDRE COMPTE DE L'ÉVOLUTION DES ESPÈCES, LE DARWINISME N'A PAS RÉELLEMENT SU RENDRE COMPTE DE CE QU'EST LE VIVANT, EN LE PRÉSENTANT COMME UN SIMPLE JOUET SOUMIS AU JEU DE LA SÉLECTION NATURELLE. MAIS UNE AUTRE CONCEPTION MATÉRIALISTE DU VIVANT EST ENVISAGEABLE, EN S'INSPIRANT PAR EXEMPLE DES THÉORIES DE JEAN-BAPTISTE LAMARCK, QUI PERMET DE RECONNAÎTRE L'AUTONOMIE DE SON DÉVELOPPEMENT.



# UNE AUTRE BIOLOGIE EST-ELLE POSSIBLE?

1. Voir Henri Atlan, **Question de vie, Entre le savoir et l'opinion**, éd. Seuil, 1994; Albert Jacquard, *Petite philosophie à l'usage des non-philosophes*, éd. Calman-Lévy, 1997.
2. Jacques Monod, **Le Hasard et la Nécessité. Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne**, éd. Seuil, 1970.
3. La critique de la notion d'adaptation a été faite par Étienne Rabaud, **Transformisme et adaptation**, éd. Flammarion, coll. « Bibliothèque de philosophie scientifique », 1942; celle de gène par André Pichot, **Histoire de la notion de gène**, éd. Flammarion, coll. « Champ », 1999; celle de programme génétique par Henri Atlan, **La Fin du « tout génétique ». Vers de nouveaux paradigmes en biologie**, éd. Inra, 1999.
4. **Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie**, 1977 (éd. Vrin, 2000).

**L'ANNÉE 2009 EST** décidément l'année Darwin (1809-1882): c'est le bicentenaire de sa naissance (12 février 1809) et le cent cinquante ans de la publication de *L'Origine des espèces* (24 novembre 1859). Lorsque, dans les revues et les magazines, on fait de Darwin le « fondateur de la biologie moderne », ce titre n'est certes pas usurpé. Mais ses thuriféraires ne devraient pas y voir un motif de s'en vanter et d'en être fiers: on peut dire sans trop exagérer que, depuis Darwin, la biologie s'est enfoncée dans la confusion des idées et la pauvreté de la réflexion sur le vivant. En effet, nous avons affaire à d'étranges « sciences de la vie » qui n'ont toujours pas de définition précise et unanime de la notion de vie, à une curieuse « biologie » qui ne sait toujours pas ce qu'est un être vivant! Et certains biologistes en viennent à prétendre que « la vie n'existe pas! » au prétexte que les êtres vivants sont réductibles à des processus physico-chimiques.

Il s'agit là bien sûr de positions extrêmes, mais qui ne sont que la conséquence logique d'une irreflexion générale sur la nature des êtres vivants. La grande majorité des biologistes ne se soucie pas de comprendre la spécificité des êtres vivants par rapport aux objets et phénomènes qu'étudient la physique et la chimie, ni par rapport aux machines que ces mêmes sciences nous permettent de construire. Ils assimilent donc les êtres vivants à des machines complexes, évacuant au passage quelques petits détails qui ne cadrent pas avec cette conception: notamment la *génération*, le développement et la reproduction étant des phénomènes inconnus aux machines.

## IDÉOLOGIE DU VIVANT MACHINE

Il est piquant de remarquer que l'idée d'animal-machine, avancée par Descartes il y a quatre siècles, fut à l'origine soutenue par ce que nous appellerions aujourd'hui les *créationnistes*: car là où il y a une machine, il y a forcément un « suprême ingénieur » pour la concevoir et la monter. Darwin remplacera cette providence divine par une *providence laïque*: c'est le hasard des variations et la sélection naturelle qui réalisent l'adaptation des êtres vivants à leur milieu. Au siècle suivant, la génétique et la biologie moléculaire y ajouteront l'idée que les êtres vivants sont conçus et fonctionnent grâce à un programme génétique, écrit lui aussi par les mutations aléatoires et la sélection dans la lutte pour la vie<sup>2</sup>.

Les notions d'adaptation et de programme génétique sont encore aujourd'hui parmi les plus populaires chez les biologistes. Ce sont aussi les plus floues et les moins bien définies. Surtout, elles n'ont aucun fondement scientifique et n'ont fait

l'objet d'aucune vérification expérimentale. Il en est pratiquement de même pour la notion de gène<sup>3</sup>, qui, si elle a un peu plus de réalité, fait l'objet d'un véritable fétichisme. Un Richard Dawkins peut bien considérer les organismes comme de simples véhicules inventés par les « gènes égoïstes » pour assurer leur reproduction, l'absurdité morbide d'une telle conception de la vie ne choque personne, au contraire, elle lui vaut un succès universel. Mais si toutes ces notions sont floues, qu'importe! À partir du moment où elles sont opérationnelles et que tout le monde les utilise, c'est donc que, quelque part, elles doivent être vraies!

C'est ainsi qu'une bonne partie des notions utilisées en biologie relèvent de ce que Georges Canguilhem a appelé une *idéologie scientifique*. Faute de définition rigoureuse et claire de son objet, la biologie emprunte au domaine social (par exemple la notion d'hérédité) ou au monde industriel les éléments et les idées pour tenter d'appréhender le vivant. La méthode scientifique expérimentale ayant été développée par et pour la physique, c'est-à-dire l'étude de la matière inerte et morte, la logique du constructeur de machine, de l'ingénieur, est la seule manière véritablement scientifique d'analyser le vivant. Cette manière de voir est opérationnelle

puisqu'elle révèle les mécanismes à l'œuvre chez les êtres vivants. Mais ce n'est pas parce que l'on observe des mécanismes que l'on a forcément affaire à une machine. La différence réside justement dans la manière dont les mécanismes s'articulent entre eux: dans la machine, les rouages ont des rapports fixes et déterminés une fois pour toutes par l'ingénieur; chez l'être vivant, les mécanismes peuvent se recomposer (développement) et parfois créer de nouvelles combinaisons (évolution).

De fait, cette idéologie du vivant machine sert en retour à légitimer et à conforter les pratiques et le rapport social (en l'occurrence technologique et industriel) au vivant. Mieux vaut, dans ces conditions, agiter le spectre du créationnisme et du dessein intelligent (« c'est Dieu ou Darwin! ») afin d'occulter opportunément le rôle des « sciences de la vie » (comme il est dit par antiphrase) dans la société industrielle: concevoir le vivant comme une machine participe d'une volonté de formatage et de normalisation industrielle du vivant à l'œuvre dans tous les domaines (de l'agriculture à l'éducation) et mortifère (que l'on songe aux diverses nuisances, à la crise écologique et sociale); bref, notre rapport social à la nature (et donc à l'être humain lui-même) est actuellement profondément vicié par une conception du vivant purement utilitaire, technicienne et marchande.



### À LIRE

**L'Autonomie du vivant, un nouveau paradigme pour la vie sur terre** 2008.

Présentation d'un projet d'ouvrage.

**Notes & morceaux choisis, bulletin critique des sciences, des technologies et de la société industrielle.**

Brochure et revue disponibles auprès de Bertrand Louart, 52 rue Damrémont, 75018 Paris. <http://netmc.9online.fr>

Bien sûr, de nombreux biologistes se rendent compte qu'il y a un problème. Mais une fois que l'on a dit que les êtres vivants ne sont pas des machines, on n'a pas proposé pour autant une nouvelle conception de la vie. Et c'est bien pour cette raison – faute de mieux – que l'idée du vivant machine a triomphé et continue de s'imposer. En effet, pour le moment, *il n'y a pas d'alternative*. Pourtant, tous les éléments et les connaissances sont maintenant disponibles pour élaborer une nouvelle conception du vivant.

## ÉLÉMENTS POUR UNE AUTRE APPROCHE

Il y a deux siècles, Jean-Baptiste Lamarck publiait *Philosophie zoologique* (14 août 1809), ouvrage dans lequel il fonda la biologie en tant que science à part entière en exposant une théorie des êtres vivants et de leur évolution. Dans cet ouvrage, difficile et méconnu, il pose correctement le problème que constituent les êtres vivants pour la science. S'opposant aux doctrines vitalistes<sup>5</sup>, qui faisaient de la vie une force spéciale comparable à la gravitation<sup>6</sup>, il conçoit la vie comme un processus purement physique, mais spécifique du fait de son organisation particulière. Pour décrire et expliquer la formation de l'organisme, Lamarck reprend l'embryogenèse de Descartes, radicalement différente de sa conception de l'animal-machine (et même opposée à celle-ci), en l'enrichissant des connaissances physiologiques de son temps. Le développement consiste en un mouvement des fluides (sang, etc.) qui forment les organes et canalisent ensuite ce mouvement. Au lieu de se faire dans des tuyaux déjà en place, ce mouvement des fluides organise le tissu originellement indifférencié en parties différenciées. En retour, cette organisation facilite et active le mouvement des fluides; activation qui accroît l'organisation et la différenciation des parties, et ainsi de suite (à

quoi s'ajoute une excitabilité du tissu qui, chez les animaux, exacerbe le mouvement organisateur).

L'organisation des êtres vivants n'est pas ici conçue comme une structure statique, mais bien plutôt comme une forme d'*autoorganisation* de la matière. Et c'est cette *dynamique interne* qui fait de l'être vivant un *sujet actif* et non, comme les objets inanimés, une chose, simple jouet des circonstances, des forces de l'environnement. Si Lamarck rejette le vita-

## Concevoir le vivant comme une machine participe d'une volonté de formatage et de normalisation industrielle du vivant à l'œuvre dans tous les domaines.

lisme, il reconnaît pourtant l'*activité autonome* des êtres vivants en parvenant à la penser en tant que processus purement matériel. C'est aussi à partir de cette *dynamique interne* qu'il conçoit sa théorie de l'évolution comme une tendance générale à la complexification des organismes, que les diverses circonstances qu'ils rencontrent tendent à diversifier en de multiples espèces plus ou moins spécialisées<sup>7</sup>.

On ne trouvera rien de tel chez Darwin qui, en faisant des êtres vivants les simples jouets de la sélection naturelle, cherche seulement à comprendre comment se réalise l'adaptation des organismes et en fait donc des objets soumis à l'influence directe du milieu<sup>8</sup>. La génétique ne fera que confirmer cette tendance en donnant à l'« information génétique » tout pouvoir sur l'organisme: le développement et la reproduction ne seront plus l'affaire que de la transcription des gènes en protéines et de la duplication de l'ADN, évacuant ainsi toute la dynamique propre au métabolisme. Dans une société divisée en classes, les structures de commande (le génome) sont en effet plus prestigieuses et l'information qu'elles délivrent plus importante que celles d'exécution (physiologie)<sup>9</sup>!

Bien qu'aujourd'hui surannées dans leur forme, sur le fond, les idées de Lamarck peuvent constituer le point de départ d'une véritable compréhension du vivant, à condition de l'actualiser avec les connaissances accumulées entre-temps. Mais cette actualisation se doit d'articuler ces connaissances et notions scientifiques de manière critique. Pour cela, la notion d'autonomie me paraît centrale: l'être vivant puise dans le milieu ce qui lui permet de rester distinct et indépendant de ce milieu.

La *logique du vivant* se déploie de manière dialectique à partir de cette contradiction concrète (elle a une base physico-chimique) au cœur de tous les organismes. Cette logique n'est pas réductible au seuls hasard et nécessité, mais les met au contraire en œuvre en les faisant en permanence revenir sur eux-mêmes, ouvrant ainsi aux êtres vivants la possibilité de faire eux-mêmes leur propre histoire dans une mesure croissante, c'est-à-dire qu'elle leur ouvre la vaste carrière de la *liberté*.

Reconnaître l'*autonomie du vivant*,<sup>10</sup> c'est pour nous, êtres humains, renoncer aussi à une approche purement scientifique, technologique et industrielle du vivant. Car c'est d'abord reconnaître l'être vivant en tant que *sujet* à l'égal de nous-mêmes, comme individu avec qui nous pouvons coopérer et comme autre avec qui nous devons partager la vie sur terre.

**Bertrand Louart**

Rédacteur de *Notes & morceaux choisis. Bulletin critique des sciences, des technologies et de la société industrielle.*

5. En concevant l'être vivant comme animé par une force physique spéciale, les vitalistes s'opposaient aux mécanistes qui, à la suite de Descartes, le concevaient comme une machine, animé uniquement de forces physiques et mécaniques. Reconnaissant la spécificité du vivant, le vitalisme ne parvint pas à en rendre compte en termes purement matériels et, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, avait recours à des explications spiritualistes ou mystiques.

6. Curieusement, Darwin reprend cette comparaison, dans la conclusion de la dernière édition de *L'Origine des espèces* (1876), pour éluder le problème de la nature des êtres vivants.

7. Voir *La Biologie et le transformisme de Lamarck*, 2007, brochure diffusée par l'auteur.

8. Voir *Aux origines du darwinisme*, 2009, brochure diffusée par l'auteur.

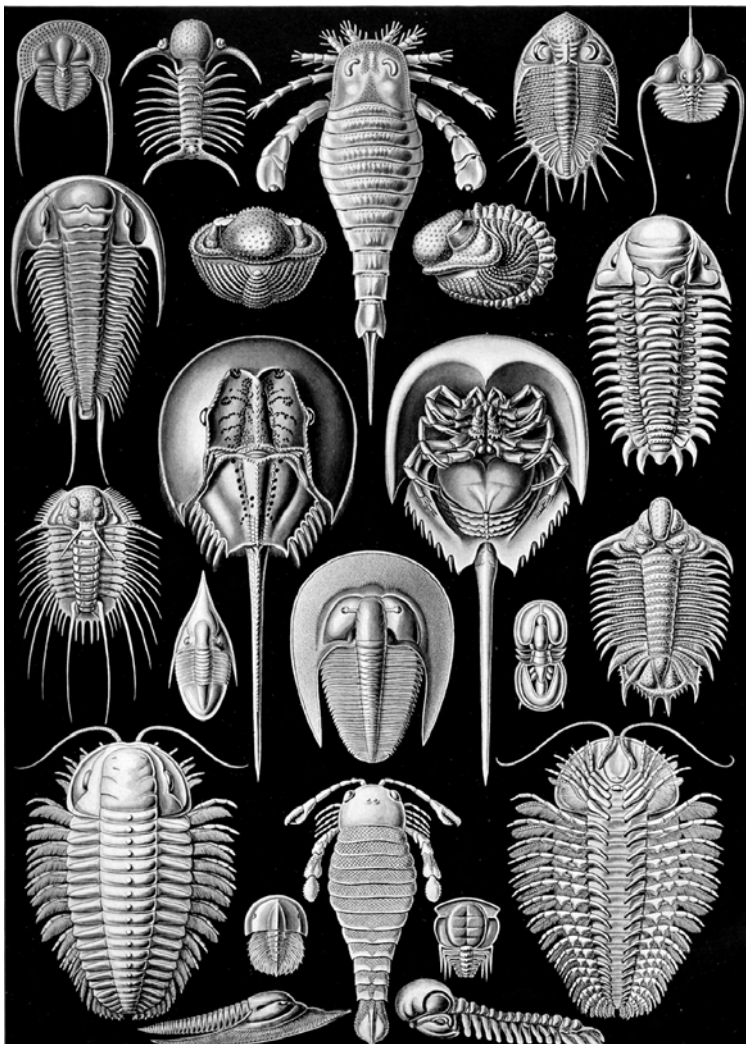
9. Voir R. Lewontin, *Le rêve du génome humain*, 1992, brochure diffusée par l'auteur.

10. Voir *L'autonomie du vivant, un nouveau paradigme pour la vie sur terre*, 2008, brochure réalisée et diffusée par l'auteur.

## À VOIR

**Des cochons (et des hommes), de l'objectivation scientifique, de leur bien-être et autres petits concepts**  
Bruno Thomé, 2001

Les porcelets ont-ils mal lorsqu'on leur coupe les dents ou la queue? Les truies préféreraient-elles l'herbe aux caillebotis en béton? À la fin du film si les scientifiques de l'INRA hésitent toujours et multiplient les tests, le spectateur à un bon aperçu de la science moderne et de la place de l'animal dans notre société.



# UN AUTRE GENRE D'ALIÉNATION

1. Donna Haraway, «Le manifeste cyborg : la science, la technologie et le féminisme-socialisme vers la fin du XX<sup>e</sup> siècle», 1985.

2. Jonah Raskin, Donna Haraway: «Interview with a dog lover on a dog day afternoon», [http://www.prickly-paradigm.com/haraway\\_interview.pdf](http://www.prickly-paradigm.com/haraway_interview.pdf), paru initialement dans *The Press Democrat*, septembre 2003.

3. **Manifeste du biodégenrisme**, janvier 2009 – tout juste un siècle après celui de Marinetti (1909).

4. Beatriz Preciado, *Testo Junkie. Sexe, drogue et biopolitique*, Grasset, 2008

5. *Testo Junkie*, opus cité, p. 294.

6. Monique Wittig, *La Pensée straight*, Amsterdam, 2007.

7. Lorie Decung, *Femmes potiches, femmes affiches, on en a plein les miches!*, documentaire, 2002, 37 min.

8. Émission *Sur les docks*, France culture, septembre 2006.

9. Gabriel-le Baur, *Venus Boyz*, documentaire, 2002, 102 min.

10. Faith Wilding, «Where is Feminism in Cyberfeminism?».

**LA THÉORIE QUEER** pourrait se définir comme un outil de subversion du système patriarcal. Elle se distingue par l'accent mis sur la transgression des normes de genre, surtout corporelles et de sexualité. Le genre est le système de construction sociale de la différence et de la hiérarchisation des catégories «hommes» et «femmes».

Le cyberféminisme, «lancé» par Donna Haraway au début des années 1980, est une théorie voisine et concomitante du queer et du féminisme post-moderne. En partant de la métaphore d'un cyborg, voire en assimilant les humains à des cyborgs, elle prétend aller au-delà du naturalisme et de l'essentialisme. Selon elle, les féministes devraient considérer que les machines peuvent aider à la libération des femmes. En déclarant emphatiquement «je préférerais être un cyborg qu'une déesse»<sup>1</sup> pour signifier que «les machines ne sont pas l'ennemi, la Science n'est pas l'ennemi [...]. Il nous faut aborder les technologies de façon intelligente – les ordinateurs, les cyborgs, les téléphones portables»<sup>2</sup>, Donna Haraway prend explicitement position contre les critiques, en particulier féministes, de la science et des technologies.

En France, on a pu lire ces derniers temps le manifeste du biodégenrisme<sup>3</sup> ou *Testo Junkie. Sexe, drogue et biopolitique*<sup>4</sup>. Le premier, dans un style parfois illisible se voulant un écho douteux au «Manifeste du futurisme» de Marinetti, invite à détruire le genre par l'utilisation à haute dose de biotechnologies et de technologies de reproduction assistée. Le second, malgré une analyse plutôt intéressante du patriarcat et de la société industrielle, défend la même stratégie en s'appuyant sur une expérience de prise de testostérone par son auteur-e, part d'un «dispositif biotechnologique [...] à partir de et à

travers [lequel seul] il est possible d'oser la révolution»<sup>5</sup>. Sans commentaires.

Ce type de théorie pose au moins deux questions : porte-t-elle vraiment une stratégie féministe pertinente, et ne renforce-t-elle pas certains autres systèmes de domination ?

Subvertir les catégories de genre en les inversant et en les multipliant n'est pas nécessairement la meilleure des stratégies quand ce qui est recherché est la disparition de ces catégories, faire qu'elles n'aient plus de sens<sup>6,7</sup>. Dire et définir de

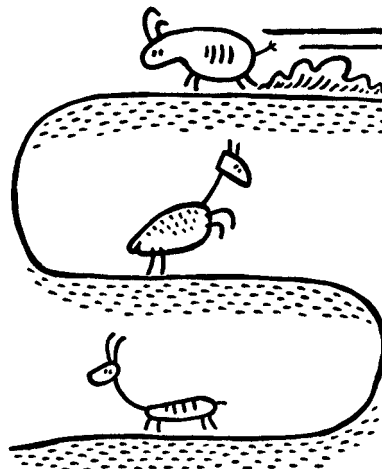
multiples catégories – gays, lesbiennes, bisexuel-le-s, intersexes, transgenres, etc. – a une utilité pour décrire des situations et visibiliser celles et ceux qui sont nié-e-s par le système hétérosexiste. Mais il ne faut pas perdre de vue qu'exposer la diversité des réalités et/ou faire acte de transgression, ce n'est pas détruire dans le même temps la binarité du système de domination et sa violence. Ce qui peut paraître évident mais mérite d'être réaffirmé, à entendre Marie-Hélène Bourcier<sup>8</sup>, ou de banales négations de rapports de domination bien réels, du style : «Je ne suis pas un homme puisque je suis queer, donc je ne suis pas macho». Se focaliser exclusivement sur la question des normes, c'est aussi prendre le risque de négliger l'exploitation économique, et d'aboutir à une sorte de critique

libérale et superficielle du patriarcat invitant à «être soi-même».

Enfin et surtout, le cyberféminisme et ses avatars vont dans le sens de la société industrielle. Si ses néfastes implications sociales et écologiques sont de plus en plus reconnues, il paraît bien fumeux de prétendre qu'elle aurait des effets «antisexistes». Rien de surprenant, ce serait bien la première fois qu'une solution technique réglerait un problème social. Ce que les femmes ont acquis comme libération dans les années 1970, elles le doivent à leurs luttes, pas à la pilule contraceptive ni à l'électroménager. De plus, on assiste à un étrange renversement, et finalement à un retour en force de l'idée de nature, quand la transgression du genre est promue via la prise d'hormones, etc., plus que par un jeu social qui est pourtant ce qui importe vraiment<sup>9</sup>.

Le cyberféminisme et autre biodégenrisme ne sont pas des mouvements larges et répandus. Ils représentent cependant une tendance possible, lorsque la critique de la technologie est prise à la légère, et le genre privilégié comme grille d'analyse au détriment, et non en complément, de celle de l'oppression.

Ce type de raisonnement mène dans de drôles d'impasses, alors qu'un féminisme contre toutes les dominations et les exploitations, et anti-industriel, ouvre des horizons et est plus fort. Même si cela peut sembler plus ardu, il faut défaire les dualismes sans recours à la technologie – qui est ne l'oublions pas l'outil du maître<sup>10</sup> –, en passant plutôt par l'interconnexion des luttes entre elles. **Anita**



## INJECTIONS CONTRACEPTIVES, FIV, ETC.

**DE LA CONTRACEPTION À LA CONCEPTION**, la médicalisation va toujours plus loin. FINRRAGE, réseau de féministes «du Nord» et «du Sud», vise à stopper ces technologies, qu'elles jugent racistes, classistes, eugénistes, et participant à l'oppression des femmes. Elles dénoncent les nombreux effets néfastes pour la santé des technologies de reproduction, ainsi que le «Big Business» qui les porte, malgré un taux de réussite toujours très faible ! Elles proposent plutôt de penser autrement l'(in)fertilité et de se réapproprié d'autres formes de savoir. Elles ont mené avec succès une campagne contre le «vaccin antifertilité» en 1998. D'après : **From test-tube women to bodies without women**, Renate Klein de FINRRAGE (Feminist International Network of Resistance to Reproductive and Genetic Engineering, depuis 1984), 2008.

## À VOIR



**La Cigogne et l'Eprouvette**  
Jérôme de Missolz et Floréal Klein, film documentaire, Arte, Gloria Films.

Une plongée dans le quotidien de la reproduction assistée médicalement.

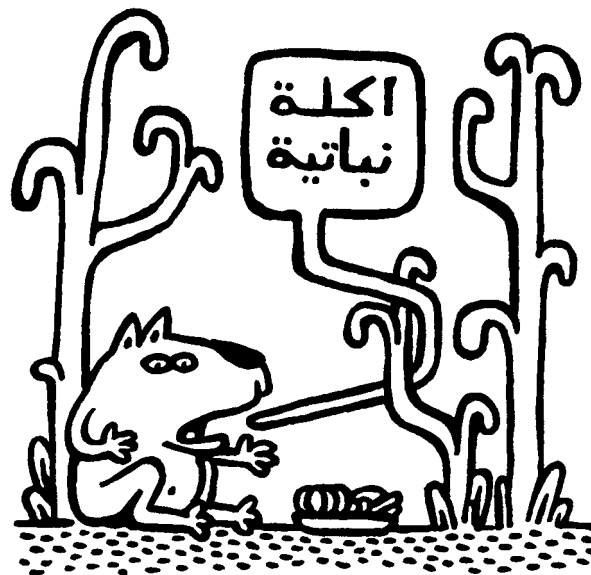
# MÉMOIRES SÉLECTIVES<sup>1</sup>

## LOUISE MICHEL ET LES AUTRES ANIMAUX

Version originale et non abrégée de cet article dans *L'Antispéfeuille* n°6 (mai 2007) téléchargeable sur : <http://antispesite.fr/ee.fr/tracts/Antispesfeuille6.pdf>

**LA PRÉFACE DE L'ÉDITION** de 1886 des *Mémoires* de Louise Michel (1830-1905) avertit qu'elle était alors considérée comme «une ogresse, un monstre à figure humaine, disposée à semer partout le fer, le feu, le pétrole et la dynamite... Au besoin on l'accuserait de manger tout crus les petits enfants» (p.7). Ses mémoires restituent le personnage connu aujourd'hui : une anarchiste, féministe, libertaire et insoumise. Mais on peut encore y découvrir une Louise Michel méconnue, sensible au sort des «bêtes».

Si la légende actuelle a gommé la tendance «animaliste» de cette activiste, elle-même avait déjà peine à faire accepter par ses contemporains sa compassion pour les non-humains : «On m'a souvent accusée de plus de sollicitude pour les bêtes que pour les gens : pourquoi s'attendrir sur les brutes quand les êtres raisonnables sont si malheureux ? C'est que tout va ensemble, depuis l'oiseau dont on écrase la couvée jusqu'aux nids humains décimés par la guerre [...]. Et le cœur de la bête est comme le cœur humain, son cerveau est comme le cerveau humain, susceptible de sentir et de comprendre.» (p.97) Le principe qu'elle pose là est à la base de l'idée d'égalité animale : tous les animaux, humains ou non, ont des droits fondamentaux (vivre et vivre libre), fondés sur leur capacité commune à ressentir plaisirs et souffrances.



Devenir végétarienne à dix ans en France en 1840 était sûrement une singularité, cependant la Vegetarian Society a été créée en Angleterre en 1847. Louise Michel imagine une alimentation chimique comme substitution à la chair, en invoquant ses bienfaits pour la santé humaine plutôt que la souffrance et le droit de vivre des animaux. Malgré cela, elle écrit «chairs putréfiées» (p. 98), laissant percevoir que ce dégoût de la viande par la relation directe au cadavre ne l'a jamais quittée. En outre, sa position envers la vivisection est claire : «Est-ce que toutes ces démonstrations-là ne sont pas connues depuis longtemps aussi bien que les soixante et quelque opérations qu'on fait à Alfort sur le même cheval ; opérations qui ne servent jamais, mais qui font souffrir la bête qui tremble sur ses pieds saignants aux sabots arrachés ?

Ne vaudrait-il pas mieux en finir avec tout ce qui est inutile dans la mise en scène des sciences ?» (p.98).

Lorsqu'elle évoque les carnages de la Commune, elle inclut les oiseaux, touchés eux aussi. Dans sa lutte contre le sexisme, elle compare l'éducation des filles avec l'élevage des agneaux, appelant les unes et les autres à l'insoumission.

«Au fond de ma révolte contre les forts, je trouve du plus loin qu'il me souvienne l'horreur des tortures infligées aux bêtes. [...] Des cruautés que l'on voit dans les campagnes commettre sur les animaux, de l'aspect horrible de leur condition, date avec ma pitié pour eux la compréhension des crimes de la force. C'est ainsi que ceux qui tiennent les peuples agissent envers eux ! [...] Les êtres, d'un bout à l'autre du globe (des globes peut-être !), gémissent dans l'engrenage : partout le fort étrangle le faible.» (p.92)

Pour finir, Louise Michel émet l'idée que toutes les luttes doivent être menées parallèlement et qu'aucune ne doit être éclipsée au profit d'une autre :

«Il faut tout, tout délivrer, les êtres et le monde, les mondes peut-être, qui sait ? Sauvages que nous sommes !» (p. 163)

Ivora Cusack

### Pour Louise Michel, toutes les luttes doivent être menées parallèlement, aucune ne doit être éclipsée.

«J'achèverai ce chapitre par l'accusation, souvent portée contre moi, par certains amis, témoins oculaires. Il paraît qu'à la barricade Perronnet, à Neuilly, j'ai couru avec trop de promptitude au secours d'un chat en péril.» (p.162)

Elle raconte qu'elle a recueilli des animaux dès son plus jeune âge et qu'elle vivait avec toute une ménagerie. Cette proximité avec les non-humains est certainement à l'origine de sa sensibilité à leur égard, rendant insupportable leur mise à mort : «Ainsi, la vue d'une oie décapitée qui marchait le cou sanglant et levé, raide avec la plaie rouge où la tête manquait ; une oie blanche, avec des gouttes de sang sur les plumes, marchant comme ivre tandis qu'à terre gisait la tête, les yeux fermés, jetée dans un coin, eut pour moi des conséquences multiples [...]

Il m'eût été impossible alors de raisonner cette impression, mais je la retrouve au fond de ma pitié pour les animaux, puis au fond de mon horreur pour la peine de mort.

Quelques années après, on exécuta un parricide dans un village voisin ; à l'heure où il devait mourir, la sensation d'horreur que j'éprouvais pour le supplice de l'homme se mêlait au souvenir du supplice de l'oie.»

«Un autre effet encore de cette impression d'enfant fut que jusqu'à l'âge de huit à dix ans, l'aspect de la viande me soulevait le cœur ; il fallut pour vaincre le dégoût une grande volonté et le raisonnement de ma grand-mère, que j'aurais de trop grandes émotions dans la vie, pour me laisser aller à cette singularité.» (p. 157)

1. Les citations dans cet article sont tirées de Louise Michel, *Mémoires*, La Découverte, 2002.



# OPPRESSION DES FEMMES ET EXPLOITATION DES ANIMAUX

1. En effet, si les hommes français sont en moyenne plus grands que les femmes françaises, ne sont-ils pas plus petits que les femmes suédoises ou hollandaises?

LE RAPPORT ENTRE L'OPPRESSION des femmes et celle des animaux peut sembler à première vue lointain. Or, il y a plusieurs angles par lesquels on peut tenter d'approcher ce rapport, qui convergent vers un même constat, qui est celui d'un lien étroit entre le sexisme et la production/consommation de viande (et plus largement, de produits et de sous-produits animaux). Le fondement de l'exploitation des animaux – la supériorité des humains sur les animaux – et le fondement du sexisme – la supériorité des hommes sur les femmes – relèvent en réalité des mêmes présupposés, emploient les mêmes moyens et ont des résultats finalement assez proches. Mais, plus qu'une simple analogie entre deux systèmes d'oppression, certain-e-s y ont vu une véritable co-construction, un lien intrinsèque qui fait qu'ils sont indissociables l'un de l'autre – à condition de bien vouloir ouvrir les yeux.

## À LIRE

**Végétari'elles. Paroles de femmes autour du végétarisme**  
collectif, La Criée, 2004

**The Sexual Politics of Meat: a Feminist-Vegetarian Critical Theory**  
Carol J. Adams, Continuum, 1999 (1990)

## VIANDE ET INÉGALITÉS ENTRE FEMMES ET HOMMES

Les féministes ont rapidement perçu que l'alimentation elle-même était un lieu où s'exprimaient des rapports de pouvoir entre les hommes et les femmes, et que les filles et les femmes avaient un accès très inégal aux protéines animales notamment, et ceci dès l'enfance. On pouvait le constater il y a quelques dizaines d'années encore en France, comme le

souligne en 1992 Colette Guillaumin dans l'article « Le corps construit » : « [...] n'importe qui peut noter que le boucher taille des biftecks "pour les hommes", plus gros que ceux des femmes et des enfants, les "ménagères" en font la demande explicite si ce n'est pas le boucher qui leur propose » (p. 122). Cette différence dans l'alimentation est encore d'actualité mais passe davantage par une intériorisation de la norme : ainsi, les filles et les femmes vont restreindre leur consommation de protéines animales d'elles-mêmes, par souci de rester mince et de ne pas paraître goinfrer...

En effet, ce préjugé selon lequel les femmes auraient besoin de moins de protéines que les hommes est omniprésent, depuis les boîtes de céréales du matin jusqu'aux manuels scolaires et aux sites Internet de nutrition qui relaient des estimations (dont on ne connaît d'ailleurs jamais les critères) sur les besoins d'un homme et ceux d'une femme, forcément inférieurs. Pourquoi? On ne le dit jamais. L'injonction qui est faite aux femmes d'avoir une apparence fragile, d'être fine et menue, a pour corollaire celle faite aux hommes d'être musclés, puissants et forts. D'ailleurs, les hommes végétariens sont plus sévèrement jugés que les femmes végétariennes, car ils s'éloignent trop fortement de l'exigence de virilité contenue dans une côte de porc ou un steak – et plus c'est saignant, plus c'est viril, cela va sans dire.

# L'ÉCOFÉMINISME

**CE TERME PROPOSÉ** par Françoise d'Eaubonne en 1974, établit un parallèle entre la domination des hommes sur les femmes et des humains sur la nature. Les femmes sont en effet souvent associées à cette dernière : elles en seraient plus proches que les hommes, et la nature est personnifiée comme femelle. Ce courant de pensée fait aussi le constat que les premières à devoir faire face aux problèmes écologiques sont des femmes. Les écoféministes se réfèrent à des luttes telles que le mouvement Chipko contre la déforestation, ou la défense de la rivière Narmada contre d'énormes barrages, touchant à la fois l'écologie et à la défense des habitant-e-s, et rassemblant de nombreuses femmes.

Un courant essentialiste existe, mais aussi un écoféminisme « social ». Ce dernier considère que le naturel est construit et utilise des analyses historiques et sociales

– et prend donc en compte que toutes les femmes ne vivent pas la même situation. L'écoféminisme explore plus globalement les connections entre les différents systèmes de domination : patriarcal, raciste, classiste, âgiste, etc. Il a pour stratégie d'aller vers un mode de pensée holiste qui reconnaît la diversité, et de casser les dichotomies humain/nature, masculin/féminin, raison/émotion, actif/passif, esprit/matière, etc., variations infinies justifiant le rapport dominant/dominé. La pensée écoféministe permet notamment une critique efficace de la science et de la technologie, qui trace la limite culture/nature, et transforme en simple matière inerte ce qui relève de la nature. Transformation qui convient particulièrement aux impératifs d'exploitation du capitalisme ! L'écoféminisme propose par exemple de mettre la science occidentale en balance avec les savoirs indigènes des

femmes ou des paysan-ne-s du « Sud ». « Depuis plus de deux siècles, le discours scientifique patriarcal, eurocentrique et anthropocentrique traite les femmes, les cultures non-occidentales et les autres espèces vivantes comme des objets. Les spécialistes sont considérés comme les seules personnes détentrices d'un savoir légitime. Depuis plus de deux décennies, les mouvements féministes, les mouvements du tiers-monde et des peuples indigènes, ainsi que les mouvements écologistes et les ligues de défense des droits des animaux, contestent cette "chosification" et ce déni de la qualité de sujet. » (Vandana Shiva, **Le Terrorisme alimentaire. Comment les multinationales affament le Tiers-Monde**, Fayard, 2001, p. 115).

**Écoféminisme**, Vandana Shiva et Maria Mies, L'Harmattan, 1998.

**The Death of Nature - Women, Ecology and the Scientific Revolution**, Carolyn Merchant, 1980.



PUBLICITÉ DES GALERIES LAFAYETTE EN 2006.



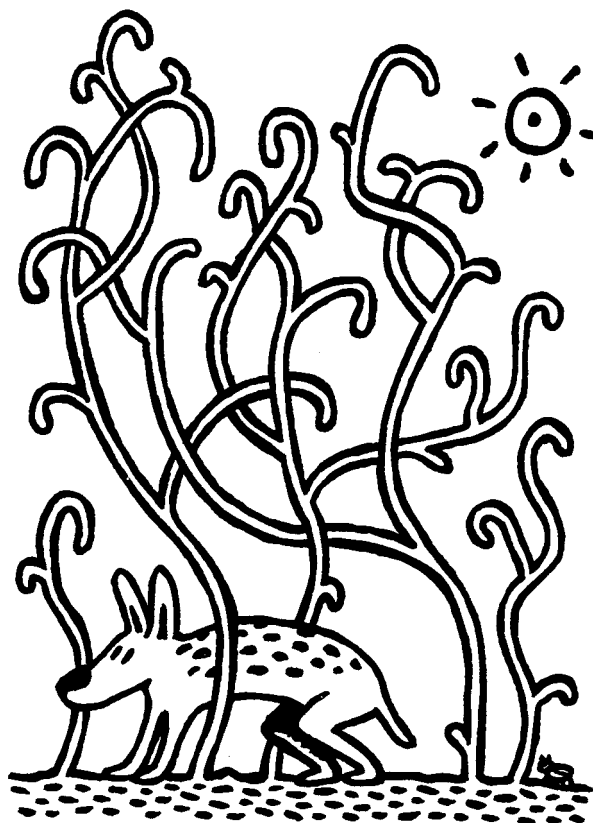
Ces inégalités alimentaires permettent d'expliquer des phénomènes qui ont toute l'apparence du naturel. Dans *Hommes grands, femmes petites: une évolution coûteuse. Les régimes de genre comme force sélective de l'adaptation biologique*, paru en 2008, Priscille Touraille explique la différence de taille entre les hommes et les femmes par ces inégalités alimentaires: ce qu'elle nomme une «politique des protéines» est directement lié à une politique du genre, qui vise à maintenir les rapports de pouvoir entre les hommes et les femmes, en légitimant par la Nature des faits en réalité socialement construits. Si les hommes sont plus grands que les femmes dans une société donnée et à une époque donnée, c'est dû en partie à cette politique des protéines. S'y ajoutent d'autres formes de construction sociale du genre, comme la différence d'exercice physique entre les deux sexes, avec les jeux dans l'enfance<sup>2</sup> ou la pratique sportive dans la vie adulte, par exemple, qui développe différemment la masse musculaire des unes et des autres. On comprend donc comment le rapport à la viande participe au maintien des stéréotypes de genre (en définissant comme viril le fait de manger de la viande) et de la reproduction des inégalités de sexe (en ayant des effets très concrets sur les caractères physiologiques des individus). Mais on peut aller encore plus loin dans l'analyse.

## DEUX SYSTÈMES DE DOMINATION QUI S'ARTICULENT

Outre qu'ils ont des caractéristiques communes<sup>3</sup>, les deux systèmes d'oppression sont interconnectés: ils se nourrissent et se renforcent l'un l'autre, et certaines féministes antispécistes font l'hypothèse qu'ils ont une base commune: «Rosemary Ruether a établi un lien entre la domestication des animaux, le développement des centres urbains, la création de l'esclavage, et les inégalités entre les sexes. Certains anthropologues établissent une corrélation entre la domination mâle et les économies chasseresses. Une écoféministe, Sally Abbott, spécule que l'avènement des religions patriarcales aurait résulté du sentiment de culpabilité dû à la consommation des animaux. Une autre écoféministe, Elizabeth Fisher, propose que l'élevage des animaux a suggéré des méthodes pour contrôler l'activité reproductrice des femmes. Gena Corea montre comment le transfert d'embryon a été appliqué aux femmes après avoir été développé dans l'industrie de l'élevage bovin. Andrée Collard et d'autres argumentent la thèse selon laquelle la bête tuée dans les mythologies héroïques représente la déesse auparavant puissante»<sup>4</sup>. Carol Adams, quant à elle, défend l'idée selon laquelle les animaux sont pensés en négatif, comme des absents, de la même

manière que les femmes (qui sont toujours «l'Autre», comme l'a montré Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième Sexe*). Tandis que les animaux sont littéralement consommés, les femmes le sont virtuellement: l'accès à leur sexualité est libre, à travers la fragmentation et la chosification de leurs corps, notamment dans la publicité ou la pornographie. D'ailleurs, les publicitaires jouent régulièrement sur l'analogie entre une femme et un morceau de viande, de manière plus ou moins subtile. Une publicité des Galeries Lafayette, en 2006, proposait un hamburger d'où surgissait, entre la tranche de tomate et les oignons, la top model Naomi Campbell. Ce n'est d'ailleurs probablement pas un hasard si c'est une femme noire qui a été choisie pour jouer le rôle de la bidoche: Amie Breeze Harper<sup>5</sup> articule féminisme noir et anticolonialisme au «véganisme», qui représente pour elle une manière de «décoloniser les palais» dans une société étasunienne construite sur la supériorité des hommes blancs des classes supérieures, et où la consommation de viande est un héritage de la société coloniale esclavagiste.

On le comprend, tout repose sur une seule et même idée: les hommes doivent dominer la nature – et par nature, on entend les femmes, les indigènes, les noir-e-s, les pauvres... Bref, tout ce qui n'est pas, comme l'homme blanc riche, dans la raison et la culture. Tant que les hommes auront droit de vie ou de mort sur les animaux, les femmes (et autres dominé-e-s) auront du souci à se faire... **Laetitia**



2. Voir les travaux de Colette Guillaumin ou de Thomas Laqueur sur le sujet.

3. Comme tous les systèmes d'oppression, pourrait-on dire: qu'il s'agisse du capitalisme, du racisme ou encore de l'hétérosexisme, les rapports de pouvoir et les systèmes qui les encadrent fonctionnent selon des rôles analogues, qu'il s'agisse de la naturalisation (ou essentialisation) des dominé-e-s par les dominant-e-s ou encore de l'universalisme abstrait porté par ces dernier-e-s.

4. Carol J. Adams, «Anima, animus, animal», *Cahiers anti-spécistes* n°3, 1992.

5. Dans un livre à paraître en mars 2010: *Sistah Vegan! Food, Health, Identity, and Society: Black Female Vegans Speak*.



# Rawa

## Des femmes afghanes en lutte

Texte d'après l'intervention de Sarah, le 16 février 2009 à la Maison des femmes de Paris. Traduction en direct par Lola. Retranscrit par Leila.

### L'OCCUPATION MILITAIRE

« Malheureusement, les gens ont l'impression que l'Afghanistan est un pays libre, et qu'il a été libéré par les États-Unis. Dans un certain sens, on peut dire que c'est vrai. Il est libre pour les violeurs qui s'attaquent à nos enfants, à nos grand-mères et à nos mères. Libre pour les seigneurs de guerre qui commettent tous les crimes sans être inquiétés. Libre pour les seigneurs de la drogue qui produisent 93% de l'opium mondial. Libre pour les bombes des États-Unis et de l'Otan qui tuent des enfants et des femmes innocentes en faisant de prétendues bavures.

On dirait qu'il y a deux images de l'Afghanistan. La première, c'est la version présentée par les médias officiels, une image filtrée par les politiciens afghans corrompus et les médias occidentaux. L'autre image est présentée par les organisations humanitaires internationales, par les organisations démocratiques comme Rawa et d'autres associations et voix démocratiques, et par la majorité pauvre du peuple afghan.

Aux élections présidentielles, après l'occupation des troupes de l'Otan, le peuple avait l'espoir que les élections allaient apporter une forme de liberté, établir la démocratie et libérer les femmes. Très vite, les gens ont compris que Hamid Karzaï, installé par les Américains, allait régner avec les fondamentalistes qui ont gouverné de 1992 à 1996, l'une des périodes les plus noires de notre histoire. Cela a vraiment écrasé les rêves de liberté et de démocratie du peuple. Aujourd'hui [en février 2009], plus de quarante et un pays étrangers sont

présents en Afghanistan. Environ 20 milliards de dollars sont entrés dans le pays. Et huit ans ont passé. Qu'est-ce qui a changé ? On se souvient que les troupes étrangères ont envahi l'Afghanistan avec trois slogans : la libération des femmes, installer la démocratie et la prétendue "guerre au terrorisme". »

### L'OPPRESSION DES FEMMES

« Aujourd'hui, les femmes sont d'une certaine façon supprimées d'une double manière. D'un côté, elles souffrent autant que les hommes de la faim, des maladies, du manque d'accès aux soins. D'un autre côté, elles subissent des viols, des viols collectifs, des kidnappings, des mariages forcés de la part des fondamentalistes. Lorsqu'elles rentrent chez elles, elles souffrent de la violence domestique exercée par leurs pères, leurs maris et leurs frères, parce que nous sommes dans une société machiste.

Selon les officiels américains eux-mêmes, 30% du pays seulement sont contrôlés par le gouvernement de Karzaï. Et 70% par les fondamentalistes, les seigneurs de guerre, les seigneurs de la drogue et les talibans. Ceux-ci ont leur propre armée, leurs propres lois, et traitent les femmes comme ils le souhaitent.

Une jeune fille de treize ans a été violée par treize hommes. La chose honteuse que Karzaï a faite, au bout de deux jours, a été de pardonner aux violeurs. Karzaï continue, huit ans après, à protéger et à honorer les violeurs.

Beaucoup de gens disent que le seul problème en Afghanistan, c'est la violence domestique : c'est absolument faux. Rawa pense que la violence domestique est directement liée à la situation politique, parce que c'est un État sans loi, parce que c'est un système judiciaire corrompu et qui est contre les femmes, et parce que la police et les autorités sont impliquées dans ces crimes. Que reste-t-il aux femmes quand il n'y a nulle part où aller pour obtenir justice ? La seule chose qui leur reste est le suicide. C'est pour cela que le taux de mortalité par immolation est extrêmement important. Dans la province d'Herat, quarante-sept femmes se sont immolées en six mois. Beaucoup de gens, ici en Occident, pensent que l'Afghanistan est libéré parce que les femmes ne sont plus obligées de porter la burqa, et parce que les écoles et les universités leur sont ouvertes, contrairement à l'époque des talibans. À Rawa, nous avons toujours dit que la burqa est quelque chose de plutôt symbolique dans l'oppression des femmes. Parce que l'oppression et la libération des femmes, c'est plus que porter ou non la burqa. Aujourd'hui, les femmes préfèrent même porter la burqa parce qu'il n'y a pas de sécurité.

Les médias se concentrent sur Kaboul, qui est une ville très petite, mais si vous allez dans les autres provinces, vous voyez que les parents ne veulent pas envoyer leurs enfants à l'école.

## RAWA, 30 ANS DE LUTTE EN AFGHANISTAN

FONDÉE EN 1977, Rawa est une organisation féministe qui milite pour la paix, la démocratie, la justice et la laïcité en Afghanistan. Elle est composée uniquement de femmes. Sa fondatrice, la poétesse Meena Keshwar Kamal, a été assassinée en 1987 par la branche afghane du KGB. Ses activités politiques ont été marquées par des manifestations contre l'invasion soviétique de décembre 1979, pour les droits des femmes, puis par la lutte contre les intégristes musulmans, quels qu'ils soient. Aujourd'hui, elle est aussi mobilisée contre l'occupation militaire de l'Afghanistan et le gouvernement maffieux de Karzaï. Ses champs d'action sont à la fois politiques et sociaux. Dans les camps

de réfugiés afghans, au Pakistan principalement, Rawa donne des cours d'alphabétisation et des formations pour les femmes. Elle a créé des orphelinats, et un hôpital à Quetta, au Pakistan. En Afghanistan, Rawa travaille de manière clandestine : elle donne des cours pour lutter contre l'illettrisme, principalement dans les zones rurales. Elle fait un travail politique de résistance, et édite notamment le journal Payan-e-Zan (« Le message des femmes »). Rawa milite pour la création d'un front populaire démocratique, « une forme d'auto-organisation politique seule apte à exprimer les revendications du peuple afghan dans un cadre non-violent ». Site : [www.rawa.org](http://www.rawa.org).

Ils ne veulent pas prendre le risque que leurs filles soient violées, kidnappées, mariées de force et tuées sur le chemin de l'école. Sur le papier, nous avons les lois, mais elles ne sont pas appliquées à cause de la présence des seigneurs de guerre et des fondamentalistes.»

## LE DÉVELOPPEMENT DE LA CORRUPTION

«On dit que les Américains sont venus nous apporter la démocratie avec des B-52. Mais on peut voir que même la liberté d'expression, un des principaux piliers de la démocratie, n'existe pas. Les journalistes qui disent un seul mot contre les seigneurs de guerre et les vendeurs de drogue sont assassinés. Un exemple frappant de l'état de la liberté d'expression est l'histoire de Parwez Kambakhsh, un étudiant en journalisme de vingt-deux ans. Il a seulement imprimé un article sur la religion et les femmes trouvé sur Internet et l'a distribué à ses amis [en 2008, NDLR]. Pour cela, il a été condamné à mort. Après des pressions de la part d'organisations internationales de défense des droits humains, sa peine a été commuée en soixante-dix ans de prison. Un autre exemple criant du manque de liberté d'expression est que Rawa ne peut pas travailler ouvertement en Afghanistan. Nous devons rester dans la clandestinité.

Parlons de la corruption. Malgré les milliards de dollars qui sont rentrés dans le pays, à deux kilomètres du palais, les gens meurent toujours de faim et de froid. Aucun hôpital public n'a été construit. Nous n'avons pas d'électricité. Selon des économistes afghans, si, sur les milliards de dollars qui sont entrés dans le pays, seulement un milliard de dollars avait été réellement dépensé pour la reconstruction et le bien-être des Afghans, le pays aurait changé de visage. Comment espérer que cela s'améliore quand on sait que le chef du département anticorruption a été emprisonné quatre ans aux États-Unis pour des histoires de drogue?»

## LA «GUERRE CONTRE LE TERRORISME»

«Au bout de huit ans, qu'est-il advenu du terrorisme? On voit que les talibans ne sont pas éliminés, mais au contraire de plus en plus puissants. Il y a longtemps, Rawa a alerté la communauté internationale sur le fait que donner du pouvoir à des gens comme les talibans n'était pas seulement dangereux pour les Afghans, mais pour le reste du monde. Nous pensons que l'échec des troupes de l'Otan vient du fait



qu'elles s'appuient sur des terroristes pour en combattre d'autres. Elles donnent des armes et de l'aide à des djihadistes qui ont laissé des souvenirs extrêmement pénibles derrière

## Rawa pense que la violence domestique est directement liée à la situation politique

eux, pour combattre les talibans. Au bout de huit ans, cela a fait naître des questions dans l'esprit de la population. Comment cela se fait-il qu'un pays superpuissant comme les États-Unis ne puisse mettre à bas les talibans? Quels miracles font les talibans? Les Américains peuvent les créer, mais pas les éliminer! Chacun sait que ces petits groupes fondamentalistes de toutes sortes ont été créés pendant la guerre froide contre les Soviétiques.

On peut entendre à la télévision: "Aujourd'hui, on a tué tant de terroristes". Mais qui sont ces terroristes? Ce sont des enfants de quinze ans, très pauvres, payés par les talibans... ce sont des pions, un peu comme vos soldats. On ne peut pas considérer que tuer ces enfants ou des gens qui ne sont pas idéologiquement des leaders talibans soit une réussite dans la guerre contre le terrorisme. ■■■

## ÉLÉMENTS CHRONOLOGIQUES

**1919** Fin de la 3<sup>e</sup> guerre coloniale menée par l'Empire britannique.

**1973** Chute de la monarchie. 1<sup>re</sup> République, fondée par le président Mohammad Daoud.

**1978** Coup d'État du Parti démocratique populaire afghan, pro-URSS. Mohammad Taraki, président de la nouvelle République démocratique d'Afghanistan.

**Décembre 1979** Nouveau coup d'État.

**1979-1989** Première guerre d'Afghanistan. L'armée soviétique et l'Armée nationale afghane s'opposent aux combattants de

l'Armée de libération islamique, les moudjahidines, soutenus par les États-Unis et le Pakistan.

**1989** Retrait des troupes soviétiques. Début de la guerre civile entre talibans, moudjahidines et forces du gouvernement.

**1992** République islamique portée par une coalition de moudjahidines tadjiks dirigée par le commandant Massoud, qui devient ministre de la Guerre. Recrudescence de la guerre civile.

**1996** Prise de Kaboul par les talibans, soutenus par le Pakistan.

**1996-2001** Dictature dirigée par

le mollah Omar. L'Alliance du Nord se constitue en opposition.

**Octobre 2001** Offensive militaire américaine. Fin du régime des talibans.

**Décembre 2001** Gouvernement provisoire d'Hamid Karzaï, président de la République islamique d'Afghanistan.

**Décembre 2001** L'Afghanistan, avec le Turkménistan et le Pakistan, signe la relance d'un projet de pipe-line étasunien.

**Octobre 2004** Première élection présidentielle, remportée par Karzaï.

**2005** Élection d'un parlement.

**2006** Offensive militaire de l'Otan dans le Sud (opération "Méduse").

**Avril 2009** Réintégration de la France dans le commandement militaire de l'Otan.

**Automne 2009** Obama double les effectifs militaires présents en Afghanistan, qui passe à soixante mille soldats. Trois mille militaires français présents en Afghanistan, notamment au sein de la Force internationale d'assistance à la sécurité (FIAS) de l'Otan.

**Octobre 2009** Obama reçoit le prix Nobel de la Paix.



■■■ Depuis le début, Rawa dit: "Visez les requins, pas les petits poissons" et "Si vous êtes honnêtes et que vous voulez vraiment éliminer les terroristes, il faut d'abord commencer par le Parlement, qui est plein de grands terroristes et de criminels".

Aujourd'hui, les États-Unis dépensent en un jour 100 millions de dollars en Afghanistan, et soixante-cinq mille dollars par seconde. Et la communauté internationale dépense chaque jour 7 millions de dollars d'aide. Mais c'est un échec: la situation empire pour la population. Encore une fois, les principales victimes de cette guerre contre le terrorisme sont les femmes et les enfants.»

## POUR LE RETRAIT DES TROUPES

« Pour toutes ces raisons, Rawa est pour le retrait des troupes. Si les pays veulent nous aider, ils peuvent le faire d'une autre façon. Rawa propose des alternatives, moins sanglantes et plus efficaces. Par exemple, affaiblir le pouvoir des criminels présents au gouvernement, désarmer les armées privées des groupes fondamentalistes à travers le pays. Nous disons: "si vous êtes vraiment là pour instaurer la démocratie, pourquoi n'aidez-vous pas les organisations démocratiques?". Nous disons toujours que l'on devrait prendre les choses à la racine. [...] La cause, ce n'est pas seulement les talibans. La cause, c'est le fondamentalisme dans sa globalité, quel que soit le visage qu'il prend. La cause, c'est aussi la politique des pays étrangers qui soutiennent depuis trente ans ces groupes antiscience, antitechnologie, antidémocratiques... Tant que l'on ne se concentre pas sur les causes réelles, on ne peut attendre aucune amélioration pour la démocratie, la situation des femmes et la liberté d'expression.

Pour Rawa, la démocratie ne peut être amenée par les avions des États étrangers: c'est la responsabilité des Afghans, spé-

cialement de ceux qui se considèrent comme des intellectuels et des démocrates. Il est évident que les associations démocrates telles que Rawa sont fragiles. Nous avons besoin de solidarité concrète des démocrates de toute la planète.

Vous devriez faire pression contre vos gouvernements pour qu'ils arrêtent de jouer au chat et à la souris avec les États-Unis et les talibans. Car, dans ce jeu douloureux, c'est la population afghane qui souffre. Je suis convaincue qu'il n'y a pas plus puissant qu'un peuple qui se réveille, qui est conscient et qui lutte.

On nous dit souvent: "si les troupes se retirent, il y aura une guerre civile, ou même pire". Nous répondons: combien de temps resteront-elles pour nous protéger d'une guerre civile? Huit ans ont passé et nous pensons que cela suffit. Les Britanniques ont annoncé qu'ils resteraient en Afghanistan peut-être plus de trente-cinq ans. Si eux prévoient de rester toutes ces années, vous pouvez imaginer que les Américains, eux, voudront rester des siècles. Et l'indépendance que nous avons déjà perdue, nous l'aurons perdue définitivement.

Il est fort possible et très probable que, si les troupes partent, il y ait une guerre civile. Mais, encore une fois, ce sera la faute des Américains et des pays étrangers, qui ont aidé ces criminels en les formant, en leur donnant de l'argent qui les auraient rendus assez puissants pour commencer une guerre civile. Même s'il y a une guerre civile, la présence des troupes de l'Otan ne nous aidera pas. Peut-être que la situation serait pire pour 10% de la population: pour les riches businessmen, les membres du Parlement, les ministres du gouvernement. Mais, pour la majorité des gens, je ne pense pas que la situation empirerait. Et même si c'était le cas, nous devrions affronter le problème un jour ou l'autre. Quel que soit le moment, quand les troupes quitteront l'Afghanistan, il y aura un risque de guerre civile. Si la question est de mourir de toute façon, mieux vaut résister aux fondamentalistes en tant que forces démocrates, que mourir en étant occupés. Et si les troupes quittent l'Afghanistan, les organisations démocratiques se sentiront peut-être responsables et mettront de côté les préoccupations secondaires pour s'unir contre un seul ennemi. Aujourd'hui, nous faisons face à quatre fronts: les talibans, les autres fondamentalistes du Jihad, le gouvernement maffieux et corrompu de Karzaï et quarante et une armées d'occupation. Donc, débarrassons-nous au moins d'un de ces ennemis.» ■

## AGIR

### Collectif

#### Otan-Afghanistan

Le 7 octobre 2009, à l'occasion du huitième anniversaire de l'occupation de l'Afghanistan, le collectif OTAN-Afghanistan a investi le centre de recrutement et d'information de l'armée de terre à Paris pour exiger le retrait des troupes françaises, exprimer leur solidarité avec le peuple afghan de Kaboul à Calais, demander la fermeture des casernes et l'ouverture de bureaux de poste, d'écoles et d'hôpitaux.

[www.otan-non.org](http://www.otan-non.org)



## UNE MILITANTE DE RAWA EN FRANCE

INVITÉE PAR UN COLLECTIF de soutien hexagonal, Sarah, militante de Rawa, a fait une tournée de conférence du 5 au 18 février 2009 dans sept villes: Paris, La Courneuve, Strasbourg, Lyon, Saint-Fons, Valence et Toulouse. Au total, plus de huit cents personnes ont assisté aux débats. Cette tournée avait pour but de permettre à Rawa de rendre compte de la situation en Afghanistan et du combat mené par ses militantes. L'objectif était aussi de montrer qu'il existe, en Afghanistan, des forces éprises de paix et d'égalité et d'appeler à les soutenir,

politiquement, moralement et financièrement, et aussi de dénoncer l'occupation de ce pays et la guerre qui s'y déroule, avec la participation active de la France. Le collectif était composé notamment de la Fédération syndicale étudiante (FSE), l'Union pour le communisme (UPC), le Collectif libertaire anti-sexiste (Clas), Voie prolétarienne-Partisan, Offensive libertaire et sociale, l'Organisation communiste-libertaire-Lyon, Alternative libertaire, la Marche mondiale des femmes et l'union syndicale Solidaires national.



## ÉTATS-UNIS

### PAS DE LIBÉRATION POUR LEONARD PELTIER



ALORS QUE CELA fait trente-trois ans qu'il croupit dans les geôles américaines, Leonard Peltier a reçu une réponse négative à sa demande de libération conditionnelle le 20 août dernier. La Commission des libérations conditionnelles a annoncé qu'il pourra faire une nouvelle demande en 2024, il aura alors soixante-dix-neuf ans. Étant donné qu'il a épuisé tous les recours, son seul espoir reste une grâce présidentielle qui tarde à venir!

[www.csia-nitassinan.org/lpsg](http://www.csia-nitassinan.org/lpsg)

## MALI

### CONTRE LES OGM

ON NOUS A VENDU les OGM car ils étaient utiles aux pays pauvres. Pourtant, une forte opposition existe, en Inde, mais aussi au Mali et au Burkina Faso. En juin dernier, le Forum des peuples, qui s'est réuni au Mali, a tenu à affirmer son opposition aux OGM. En effet, l'inquiétude est grande. En dépit des marches, meetings, communiqués de dénonciation, les multinationales semblent plus fortes – et surtout plus riches – pour convaincre les dirigeants africains. Bref, la lutte continue...



## BANGLADESH

### LUTTES OUVRIÈRES

QUAND CE NE SONT PAS les ouvriers qui auraient disparu, on nous chante souvent la fin de la lutte des classes. Les événements du Bangladesh nous rappellent à la réalité. La violence apparaît bien plus comme une réalité subie qu'un fantôme révolutionnaire...

En juin, un groupe textile a connu une grève de mille huit cents salarié-e-s. Alors qu'un accord intervient, le lendemain, trois « leaders » du mouvement sont licenciés. Immédiatement, une grève redémarre pour demander leur réintégration. La police et les paramilitaires tirent : un mort, de nombreux blessés. Quelques jours plus tard, alors que toutes les usines du secteur sont fermées par précaution, un axe routier bloqué se transforme en champ de bataille : les boutiques qui la bordent sont pillées et incendiées. L'ampleur de l'affrontement peut se mesurer au chiffre des victimes : 150 blessé-e-s, dont 6 par balles, un tué et 20 policiers blessés. Les usines sont attaquées, certaines incendiées!

Le lendemain, 50 000 manifestant-e-s se dirigent vers un complexe, réduisant en cendres 7 usines, 8 000 machines, tout le matériel et les marchandises, des voitures, des camions et des cars. Puis, dans la journée, plus de 50 autres usines sont vandalisées.

Pour endiguer les émeutes, le gouvernement devra faire appel à l'armée et entamer des procédures judiciaires de grande ampleur en engageant des poursuites contre 5 000 ouvriers.

Sources : [www.mondialisme.org](http://www.mondialisme.org)



## ARGENTINE

### SERVICE PUBLIC GRATUIT... DU FOOTBALL

DEPUIS VINGT ANS, l'État argentin a tout privatisé, jusqu'à la collecte de l'impôt. Il ne lui reste plus qu'à offrir « du pain et des jeux ». Des jeux... Récemment, la présidente Kirchner a annoncé que l'État allait assurer la gratuité pour tous des retransmissions télévisées de matchs de football parfois diffusés sur des chaînes payantes. Tout ça pour « garantir le droit de voir le football pour ceux qui ne peuvent pas le payer ». Pour la santé, le transport... pas de nouvelles de ces droits.

## CHILI

### RÉPRESSION DU MOUVEMENT MAPUCHE

LES COMMUNAUTÉS et organisations mapuches (peuple autochtone dont la population est estimée à environ 800 000 personnes et dont le territoire historique se trouve dans le sud du Chili et de l'Argentine) luttent depuis des années pour récupérer leurs terres et les droits sociaux, civils et politiques qui vont avec. Les actions de récupération de terres se terminent souvent de manière violente, avec leurs lots d'arrestations, de blessé-e-s, voire de mort-e-s. On dénombre une centaine de dirigeant-e-s et de membres des communautés mapuches actuellement incarcéré-e-s après des simulacres de procès. L'État chilien applique la justice militaire pour réprimer les militant-e-s mapuches et les mettre derrière les barreaux pour des peines allant de cinq à dix ans. Pour la justice militaire, les accusé-e-s ne sont pas des individu-e-s

ayant des droits, mais des intervenant-e-s de seconde catégorie, ce qui veut dire que celles et ceux-ci peuvent être placé-e-s en isolement, que l'on peut les placer en détention préventive de manière indéfinie, que leurs droits civiques peuvent être suspendus, tout cela pendant la durée de l'enquête, qui peut prendre des années. Les militaires et les policiers, quant à eux, continuent à réprimer les Mapuches dans le sang sans qu'aucun d'entre eux ne soit poursuivi. Une campagne a été lancée pour demander la libération de la centaine de prisonnier-e-s mapuches arrêté-e-s en raison de leurs activités politiques.

Plus d'informations en français sur le site

<http://mapuche.free.fr>

et en espagnol sur

<http://presospoliticospmapuche.blogspot.com>

**entretien** LOIN DES DISCOURS SIMPLISTES SUR LA FIN DU TRAVAIL ET LE CHÔMAGE HEUREUX DANS UNE SOCIÉTÉ D'ABONDANCE, JULIEN MATTERN ANALYSE ICI LA PERTE DE SENS DE L'ACTIVITÉ HUMAINE ET SA DÉMESURE ACTUELLE, QUI NE CESSE D'ENGENDRER DES CATASTROPHES SOCIALES ET ENVIRONNEMENTALES.

# LE TRAVAIL MORT-VIVANT



Entretien avec  
**Julien Mattern**  
Propos recueillis par  
**Guillaume Carnino**  
Mis en forme par  
**Rimso!**

En ce qui concerne la production de nourriture industrielle nécessaire à notre survie quotidienne, tu dis que nous projetons des idées et une réalité du passé. Sémantiquement, on est en effet passé du « paysan » à l'« agriculteur » et, aujourd'hui, nous sommes au « producteur de particules ». Miam miam...

**Julien Mattern** : En l'occurrence, ce genre d'expression technique est là pour neutraliser la souffrance que nous faisons subir aux bêtes et que les personnes qui travaillent dans ce secteur subissent d'ailleurs aussi. Or, quoi que l'on dise, il ne s'agit pas de matière inerte. Le fait de les traiter comme tel n'abolit pas pour autant leur qualité d'être vivant. Cela traduit surtout le caractère monstrueux de l'agriculture industrielle et, plus largement, de notre rapport à la nature. Mais à côté des néologismes, on trouve à l'inverse beaucoup de clichés sur les « produits de la ferme », que ce soit dans les publicités sur le « bio » ou dans les discours que l'on tient aux enfants pour leur expliquer d'où vient leur nourriture. La neutralisation du réel passe ainsi très souvent par l'emploi inconsidéré de termes ou d'images que l'on peut aujourd'hui qualifier de « fantomatiques », car ils n'ont plus aucun rapport avec la réalité qu'ils prétendent désigner. C'est aussi le cas, par exemple, quand on entend parler de « démocratie représentative » alors que n'importe qui réfléchissant un petit peu sérieusement à la question sait que nous n'en sommes plus là, que nous sommes plutôt en présence de formes d'oligarchie qui tolèrent certaines libertés tant qu'elles n'ont pas de

conséquences pratiques. Parler de cela en des termes obsolètes obscurcit considérablement les débats. C'est exactement la même chose lorsqu'il est question du travail salarié comme étant « ce par quoi l'humain se réalise », l'activité par laquelle l'être humain parvient, à force d'efforts, de patience et de savoir-faire, à incarner dans le monde ses valeurs, sa personnalité, ses rêves. Sans doute, à un niveau très général. Mais ce travail-là a disparu, ou quasiment disparu de notre quotidien. En persistant à en parler ainsi, c'est comme si l'on essayait d'habiter un monde qui n'est plus le nôtre avec des valeurs humaines qui n'y sont plus du tout adaptées, manière assez dérisoire de nous rassurer en nous masquant la réalité. Dans notre texte, nous nous penchons plus précisément sur cet aspect un peu fantomatique du travail contemporain.

Vous revenez sur les positions de Hannah Arendt qui parle d'œuvre pour le travail réalisateur. Peux-tu nous en parler et nous dire comment vous articulez cela avec votre critique générale ?

Arendt reproche à Marx d'englober sous la catégorie de travail l'ensemble des activités humaines et, par voie de conséquence, de minimiser certaines évolutions qui sont pourtant décisives, en particulier ce qu'elle identifie comme le recouvrement de l'œuvre par le travail dans nos sociétés modernes. Sans être un spécialiste d'Arendt, je retiens que, pour elle, il y a trois types d'activités humaines : le travail, l'œuvre et « l'action politique ». Le travail, c'est ce qui rattache l'humain au règne animal. « C'est une activité "naturelle" de stricte reproduction de la vie, [par opposition] à l'œuvre, construction d'un monde humain "artificiel", d'un cadre matériel durable à l'abri duquel puissent se dérouler la (re)production biologique et la vie en société. Lorsqu'il travaille, l'humain ne sort pas du domaine de la nécessité, des cycles de création-destruction imposés par la nature. Son activité ne débouche sur aucun produit durable, ceux-ci étant immédiatement consommés et annihilés »<sup>1</sup>. Elle dit que « c'est en effet la marque de tout travail que de ne rien laisser derrière soi »<sup>2</sup>. C'est le cas par exemple de la production de nourriture : les aliments sont consommés immédiatement et, de toute façon, ils pourrissent si nous ne les mangeons pas. C'est donc une activité que nous devons recommencer sans cesse. Arendt ne considère pas que le travail soit forcément mauvais



## À LIRE

Notes & morceaux choisis  
n°8, La Lenteur, 2008.

Les Amis de Ludd.  
Bulletin d'information anti-industriel  
n°5 et 6, La Lenteur, 2009.

Agua ¿ Mercanía o bien común ?  
Horst Rosenberger  
et al., Alikornio  
Ediciones, 2003.

et à réduire au minimum. Pour elle, «le “bonheur”, la “joie” du travail est la façon humaine de goûter le simple bonheur de vivre»<sup>3</sup>, de s’inscrire dans le règne animal. Mais l’humain, c’est aussi l’œuvre, l’œuvre de nos mains, l’ouvrage. C’est fabriquer un objet selon un modèle, avec un commencement et une fin bien délimités. C’est réaliser des produits qui durent et que nous pouvons éventuellement transmettre aux générations futures car «l’usage auquel ils se prêtent ne les fait pas disparaître, [des produits qui] donnent à l’artifice humain la stabilité, la solidité qui, seules, lui permettent d’héberger cette instable et mortelle créature, l’Homme»<sup>4</sup>. Exemple typique: le mobilier traditionnel, que l’on se transmet de génération en génération.

Arendt précise que cette distinction entre travail et œuvre existait dans tous les pays européens et dans toutes les langues. Or, d’après elle, l’époque moderne se caractérise par la disparition de l’œuvre au profit du travail. Ce recouvrement est pour elle une catastrophe anthropologique. Elle dit: «C’est comme si nous avions renversé les barrières qui protégeaient le monde, l’artifice humain, en le séparant de la nature, du processus biologique qui se poursuit en son sein comme des cycles naturels qui l’environnent, pour leur abandonner, pour leur livrer la stabilité toujours menacée du monde humain. Les idéaux de l’*Homo faber*, fabricant du monde, la permanence, la stabilité, la durée, ont été sacrifiés à l’abondance, l’idéal de l’animal *laborans*. Nous vivons dans une société de travailleurs parce que le travail seul, par son inhérente fertilité, a des chances de faire naître l’abondance; et nous avons changé l’œuvre en travail, nous l’avons brisé en parcelles minuscules jusqu’à ce qu’elles se prêtent à une division où l’on atteint le dénominateur commun de l’exécution la plus simple afin de faire disparaître devant la force de travail [...] l’obstacle de la stabilité “contre-nature”, purement de-ce-monde, de l’artifice humain»<sup>5</sup>. Ces remarques ne sont pas incompatibles avec l’analyse marxiste. En effet, cette transformation est presque une condition pour que la dynamique de profit et d’accumulation incessante de capital, de création de richesses, puisse se poursuivre. L’accumulation sans limites demande que la nature

même de la richesse soit de plus en plus instable, fragile, périssable pour satisfaire cette espèce de soif d’extension infinie du capitalisme. L’exemple typique de ce phénomène, depuis les années 1960, c’est l’obsolescence programmée des produits de la grande industrie, qui nous force à acheter et racheter des lave-linge, des réfrigérateurs, des ordinateurs, alors que l’on saurait en fabriquer de plus durables (ceci dit indépendamment de la question des faux besoins). Cette distinction que fait Arendt est donc tout à fait

avec le triomphe du travail, l’humanité régresse vers son origine naturelle, car elle est tout entière tournée vers l’impératif d’abondance, accaparée par les cycles infiniment reconduits de création-destruction de choses éphémères.

### **Vous parlez de légende dorée et de légende noire du capitalisme...**

De façon un peu réductrice, nous avons identifié deux manières d’analyser l’avènement des sociétés du travail. Il y a d’un côté les libéraux qui défendent l’idée que les sociétés

## **«Le monde pour lequel il s’agit de se battre est un monde qui réduirait considérablement la distance entre les activités humaines et leurs produits»**

compatibles avec ce que voyait Marx. Cependant, elle apporte quelque chose de plus en pointant le changement de nature de l’activité humaine que provoque l’accumulation sans fin, et en soulignant la perte irrémédiable que cela représente. En ce sens, la société dans laquelle nous vivons peut être décrite comme une société de désœuvrement, puisque le travail a quasiment perdu toute dimension d’œuvre. L’époque moderne a donc tort de se voir comme un monde très humanisé, car s’il l’était réellement, l’œuvre y aurait toute sa place. En fait,

humaines se sont lancées dans l’industrialisation sur la base d’une promesse d’abondance. Cela qui expliquerait pourquoi les masses laborieuses ont accepté de se dessaisir de leur pouvoir et d’aller travailler dans les usines, les mines, etc. Elles auraient accepté tout cela pour accéder à la consommation de marchandises et de biens qui autrefois étaient réservés aux classes supérieures. C’est de cette manière que les libéraux expliquent l’avènement du capitalisme. Bien sûr, c’est une vision caricaturale. Toutefois, si nous nous ■■■

1. Mathieu Amiech et Julien Mattern, «Remarques laborieuses sur la société du travail mort-vivant», *Notes & morceaux choisis n°8*, La Lenteur, 2008, p. 26.

2. Hannah Arendt, *Condition de l’homme moderne* [1958], Pocket (Agora) 1983, p. 132, cité dans M. Amiech et J. Mattern.

3. *Ibid.*, p. 153.

4. *Ibid.*, p. 187.

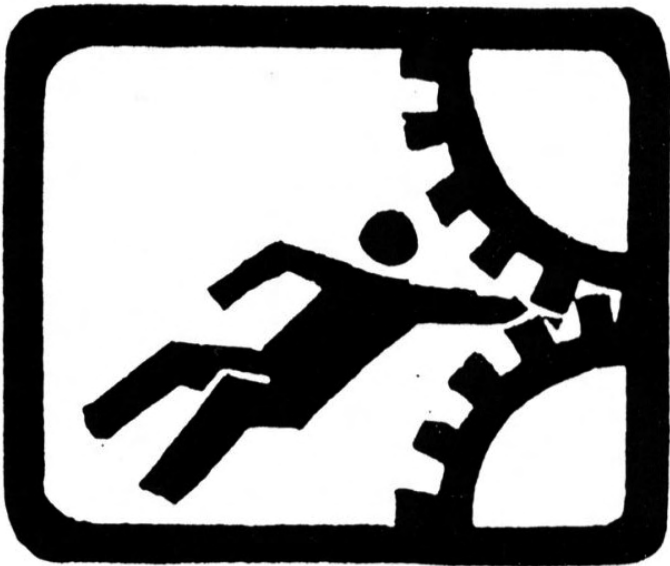
5. *Ibid.*, p. 176.

## **BIEN COMMUN ? BIEN PUBLIC**

«CE N’EST PAS SEULEMENT à propos de l’eau que les gens confondent bien public et bien commun. École publique, santé publique, transports publics, etc., ce qui est public est géré par les institutions publiques, comme des mairies, des conseils régionaux, des offices, des ministères, sauf en cas de concession administrative à des entreprises privées (gestion de l’eau, écoles privées sous contrat, etc.). Voilà en quoi consiste le Welfare, implanté en Europe après la Seconde Guerre mondiale. Le contrat social établi à cette époque entre les syndicats et les gouvernements successifs a permis à l’État de s’emparer des biens communs et de l’eau. De la même manière que les pouvoirs publics ont ainsi cherché à favoriser l’industrie automobile, ils ont préparé la gestion privée de l’eau, en construisant les grandes infrastructures hydrauliques. Celles-ci étaient financées par les impôts, tarifs et redevances,

qui gonflaient en retour le budget de l’État. Ce qui est public est géré par l’État, ce qui est communal, par les membres de la communauté.

Le secteur public nécessite un arsenal réglementaire et une police pour l’appliquer. La loi sur l’eau du 2 août 1985 — votée par la Chambre à majorité socialiste — met fin à une définition, vieille d’un siècle, de l’eau comme bien commun, pour introduire dans son premier chapitre la phrase: “L’eau, un bien du domaine public géré par l’État”. Les bassins hydrographiques peuvent compter sur l’appui de toutes sortes de polices, et possèdent leurs propres gardiens. Les biens communaux n’ont pas besoin de police, ils sont protégés par les membres de la communauté». «Entretien avec Ramón Germinal», *Les Amis de Ludd. Bulletin d’information anti-industriel*, n°s 5 et 6. La Lenteur, 2009, pp. 141-142.



■■■ intéressons historiquement à ce qui s'est passé, il est indubitable que la promesse de l'abondance, l'envie d'accéder aux richesses, ont eu un rôle pour certaines fractions des classes dominées. Mais, évidemment, nous pouvons aussi dire que le rôle principal a été joué par la force brute et coercitive. C'est la légende noire

étape nécessaire. D'après lui, elle permettait d'en finir avec des sociétés parfois équilibrées mais en tout cas médiocres. C'était un passage quasi obligatoire pour atteindre le communisme, c'est-à-dire à la fois l'abondance et l'égalité.

#### Il y aurait aujourd'hui une crise du travail...

La crise du travail est complètement inhérente au capitalisme. Pour résumer: la dynamique capitaliste s'appuie sur la mise en valeur du travail humain mais, en même temps, il est rentable de remplacer les travailleurs-euses par des machines. Il y a donc un double mouvement d'aspiration et de refoulement du travail humain, qui fait que nous sommes toujours dans une crise. Ceci dit, l'idée de crise, ou même de fin du travail, est quelque chose qui est monté en puissance depuis les années 1970. Rifkin en a fait son fameux livre<sup>6</sup> dans les années 1990, dans lequel il pronostiquait la fin du travail. L'idée, c'est que, jusque dans

d'automatiser des pans entiers de la gestion dans la production, il y a eu une accélération de l'obsolescence humaine au travail. L'économie a donc de plus en plus de mal à trouver de nouveaux gisements, de nouveaux marchés, de nouvelles voies de croissance pour compenser l'automatisation. Il y a, depuis trente ans, une tendance lourde à un chômage latent dans les sociétés occidentales. Cette tendance est plus ou moins compensée, dissimulée, triturée dans les chiffres, mais on voit mal comment on pourrait en sortir en restant dans le cadre économique actuel.

#### Est-ce que vous rattachez la notion de désœuvrement à celle de crise du travail?

La notion de désœuvrement est beaucoup plus large que celle de crise du travail. Il y a une crise du travail dans le sens où il y a de moins en moins de tâches humaines qui sont rentables du point de vue du capital. Mais il nous semble encore plus important de montrer que même les personnes qui ont du travail et qui

## «L'être humain a besoin de réaliser des œuvres, des produits qui durent et qui peuvent éventuellement être transmis aux générations futures»

du capitalisme – qui est d'ailleurs beaucoup moins légendaire que l'autre. Karl Marx, Edward Thompson, Rosa Luxemburg et d'autres ont insisté sur le caractère barbare et brutal de cette évolution. On a dû exproprier, forcer, assassiner des personnes pour imposer les premières étapes du développement industriel. Marx avait bien vu que ce développement faisait appel aux pires instincts de l'humanité. Cela ne l'empêchait d'ailleurs pas, au final, d'avoir un avis très ambigu là-dessus, puisqu'il n'était pas loin de penser que c'était une

les années 1970, la tendance à la mécanisation et au remplacement du travail humain par des machines avait toujours été contrebalancée par l'ouverture de nouveaux marchés, soit dans les sociétés elles-mêmes, où l'industrie s'est mise à vendre des choses qui étaient auparavant produites de façon autonome, soit à l'extérieur, par la conquête des marchés étrangers. C'est comme cela que la crise mécanique du travail a été retardée. À partir des années 1980, en revanche, avec l'arrivée de l'informatique, qui permet

peuvent être rentables de point de vue du capital – et il y en a de moins en moins – sont tout aussi désœuvrées que les autres. Elles ont une place plus enviable en quelque sorte puisqu'elles ont un salaire, ce qui n'est pas négligeable. Pourtant, leur travail n'a le plus souvent qu'un sens dérisoire, ou pire, indigne. C'est d'ailleurs pourquoi il y a tout une action idéologique aujourd'hui sur cette question, afin d'insuffler autoritairement (et superficiellement) du sens là où il n'y en a pas, ou à la place du véritable sens qu'il faut occulter. C'est surtout de cela qu'il s'agit quand, dans les entreprises, on entend parler de «nouveau service public», de «développement durable» ou de «responsabilité sociale de l'entreprise».

6. Jeremy Rifkin, *La Fin du travail*, La Découverte, 1997.

## ITER OU LA FABRIQUE D'ABSOLU

DANS UN ARTICLE de **Notes & morceaux choisis**, Bertrand Louart montre bien comment les nucléocrates rêvent de mettre la fusion nucléaire en place. Ce projet illustre le genre de fantasmes qui anime les élites techno-scientifiques, puisqu'il s'agit de réaliser l'absolu sur Terre, de faire descendre sur Terre des conditions que nous ne trouvons que dans le Soleil, ou plutôt dans les étoiles, et de les mettre au service de l'Homme. Il y a là-dedans un aspect indéniablement fascinant, même s'il

en émane aussi une profonde impression de vanité. Surtout, ce qui n'est jamais dit ou jamais vu dans ce genre de projet, c'est son côté entropique. Car nous n'avons jamais rien sans coût. Des ambitions démesurées se payent forcément à un moment ou un autre, d'une manière ou d'une autre. Les conséquences de ce type de projets risquent fort d'être elles-mêmes démesurées, bien que l'on fasse tout pour les dissimuler.

#### Si nous constatons que cela fonctionne de moins en moins, quelles sont les options qui s'offrent à nous?

Devant la crise du travail, qui est une crise économique très profonde, nous

avons distingué une position de droite et une position de gauche. Celle de droite, défendue par le grand patronat et toute la classe intellectuelle qui gravite autour, consiste à dire qu'il faut que la classe ouvrière, les salariés des pays occidentaux, fassent des sacrifices pour pouvoir rester compétitifs par rapport aux autres pays. C'est un positionnement tout à fait classique qui va de la droite au PS, lui aussi converti à l'idée de concurrence internationale. Quant aux positions de gauche, elles sont de deux types, assez contradictoires entre eux. Celle, classique à gauche, portée médiatiquement par ce que l'on appelle aujourd'hui l'extrême gauche, consiste à dire qu'il faut une grande relance économique car le travail est et restera le socle de notre société. Il faut des investissements, de la consommation, pour que nous repartions, comme dans les Trente Glorieuses mais en plus égalitaire, dans un processus qui donnerait du travail à beaucoup plus de gens et leur permettrait en plus de jouir des fruits de cette production. L'autre position, toujours de gauche et souvent portée par des écologistes, consiste à dire que, non, il ne faut pas faire cela, parce qu'en gros il y a déjà suffisamment d'autoroutes en France et que nous n'allons pas nous lancer dans des grands travaux de ce type : il y a suffisamment de choses qui sont produites et il faut plutôt prendre acte de l'abondance permise par la société industrielle et la répartir de façon beaucoup plus équilibrée. Il faudrait notamment découpler l'accès à l'abondance de la participation directe à sa production, et réduire autant que l'on peut cette dernière, car tout ce qu'il faut pour bien vivre est déjà là. Il ne sert pas à grand-chose de s'attarder sur les projets de relance qui idéalisent la période des Trente Glorieuses et qui nient les catastrophes en chaîne qui en découlent. La question agricole est par exemple assez criante. Quant à l'autre position, de type « droit à la paresse grâce à l'abondance marchande », elle traduit une grande méconnaissance des besoins fondamentaux de l'humain, en particulier celui de se réaliser dans des œuvres. Surtout, elle ignore la nature réelle de cette abondance produite par le monde industriel : fausse et particulièrement nuisible du point de

vue de ses conditions de production et de ses retombées écologiques. Ne pas voir ce triomphe de la camelote pour ce qu'il est, c'est souscrire à un idéal terriblement naïf, et qui plus est mortifère dans ses conséquences. Le point de départ aujourd'hui, c'est donc d'être beaucoup plus lucide sur la fausseté des richesses produites par la société industrielle, et non pas d'espérer les répartir entre tous.

#### **Vous remettez en cause le mode de production industriel ?**

Oui, comme beaucoup de personnes l'ont fait depuis les années 1960. Des gens par ailleurs très modérés, et d'autres plus radicaux, ont pris position contre la division industrielle du travail et contre la mécanisation à outrance, au nom d'une conception différente de la vie. Ivan Illich, par exemple, a montré que tendance-là n'avait rien de rationnel : que les transports de masse créaient de l'immobilité, que la médecine moderne multipliait les pathologies, etc. Alors, oui, nous critiquons le mode de production industriel, tout en précisant de suite que nous n'avons pas de solution à proposer à la place. En tout cas, pour nous, le monde pour lequel il s'agit de se battre est un monde qui réduirait considérablement la distance entre les activités humaines et leurs produits. Ce n'est pas une société où personne ne travaillerait parce qu'il suffirait d'appuyer sur un bouton pour que tout nous tombe tout cuit dans le bec, c'est-à-dire le fantasme qui nous est implicitement servi par beaucoup, y compris à l'extrême gauche.

#### **Ne pouvons-nous pas considérer les centrales nucléaires comme des œuvres au sens d'Hannah Arendt ?**

Je ne voudrais pas parler à la place d'Arendt. Mais, d'une certaine manière, oui, puisque ce sont des objets, des réalités malheureusement durables – pas autant toutefois que leurs déchets, qui eux sont très durables, comme nous le savons. Nous pouvons même dire que les centrales sont la concrétisation d'idées, la matérialisation de théories très abstraites (même si celles-ci sont d'emblée instrumentales). Alors, oui, en un certain sens, ce sont des œuvres. Mais, la grande différence,

c'est qu'elles sont complètement hors de portée des gens ordinaires. Personne ne peut fabriquer de l'énergie nucléaire sans infrastructure industrielle. Cela demande la mise en marche, en mouvement, d'une énergie humaine, financière et matérielle considérable. Cela demande des conditions sociales très particulières, pour garantir la sécurité des installations, de l'approvisionnement, des flux de matières toxiques... Donc, nous sommes déjà dans une société de masse, très centralisée, en tout cas non démocratique. Il est navrant que nos sociétés modernes aient mis tout leur génie et leur volonté dans des réalisations de ce genre.

#### **Plus l'époque moderne s'efforce de mettre ses œuvres dans des procédés et des processus gigantesques et plus les humains sont réduits à faire du «Travail», c'est-à-dire du travail aliéné.**

Tout à fait. Comme de simples rouages. D'ailleurs, ils travaillent à la fois pour faire fonctionner ces «œuvres» et également pour en consommer les produits. L'entreprise de conditionnement de masse qu'est la publicité achève de transformer les loisirs ou la simple consommation en une forme de travail. ■

**A VISITER**  
[netmc.9online.fr](http://netmc.9online.fr)  
 site de la revue «Notes & morceaux choisis»



# LA CASE DE SANTÉ



## UN CENTRE DE SANTÉ COMMUNAUTAIRE

FRUIT D'UNE VOLONTÉ D'AGIR POLITIQUEMENT DANS UN QUARTIER POPULAIRE DE TOULOUSE, LA CASE DE SANTÉ PRATIQUE LA MÉDECINE DANS LA GLOBALITÉ EN S'INTÉRESSANT AUX PROBLÈMES SOCIAUX DES PERSONNES FRÉQUENTANT CE LIEU ORGANISÉ DE MANIÈRE NON-HIÉRARCHIQUE.

**LA CASE DE SANTÉ** a vu le jour en août 2006 dans le quartier Arnaud-Bernard, à Toulouse. Ce centre de santé «pas comme les autres» réunit actuellement deux infirmières, deux médecins généralistes, un psychologue, trois travailleurs sociaux et un animateur en santé communautaire. L'équipe met en avant une autre façon de s'organiser, une approche globale de la santé et un travail communautaire. On peut considérer la Case de santé comme l'héritière des centres de santé de la banlieue rouge parisienne des années 1960, qui marquent le renouveau de la médecine sociale. Pour répondre à la demande de médecins qui souhaitent exercer avec un autre statut que celui de médecin libéral, les municipalités communistes ouvrent des centres de santé municipaux. Ces centres sont souvent considérés par les médecins exerçant en libéral comme leur faisant une concurrence déloyale, et l'Ordre des médecins et les institutions médicales ne les voient pas d'un bon œil.

C'est aussi le cas de la Case de santé, qui a dû ouvrir ses portes dans la semi-clandestinité, l'agrément de la Direction des affaires sanitaires et sociales (DRASS) lui ayant été refusé. Pour pouvoir mener à bien son projet, l'équipe a dû monter une association et Charles, l'un des initiateurs du projet, a pris le statut de médecin libéral.

Une entreprise risquée, qui aurait pu lui valoir les foudres du Conseil de l'ordre. Après la réhabilitation des lieux par les initiateurs-trices de la Case de santé et des habitant-e-s du quartier, la Case de santé ouvre ses portes, et le bouche-à-oreille ne tarde pas à porter ses fruits. En 2008, une nouvelle demande d'agrément est faite. Pas de refus cette fois-ci, mais une obtention par défaut. La DRASS a en effet quatre mois pour instruire le dossier et vérifier que toutes les conditions techniques sont conformes (accès des personnes handicapé-e-s, nombre d'infirmier-e-s, porte pare-feu, etc.). Si, au bout de ces quatre mois, elle ne s'est pas prononcée, l'agrément est accordé. Est-ce à dire

que la DRASS, qui n'est pas censée juger les projets qui lui sont soumis sur le fond, se réserve le droit de le faire de cette manière? La Case de santé rencontre également des difficultés avec les institutions qui lui allouent des subventions. Celles-ci considèrent que les travailleurs sociaux mettent la structure en péril et que, dans un centre de santé, on devrait se contenter de pratiquer des actes de soin (tout le contraire du projet en question!). Elles ne lui allouent donc qu'un minimum de subventions, pensant sans doute prévenir toute critique à leur égard.

À l'origine de la Case de santé, on trouve donc l'envie de s'organiser autrement, de manière non hiérarchique, et de faire du politique au niveau local, au niveau du quartier. La médecine n'est somme toute qu'un outil comme un autre qui permet de s'organiser pour agir dans le quartier. S'organiser autrement, cela signifie avoir un fonctionnement collectif et non hiérarchisé, prendre les

---

**La médecine n'est somme toute qu'un outil comme un autre qui permet de s'organiser pour agir dans le quartier.**

---

usagers et usagères en charge de façon globale. Dans ce centre de santé, on ne se contente pas de multiplier les actes de soin, mais on pense la personne comme un-e individu-e avec une personnalité et des problèmes particuliers dus à sa place dans la société. Si l'un des médecins identifie une problématique particulière chez l'usager-e présent-e dans le cabinet, elle passe le relais aux éducateur-e-s spécialisé-e-s, qui mettent tout en œuvre pour tenter de régler ledit problème. Les usager-e-s ne participent pas à l'heure actuelle aux prises de décision mais c'est l'un des projets de l'équipe, qui souhaite mettre en place trois collèges : un collège des travailleurs de la Case de santé, un collège des usager-e-s et un collège des partenaires. Pourquoi? Parce que, lorsque l'on est face à une problématique particulière, à moins d'un changement radical de société, l'on ne peut pas tout régler et que les membres de la Case de santé estiment que c'est aussi aux individu-e-s concerné-e-s de s'organiser et de prendre leurs affaires en main. D'un point de vue plus pragmatique, en ce qui concerne la rémunération des membres de l'équipe, celle-ci est fondée sur l'équité salariale, le salaire de chacun-e étant calculé en fonction du nombre de personnes à charge et de l'ancienneté dans la structure.

### AGIR

**La Case de santé**  
17, rue Arnaud-Bernard  
31000 Toulouse  
[www.casedesante.org](http://www.casedesante.org)







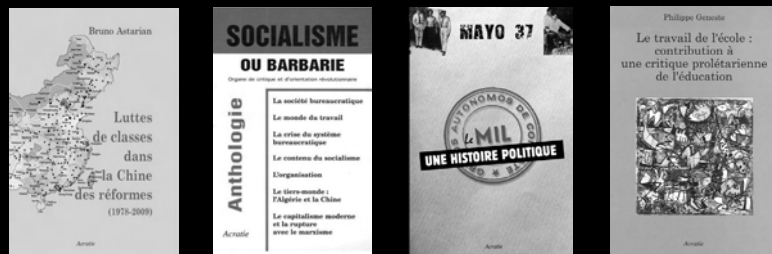
Un éditeur indépendant  
En collaboration avec la librairie Quilombo.  
www.librairie-quilombo.org

## ACRATIE ÉDITIONS DE CLASSE RÉVOLUTIONNAIRE

LES ÉDITIONS ACRATIE, c'est, à la base, une seule personne, militant dans diverses organisations libertaires depuis les années 1960 et qui, fort des expériences des revues **Noir et rouge**, du Mouvement du 22 mars et de La Lanterne noire, se décide en 1982 à monter sa propre maison d'édition. Jean-Pierre Duteuil, alors militant à l'OCL, travaille dans une imprimerie et peut y éditer à peu de frais. Constitué en association loi 1901, il assume tout, du choix éditorial à la composition, imprimant lui-même jusqu'en 1989. Il travaille sans employé et s'avoue « pas particulièrement organisé », sans véritable collection. Mais Acratie, malgré tout, est un incontournable de la littérature libertaire – parmi les ouvrages les plus vendus, on peut citer :

- J.-P. Duteuil, Nanterre 68. **Vers le mouvement du 22 mars** (3 000 exemplaires vendus) ;
  - Vanina, **Corse la liberté pas la mort** (2 000 exemplaires vendus) ;
  - G. Fontenis, **L'Autre Communisme** (1 200 exemplaires vendus, épuisé) ;
  - N. Chomsky, **Écrits politiques** (1 100 exemplaires vendus) ;
  - H. Dunor, **Longwy 82-88 autonomie ouvrière et syndicalisme** (800 exemplaires vendus, épuisé)
  - **Anthologie Socialisme ou barbarie** (800 exemplaires pour l'instant).
- Et puis deux classiques, **Enseignement de la Révolution espagnole** et **Los Incontrolados** qui atteignent les 1 000 exemplaires et sont loin d'être épuisés.

Un échec : **Chroniques ordinaires du colonialisme** (2002), de J. Péra, n'a pas trouvé ses lecteurs « alors que, selon moi [J.-P.



Duteuil], c'est l'un des meilleurs Acratie. Et, au contraire, bonnes surprises avec **Moldavie ex-soviétique** et **Les Aroumains**, de N. Trifon, épuisés (600 et 800 exemplaires)».

Les éditions Acratie sont diffusées d'abord par Distique, diffuseur « alternatif », puis le catalogue est repris par Dif'pop', plus militant. Sans service de presse, Acratie ne participe à « aucun salon officiel bien entendu, seulement des "militants". Les tirages oscillent entre 600 et 1 200 exemplaires (sauf au début jusqu'à 3 000) Éditer de manière indépendante reste une activité périlleuse car quasi confidentielle. Difficile aussi de s'organiser entre petits éditeurs : « Je regrette qu'il n'y ait pas plus d'informations qui circulent, quant aux projets, entre les éditions militantes plus ou moins libertaires.

Pourtant, les "salons" comme ceux du FSE à Paris, du Cira à Marseille, etc., fonctionnent bien et montrent qu'il y a, depuis quelque temps, un regain d'intérêt pour l'écrit au détriment de la quincaillerie et des T-shirts. On constate quand même que ce sont des organisations ou des groupes politiques qui les organisent, et jamais les éditeurs entre eux ». Si Acratie publie des titres signés OCL, on y trouve aussi des auteurs « classiques » et beaucoup de livres sur le mouvement révolutionnaire, mais aussi des ouvrages traitant de géopolitique ou d'histoire, tout simplement. Pour l'instant, le catalogue compte une soixantaine de titres...

ACRATIE L'Essart - 86310 La Bussière  
05 49 48 58 31 | editions.acratie@orange.fr



La Case de santé fait donc de la médecine autrement, ne se contentant pas de pratiquer des actes de soin mais prenant en compte la dimension sociale de la vie de l'individu-e, ses éventuelles difficultés dans la vie quotidienne (accès au logement, défaut de papiers, toxicomanie, etc.). Cela lui a permis d'identifier des problématiques particulières, celle des femmes, des sortant-e-s de prison, des migrant-e-s, et de mettre en place des actions de promotion de la santé destinées à ces différentes populations. Grâce à son partenariat avec l'Apriss (Association pour la réduction des risques et l'information sur la sexualité), une permanence ouverte aux femmes le mardi matin leur permet de venir chercher des réponses à leurs questionnements, leurs difficultés et leurs doutes en ce qui concerne la sexualité, le choix de la contraception, les rapports hommes-femmes, etc. Un programme spécifique a été mis en place à destination des personnes migrant-e-s, dont les difficultés sont souvent multiples (problèmes administratifs, accès à la santé, au logement, obstacle de la langue, etc.), mais celui-ci s'intègre dans le déroulement normal des consultations, ce qui permet d'éviter de stigmatiser des personnes déjà fragiles. Un programme spécifique a également été mis en place dans les mêmes conditions pour les personnes qui sortent de prison et qui se trouvent elles aussi souvent confrontées à de multiples difficultés (pas de logement, pas de couverture sociale, voire pas de papiers, etc.).

Le travail communautaire, c'est-à-dire mettre en œuvre tout ce qui peut créer du lien entre les habitant-e-s du quartier, fait partie intégrante du projet de la Case de santé. C'est ainsi que, tous les jeudis, elle offre un espace gratuit aux chibanis (les vieux migrants maghrébins retraités, qui sont en nombre dans ce quartier de Toulouse). Ceux-ci, qui sont venus travailler en France à l'époque des Trente Glorieuses, sont dans une situation d'errance perpétuelle, ne sachant plus où aller, et sont parfois isolés. Ils sont confrontés à un terrible dilemme : rester ou rentrer « au pays ». La Case de santé met à leur disposition une salle où ils retrouvent l'équipe et des usager-e-s autour d'un repas, d'un thé ou d'un café, pour discuter, jouer aux dominos, regarder une vidéo ou se faire aider dans leurs démarches administratives, etc. Même si cet aspect de leur projet n'a sans doute pas été assez développé par le passé par manque de temps, les membres de la Case de santé souhaitent poursuivre dans cette voie et mettre en place d'autres projets pour dynamiser la vie sociale du quartier. **Albertine S.**

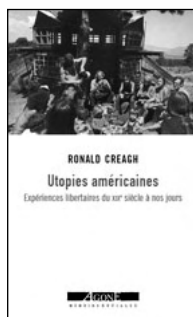
## NOUVEAUTÉS



Yves Frémion  
Nautilus  
240 pages

### PROVO AMSTERDAM, 1965-1967

**AUGMENTÉ** de témoignages et de documents, voici un livre qui nous rappelle le caractère précurseur du mouvement Provo et de ses héritiers (Krakers, Kabouters, etc.): inventeurs de formes de contestation facétieuses et non violentes (même si elles tournaient parfois à l'émeute), ils ont expérimenté le municipalisme libertaire avant Bookchin, engagé la lutte contre les industries polluantes et la suprématie de la voiture. Et construit, aussi, leurs institutions parallèles: en ouvrant des squats pour tous, en organisant une industrie alternative de l'habillement sous forme de petites unités artisanales autogérées, en tenant régulièrement des marchés de rue, en créant théâtre, clinique et village-vacances alternatifs, etc. Autant d'expériences, autant d'inspirations pour les révolutionnaires d'aujourd'hui.



Ronald Creagh  
Agone, 2009, 400 p.

### UTOPIES AMÉRICAINES EXPÉRIENCES LIBERTAIRES DU XIXÈ SIÈCLE À NOS JOURS

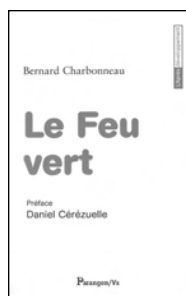
**SPECIALISTE** de l'histoire de l'anarchisme aux Etats-Unis, l'auteur dresse un vaste panorama des tentatives expérimentées durant près de deux siècles pour vivre au quotidien suivant une autre logique que celle de la société dominante, du voyage du socialiste gallois Robert Owen en 1825 aux communautés actuelles. Si, pendant longtemps, ces expériences ont été marquées du sceau de la marginalité et se sont heurtées à la méfiance, sinon à l'hostilité des majorités silencieuses, aujourd'hui les communautés utopiques préfigurent souvent des évolutions souhaitées voire attendues par un public qui les dépasse largement, notamment dans le domaine de la défense de l'environnement. Présenter cette somme impressionnante d'expériences permet aussi d'en finir avec quelques débats biaisés sur les moyens d'un changement social radical et de démontrer qu'elles participent d'une lutte globale contre un système conçu comme un bloc et qu'il faut donc attaquer de toutes parts...



Entretiens avec  
Diego Abad  
de Santillan,  
Félix Carrasquer,  
Juan Garcia Oliver,  
José Peirats  
Les Éditions libertaires,  
coll. A contretemps,  
2009, 252 p.

### A CONTRETEMPS D'UNE ESPAGNE ROUGE ET NOIRE

**CEUX QUI** connaissent l'excellent bulletin de critique bibliographique et d'histoire du mouvement libertaire, A contretemps, seront heureux de retrouver dans le premier volume de la collection éponyme ces quatre entretiens avec des acteurs majeurs de la CNT-FAI à l'époque du « bref été de l'anarchie ». Ceux, plus nombreux, qui ne le connaissent pas trouveront dans ce livre de belle facture une occasion de découvrir le remarquable travail de cette revue. Sur un sujet souvent abordé dans le registre de la commémoration, ce volume aborde avec originalité ces événements à hauteur d'homme, sans en masquer la complexité ni la difficulté pour des militants expérimentés à lutter contre le retour de la raison d'État.



Bernard  
Charbonneau  
Préface de Daniel  
Cérézuelle  
Parangon/VS, 2009,  
224 p.

### LE FEU VERT

**PARU EN 1980**, cette réédition vient combler le manque de livres disponibles de l'auteur et, surtout, proposer un bilan prémonitoire du mouvement écologiste. Il présente les origines de la révolution écologique, les fondements et les lacunes de cette mouvance avant d'esquisser les grandes lignes d'une véritable politique pour ce mouvement. À cet égard, il insiste notamment sur la nécessité d'une « politique économique non économiste » et sur la lutte contre les ravages de l'industrie du loisir: « Ce n'est pas Billancourt, mais Saint-Tropez en août qui ferait désespérer de l'homme. » Ce livre d'une lucidité exceptionnelle analyse les contradictions et les risques de récupération du mouvement écologiste, tout en lui proposant des moyens et des objectifs radicaux afin de sauver la nature sans sacrifier la liberté.



André Tosel  
éditions Kimé,  
346 pages

### UN MONDE EN ABÎME ESSAI SUR LA MONDIALISATION CAPITALISTE

Alors que le mouvement altermondialiste semble être entré dans une phase de déclin, l'auteur fait utilement le point sur les différentes théories critiques de la mondialisation: Zygmunt Bauman et le capitalisme liquide, la théorie des systèmes-mondes de Wallerstein, le concept d'Empire selon Negri, etc. Contre la dynamique de la production pour la production et l'autoliquidation de la démocratie, l'auteur en appelle à un communisme de la finitude, à une reprise du projet révolutionnaire: la création de rapports de force susceptibles d'engager un processus de démarchandisation et de démilitarisation, une coordination des luttes débouchant sur des expérimentations collectives in vivo, et sur « un monde abritant la possibilité ontologique de l'être en commun, d'un sens commun, d'une volonté commune, d'un bien commun qui ne peut se réduire au partage de règles de procédures ».

## REVUE

### Z

Z est une revue classieuse. Son volume, sa taille (un peu plus grand qu'un A4), sa parution (tous les 4 mois), sa maquette ambitieuse et claire, sa rédaction en perpétuelle décentralisation, son prix modique vu le travail nécessaire en font une publication peu courante dans le milieu militant. Et surtout, surtout, l'énorme différence tient à la qualité rédactionnelle: on est plus près ici du reportage social sur l'ordre établi et comment les êtres humains y vivent et y luttent que de l'article politicien empreint d'orthodoxie libertaire – tort récurrent chez bon nombre de publications du milieu. Chez Z, on écoute les gens, on les fait parler, on les laisse s'exprimer, et ça fait du bien, ça repose, ça respire. Enfin!

Pour l'instant seuls les deux premiers n° ont vu le jour, depuis le Tarn pour l'un et Marseille pour l'autre. On attend le n° d'Amiens...

## INCONTOURNABLE



Gustav Landauer  
Éditions du Sandre  
2009, 88 p.

### UN APPEL AUX POÈTES & AUTRES ESSAIS

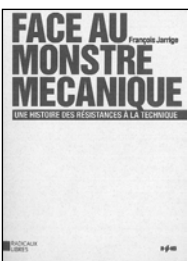
**ALORS QUE** la guerre de 1914 fait rage, que les partis socialistes se sont ralliés à l'Union sacrée et que la censure exerce ses ravages, Landauer se consacre à deux articles polémiques sur Goethe et Hölderlin écrits en 1916 et 1918, afin de soustraire ces deux figures majeures des lettres allemandes à l'hystérie nationaliste. Il voit ainsi en Goethe un « contempteur du nationalisme allemand » et l'utopiste d'un fédéralisme européen puis mondial, tandis qu'Hölderlin n'est plus simplement « le poète de la nation allemande », mais celui de la révolution en Allemagne. Celle-ci sera fédéraliste ou ne sera pas et s'opposera à toute dictature afin de fonder une communauté nouvelle où le poète du peuple laissera place au peuple poète, comme il l'écrit en substance dans l'article qui donne son titre au recueil.



Armand Robin  
Éditions Jean-Paul  
Rocher, 254 pages

### LE COMBAT LIBERTAIRE

**ÉCRIVAIN RARE**, soucieux de connaître l'âme et les souffrances de tous les peuples au point d'apprendre plus de 20 langues, inlassable écouteur et dénonciateur du mensonge totalitaire sur les radios internationales, Armand Robin est mort en 1961 dans des circonstances mal élucidées, après avoir été arrêté par la police. « Vous ne pouvez me tuer, vous ne pouvez que m'assassiner », avait-il écrit quinze ans plus tôt. C'est vrai : on redécouvre ici ses belles chroniques données à la presse anarchiste, ses « non-traductions » (le Hongrois Ady et le Russe Pasternak, littéralement recréés, tant sa voix se mélange aux leurs), mais aussi ses « poèmes indésirables », rédigés en 1943-1944, d'une rage et d'une lucidité politique saisissantes, et qui restent surtout étrangement – effroyablement – actuels.



François Jarrige  
IMHO  
coll. Radicaux livres  
2009, 168 p.

### FACE AU MONSTRE MÉCANIQUE UNE HISTOIRE DES RÉSISTANCES À LA TECHNIQUES

**NON SEULEMENT** on arrête parfois le progrès, mais qui plus est, les prétendus progrès techniques sont bien souvent la cause de reculs sociaux. Cette simple et percutante histoire des résistances à la technologisation du monde nous montre que sous les arguments récurrents de facilité, progrès social et confort, se cache en réalité la volonté d'entrepreneurs avides de profit et de contrôle machinique sur leurs ouvriers. Ainsi, on comprend qu'à l'inverse des poncifs qui font de la résistance aux technologies une forme de réaction, les acteurs historiques des refus et bris de machines furent en réalité très souvent ardents défenseurs de l'égalité réelle des travailleurs.



### LE PEUPLE D'EN BAS

Jack London • Phébus • 1999

**POUR SE COMPRENDRE** la misère doit se partager : en 1902, Jack London s'immerge dans le ghetto de deux millions d'ouvriers indigents de l'East End de Londres. Pays modèle du capitalisme sauvage l'Angleterre d'alors règne sur le premier empire maritime et colonial du monde. L'opulence de la minorité se paie par la misère de 90% d'un prolétariat surexploité, victime d'une sous-alimentation chronique, relégué dans des taudis. L'espérance de vie du travailleur ne dépasse pas trente ans et 55% des enfants de la classe ouvrière meurent avant l'âge de cinq ans. Conçu comme « le livre d'un correspondant écrivant depuis le terrain d'une guerre industrielle », où les crises provoquent plus de morts que les champs de bataille, le narrateur dénonce les conséquences de la manipulation criminelle d'un système fondé sur la propriété et le profit. Premier ouvrage de la veine sociale de Jack London, ces portraits en eaux-fortes des vaincus du Capital évoquent toujours celle des dépossédés d'aujourd'hui.

## NOUVEAUTÉS

### PRINTEMPS SILENCIEUX

Rachel Carson, éditions Wildproject, 2009, 284 p.

**APRÈS AVOIR** consacré plusieurs ouvrages à succès au monde marin, Rachel Carson (1907-1964), biologiste et écrivain née à Pittsburg, publia en 1962 **Silent Spring** consacré aux problèmes environnementaux posés par l'utilisation des pesticides. violemment critiqués par les lobbies de l'industrie chimique, le livre et son auteur trouvèrent néanmoins l'appui d'une partie de la presse et de l'opinion publique – l'ouvrage devenant un best-seller. Écrit simplement et accessible à tous, **Printemps silencieux** étudie l'impact des pesticides de synthèse sur l'ensemble du monde vivant, établissant dès cette époque une relation causale entre l'explosion des cancers et leur emploi massif et proposant « une autre route », l'emploi de méthodes biologiques... L'impact du livre aboutit à l'interdiction du DDT aux États-Unis et à la création de l'Environmental Protection Agency. Il est donc considéré à juste titre comme l'acte de naissance du mouvement écologiste outre-Atlantique.

### POUR SAUVER LA PLANÈTE, SORTEZ DU CAPITALISME

Hervé Kempf, Seuil, 2009, 152 p.

**APRÈS Comment les riches détruisent la planète** (2007), le journaliste du **Monde** poursuit sa réflexion sur la manière dont le capitalisme compromet l'avenir même de l'humanité et insiste sur le lien consubstantiel existant entre la crise majeure du système économique et une crise écologique sans précédent. Il dresse le constat d'un capitalisme dérégulé (spéculation, corruption, inégalités) qui a pour conséquence la « névrose des marchés » autour de l'improbable construction d'un individu-roi ayant perdu tout lien social et réduit à une consommation compulsive. Il critique aussi les mirages de la croissance verte qui ne répondront pas à la crise écologique (par exemple, les agro-

carburants pour remplacer le pétrole) et ne feront au contraire que l'aggraver et l'accélérer. Il insiste enfin sur les alternatives qui se développent dans les marges de nos sociétés autour de projets coopératifs, mais laisse le lecteur sur sa faim sur les conditions et les moyens de sortir de la domination d'une oligarchie qui entraîne le plus grand nombre vers la catastrophe pour la conservation de ses privilèges...

### L'ANTISÉMITISME À GAUCHE HISTOIRE D'UN PARADOXE, DE 1830 À NOS JOURS

Michel Dreyfus, 2009, 248 p.

**PARTANT DE 1830**, l'auteur rappelle l'existence d'un antisémitisme au sein mouvement ouvrier français et chez des théoriciens comme Proudhon ou Blanqui. S'opposant au capitalisme, ils associent les Juifs à la finance, dont Rothschild incarne la figure emblématique. Toutefois, ces penseurs n'en font pas le cœur de leur réflexion, contrairement à d'autres théoriciens de gauche heureusement moins connus (Toussnel, Chirac...). L'engagement de nombreux militants dans le soutien à Dreyfus « élargit la conception générale du socialisme en lui faisant comprendre la gravité de l'antisémitisme et du racisme ». Tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, l'antisémitisme diminue sans disparaître totalement pour autant, par exemple, à l'ultra-gauche, dans le mouvement pacifiste ou dans un certain soutien au peuple palestinien. Si l'auteur montre la persistance de l'antisémitisme à gauche, il réfute l'existence d'un antisémite DE gauche ou d'une nouvelle judéophobie au sein de ce courant. C'est bel et bien principalement la droite extrême qui développe une pensée antisémite en France. Toutefois, il n'oublie pas l'inquiétante tolérance de certains activistes de gauche pour l'antisémitisme à travers l'histoire et encore aujourd'hui.

LA GALE EST UNE RAPPEUSE D'ORIGINE LIBANAISE DE LAUSANNE, EN SUISSE. NOUS L'AVIONS DÉCOUVERTE GRÂCE À LA CHANSON JE VAIS ME MARIER, SUR LA COMPILATION DU FANZINE DES CRÉATIONS DU CRÂNE, LES BRIQUES ÇA VOLE AUSSI. DEPUIS 2007, ELLE TRAVAILLE AVEC RYNOX (UN AUTRE RAPPEUR). ENSEMBLE, ILS ON EFFECTUÉ QUELQUES CONCERTS AUX ALENTOURS DE LAUSANNE...

## LA GALE S'INSTALLE

Propos recueillis et mise en forme par **Platano**

**Tes textes sont très provocateurs, qu'essayes-tu de faire passer dans tes textes?** Le but n'est pas de provoquer mais juste de retranscrire la vérité. On vit une époque où on ne peut plus se permettre la demi-mesure. Mes textes ne sont que le reflet de ce qui m'entoure tous les jours, ce qui me révolte, et que je ne peux pas garder pour moi. Je suis réfractaire mais pas provocatrice, partant du principe que ce que je dis est vrai.

**Tu rappes à la fois en français et en libanais...**

Les gens aiment dire que je rappe en libanais, mais ce n'est le cas que dans le cadre de mon projet avec Malikah. Mon arabe n'est pas encore assez bon pour ça, et c'est sur ses textes à elle que je me base.

**Te sens-tu proche du «mouvement hip-hop», ou en décalage complet?**

Je me sens proche des mes potes qui rappent, j'écoute du rap (mais aussi d'autres trucs), mais, à l'heure actuelle, on ne peut plus réduire le hip-hop à un seul mouvement. C'est presque aussi vague que de parler d'un mouvement rock.

**Que penses-tu des nouvelles étiquettes du genre «rap conscient» ou «rap de fils d'immigrés»?**

Ça me fait assez marrer de parler de

«rap conscient», comme si, quand tu fais autre chose, tu es sous Valium et inconscient. C'est pour se justifier d'une chose dont on n'a pas à se justifier. On rappe ou on fait de la variété : point barre. Quant à l'expression «rap de fils d'immigrés», je la trouve plus cohérente, dans le sens où je ne me sens pas complètement suisse et revendique mes origines arabes. C'est pareil pour un rappeur en France qui serait originaire d'un pays africain, colonisé et appauvri par la France même, et qui éprouve le besoin de se détacher de ça. C'est une question identitaire assez légitime.

**Tu as récemment écrit une chanson sur la Palestine... Pourquoi ce combat est-il important pour toi?**

Je me sens très touchée par ce qui se passe là-bas car cela représente tout de même un point très névralgique au Moyen-Orient. Ce que les gens subissent là-bas est innommable... c'est un génocide. Ce pays est colonisé de manière violente et illégale, il faut en parler. Avec la dernière guerre sur Gaza l'hiver passé, j'étais sidérée de voir comment les gens mangeaient tout cru ce que la presse occidentale faisait passer. C'est la désinformation totale et on arrive encore à donner une légitimité à Tshalah pour agir sur des populations affamées, innocentes et isolées. C'est hallucinant.

**Tu travailles aussi avec des rappeurs libanais et palestiniens...**

J'ai rencontré les mecs du collectif Ramallah Underground en 2005... une super expérience. Parallèlement je renouais avec le Liban et j'ai recommencé à voyager là-bas souvent. C'est là que j'ai rencontré ma nouvelle famille. On a tissé une toile qui s'est maintenant étendue jusqu'en Égypte. Il y a la langue, le style, et les samples sont puisés ailleurs. Il n'y a pas de temps pour du «bling-bling» et je m'éclate vraiment dans ce milieu. Je tourne en duo avec Malikah, une rappeuse de Beyrouth, depuis bientôt un an et demi. J'adore travailler avec elle car, en plus d'être une sœur pour moi, elle a beaucoup de talent et de professionnalisme. Et, surtout, un putain de message à faire passer.

**Des projets?**

Je bosse sur mon album solo en ce moment. Ça vient d'être amorcé, j'en parlerai en temps voulu. C'est aussi une collaboration puisque la personne qui fait les instru' va faire tout l'album avec moi. J'aimerais bien faire une tournée dans les pays arabes, mais ce ne sera probablement pas avant fin 2010.

[myspace.com/lagalemc](http://myspace.com/lagalemc)



### LE VRAI BEN SUICIDE COMMERCIAL

**ISSUE DU GROUPE** *Le Puzzle*, le Vrai Ben s'éloigne en tout du rap à la mode. Comme il le dit lui-même, il n'a «aucun rapport avec aucun rappeur». Logilo produit cette musique efficace, «boom bap des années 1990». Mais l'album regorge surtout de textes provo' et appuyant pile où là ça fait mal. Comme la chanson fleuve *L'Homme postmoderne*, description d'un homme en profonde dépression, perdu dans une société dans laquelle les nouvelles technologies ont remplacé toute chaleur humaine. [myspace.com/levraiben](http://myspace.com/levraiben)  
Album disponible sur les plates-formes de téléchargement légales

### INSOLITE L'IRONIE DU SORT PAR LES YEUX!



**UN FORMAT COURT** pour des morceaux de rap toujours hors norme... Ça commence par la lancinante J'ai le cafard, featuring Fréhel! Ensuite, c'est sur fond de rock électro puissant que le groupe joue avec les mots sur ses thèmes préférés. «C'est des flics, des caméras, des balances qui veulent partout/C'est ça la France de Michel Sardou (...) Nous sommes la goutte d'or qui fait déborder le vase» [insolite.ouvaton.org](http://insolite.ouvaton.org) / 5 titres à télécharger

### CASEY, HAMÉ (LA RUMEUR), ZONE LIBRE L'ANGLE MORT



**RASSEMBLEZ** les deux plus belles plumes du rap français et un énorme groupe de rock, et vous obtiendrez une fusion percutante. Le rappeur Hamé ouvre le bal, sur la chanson E.l.s.a en détournant le texte d'Aragon pour en faire un pamphlet contre les drones antiémeutes du même nom. La noirceur des textes de la rappeuse Casey se marie avec les sons déstructurés des guitares électriques. Tout ça sur des textes parfumés de révolte inspirés d'un Aimé Césaire ou autre Frantz Fanon... [langlemort.la-rumeur.com](http://langlemort.la-rumeur.com)

RETOUR SUR...

## ZOUC



**NÉE EN 1950** dans le Jura suisse, Zouc est une personnalité marquante du café-théâtre francophone et l'une des premières comédiennes à faire un **one-woman show**. Considérée comme une humoriste, cette auteure-interprète a développé un art personnel qui va en fait bien au-delà du comique. Elle commence à jouer au théâtre à la fin des années 1960, avant de se lancer en solo. Ses spectacles, **L'Albom de Zouc** (1972), **R'albom** (1976), **Zouc à l'école des femmes** (1985), **Zouc au Bataclan** (1988), la rendent célèbre. Invariablement vêtue d'une robe noire, avec seulement sa voix et son corps, elle dépeint de manière saisissante des personnages ordinaires dont elle capte la vérité, risible, violente ou poignante. Loin des sketches épais des amuseurs cathodiques et d'une quelconque séduction, Zouc fait dans le portrait à l'encre forte et montre à la loupe les émotions banales et les petites oppressions quotidiennes. Cette mime géniale puise dans les souvenirs d'une enfance étouffante, de l'hôpital psychiatrique qu'elle connut adolescente, dans une connaissance intime de la complexité humaine. Elle donne vie à la mère de famille bourgeoise, à la petite fille cruelle, au gynécologue mielleux et reflète le vécu des femmes, la société villageoise, l'institution médicale... « Je ne recherche rien de précis à part retrouver la justesse de la vie, a-t-elle affirmé. Je veux montrer que rien n'est définitif et que tout est toujours en mouvement. » (**Zouc chez elle**, reportage de la Télévision suisse romande, 1973) Face aux médias, cette personnalité unique qui fuit les tabous parle aussi avec un naturel époustouflant de son expérience de l'asile et de ses névroses. La carrière de Zouc a été brisée en 1997 par une grave maladie qui l'a laissée handicapée physique. Les quelques films dans lesquels elle a joué, l'influence qu'elle a exercé sur de nombreuses comédiennes et le souvenir intense qu'elle a laissé chez les spectateurs-trices sont encore là. Leila

### À LIRE

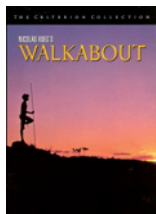
**Zouc**, de Zouc, H. Guibert, R. Montandon, G. Piroué, C.-M. Cluny, éd. Balland (1978).

**Zouc par Zouc**. L'entretien avec Hervé Guibert, éd. Gallimard (L'Arbalète, 2006).



## L'IDÉOLOGIE DU PROGRÈS À L'ÉCRAN

**SELON L'HISTORIEN JEAN EHRARD**, « les "bourgeois conquérants" du XIX<sup>e</sup> siècle [surent] inventer une idéologie à la mesure de leurs ambitions. L'idée de Progrès, un progrès nécessaire et continu, [fut] d'abord la traduction de leur dynamisme; accessoirement, elle [joua] un rôle moins noble, servant à apaiser les scrupules des uns, à désarmer les revendications des autres: à quoi bon regimber contre l'ordre actuel des choses s'il est un moment nécessaire dans la marche de l'humanité vers plus de justice et de bonheur? ». Contre les ouvriers luddites dépossédés de leurs savoir-faire, les peuples colonisés refusant l'occidentalisation de leur vie et les femmes exploitées revendiquant l'égalité, le mythe du progrès fut et reste un rempart idéologique à toute épreuve: il permet de masquer tout le tragique de l'industrialisation sous couvert de bonheur futur et de justifier la prise en main de la destinée humaine par la bourgeoisie industrielle. Si le cinéma s'est de longue date converti au discours progressiste (il suffit de voir la représentation des « indigènes » dans le cinéma occidental pour s'en rendre compte), certains cinéastes ont préféré emprunter des chemins de traverse, retraçant une sorte d'histoire populaire du progrès à travers celles et ceux (femmes, prolétaires et peuples colonisés) qui ont été les premières victimes de ce progressisme béat. **Anne Quadri**



### WALKABOUT

Film australien de **Nicolas Roeg**, 1971, 100 min

Deux adolescents blancs croisent un jour la route d'un jeune Aborigène. Pollution, pillage des ressources et transformation de la nature en éden artificiel, le réalisateur ne nous épargne rien des dégâts causés par la science et l'industrie. Le *walkabout*, rituel aborigène destiné à marquer le passage à l'âge adulte, se transforme ici en apprentissage de la cruauté du monde « civilisé ».



### LA DERNIÈRE VAGUE

Film australien de **Peter Weir**, 1977, 106 min

Alors que des tempêtes inexplicables balayent l'Australie, un avocat chargé de défendre cinq Aborigènes accusés de meurtre mène une enquête et comprend bientôt qu'une catastrophe climatique se prépare. La prophétie aborigène autour de laquelle se déploie peu à peu le film, c'est celle d'un raz-de-marée destructeur, celle d'une société rationaliste et colonialiste persuadée de contrôler la nature alors qu'il n'en est rien.

### LE PROFOND DÉSIR DES DIEUX

Film japonais de **Shohei Imamura**, 1968, 170 min  
La petite île de Kurage vit encore au rythme des coutumes traditionnelles, mais un ingénieur débarque un jour sur l'îlot pour construire une usine. Loin d'idéaliser les carcans religieux et sociaux du Japon d'avant-guerre, Imamura montre comment l'enfer-

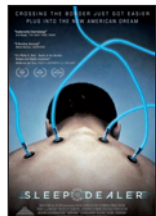
mement traditionnel ne vaut pas mieux que la modernisation progressiste et industrielle, puisque la rigidité des schémas communautaires ne s'efface qu'au profit d'un individualisme vide de sens et de solidarité.



### 57000 KM ENTRE NOUS

Film français de **Delphine Kreuter**, 2008, 82 min

La plasticienne Delphine Kreuter signe ici un premier film étonnant. Filmé en caméra numérique autour de personnages exhibitionnistes incapables de communiquer autrement que par caméra interposée, 57000 km dévoile le prétendu progrès technologique dans toute sa laideur en exposant la solitude de ses personnages, plus désarmés que jamais face à la souffrance d'autrui et à la maladie.



### SLEEP DEALER

Film mexicain de **Alex Rivera**, 2008, 90 min

Dans un avenir proche, alors que les ressources naturelles mexicaines sont désormais entièrement contrôlées par des firmes américaines, la main-d'œuvre locale n'a plus besoin de passer la frontière et travaille à distance sur des chantiers occidentaux grâce à des usines virtuelles. Délaissant l'univers futuriste de la science-fiction pour replacer gadgets technologiques et implants cybernétiques dans le quotidien des travailleurs mexicains et des *Wetbacks*, Rivera nous offre un sombre aperçu de l'avenir que le progrès réserve aux pays pauvres.

## JEAN DRUON DOCUMENTE CE QUI NOUS ARRIVE

**CINÉASTE TALENTEUX**, Jean Druon préfère qualifier son activité de réalisation de simple essai de « documentation » sur ce qui nous arrive. Son hexalogie (6 x 52 min) **Un siècle de progrès sans merci** (également éditée en version papier aux éditions L'Échappée), nous raconte six histoires entrecroisées du XX<sup>e</sup> siècle, toujours perçues sous l'angle des « progrès » de la physique qui

accompagnent inmanquablement les progrès de la domestication, de l'aliénation et du capitalisme. Son film ayant le plus circulé au sein des soirées « contestataires » est **Alerte à Babylone**, une fresque pessimiste sur la situation terrestre à l'heure du désastre écologique: nucléaire, nanotechnologies, génétique, robotique, climatologie, tous les « progrès » humains de ces dernières

décennies y sont décryptés et montrés sous un jour bien plus lucide que les habituelles fanfaronnades journalistiques nous prévoyant l'avenir radieux qui sortira des éprouvettes financées par l'État et l'industrie. Il ne reste plus qu'à espérer que les prochaines abominations issues des laboratoires industriels ne déprimeront pas Druon au point de lui faire lâcher la caméra!



**INTERVENTIONS  
GRAPHIQUES**

**GRAFFITI RÉALISÉ PAR DEUX FRÈRES  
BRÉSILIENS QUI SE NOMMENT « OS GEMEOS »**

